

NOTES DE LECTURE

Sous la direction de Gérard Laudin

La Découverte | « Dix-huitième siècle »

2015/1 n° 47 | pages 627 à 735

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707186317

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2015-1-page-627.htm>

Pour citer cet article :

Gérard Laudin, « Notes de lecture », *Dix-huitième siècle* 2015/1 (n° 47), p. 627-735.

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

NOTES DE LECTURE

sous la direction de Gérard LAUDIN

ÉDITIONS DE TEXTES

Aimez-moi autant que je vous aime. Correspondances de la duchesse de Fitz-James (1757-1771), éd. Simon Surreaux, Paris, Vendémiaire, Paris, 2013, 349 p.

Dans l'introduction de cette édition critique d'une grande qualité érudite et éditoriale, Simon Surreaux s'interroge sur le contraste, à la lecture des correspondances de Victoire Louise Joseph Goyon de Matignon, épouse de Charles de Fitz-James, entre la part d'émoi et la part de conventionnel dans son écriture. Ainsi Victoire Louise « parle de la maladie de ses enfants, se soucie des défaillances physiques de son père, s'alarme de la santé de son mari sur le théâtre de la guerre », tout en exhibant « des attitudes codifiées par une éducation nobiliaire faite de principes, de préceptes et d'une conscience appartenant à l'élite ». Pour comprendre cette attitude, Simon Surreaux retrace, en postface, sa vie de femme issue d'une des plus anciennes familles nobles de Normandie. Victoire Louise se marie avec Charles le 1er février 1741. Elle réside en partie, pendant les campagnes de son mari, dans leur château familial situé dans le canton de Clermont-en-Beauvaisis, et lui écrit tous les trois ou quatre jours des lettres plutôt longues. Son mari lui répond tous les cinq jours, mais ses lettres arrivent avec retard et par paquets. Elle réside le reste du temps à Paris, faubourg Saint-Germain. Pour mieux comprendre sa sensibilité, Simon Surreaux commence par préciser la carrière militaire de son mari et son contexte historique. Il montre ainsi que cette correspondance nous situe dans la période où les Fitz-James furent des acteurs et des témoins de leur temps, ce qui explique l'abondance des informations que la duchesse transmet à son mari et à ses proches, prioritairement à sa belle-sœur. Son premier intérêt réside donc dans les mentions constantes, par la duchesse, de cette implication de son époux, d'autant plus que nous sommes dans les années les plus difficiles du règne de Louis XV, avec d'abord la tentative d'assassinat de Damiens en 1757, puis la guerre de Sept Ans et la lutte contre les Parlements. Des mentions certes constamment teintées d'inquiétudes, ainsi dans une lettre du 4 août 1757 : « Le chevalier de Breteuil arrive dans le moment de Compiègne et dit que vous avez été détaché à la poursuite des ennemis et que vous en êtes revenu en bonne santé. Cette nouvelle qui paraît délicieuse à tout le monde me tourne la tête... Tant que ne m'écrivez pas, je jugerai avec raison que j'ai tout à craindre. » Face à un mari qui lui écrit de manière plutôt contenue, la duchesse est sincère, émotive, donc plus libérée des conventions. Nourrie d'ouvrages, surtout d'histoire, présents dans une abondante bibliothèque (2414 volumes), sa sensibilité est marquée aussi par les plaisirs de l'esprit soulignée par son style novateur. Un style issu de l'expérience quotidienne de la possession d'importants biens matériels auquel s'ajoute le plaisir de se savoir éclairé par son écriture (voir sur ce point Pierre Bergounioux, *Le Style comme expérience*, Éditions de l'Olivier, 2013). Mais l'expérience de l'inégalité homme/femme, source de dépôt, n'en est pas pour autant absente, bien au contraire, à l'exemple des prières qu'elle doit adresser à des officiers proches de son mari pour qu'ils viennent la voir, avec un certain insuccès (« J'en ai été pour mes peines et mes politesses », 8 décembre 1763). Cette édition des correspondances de la duchesse est enfin enrichie d'annexes relatives à la famille Fitz-James, par exemple

des lettres de provision de maréchal de France, d'un relevé des sources, d'une abondante bibliographie et d'un index des noms propres.

JACQUES GUILHAUMOU

Le Journal d'Antoine Galland (1646-1715). La période parisienne, volume I (1708-1709), éd. dir. Frédéric Bauden et Richard Waller, avec Michèle Asolati, Aboubakr Chraïbi et Étienne Famerie, Leuven-Paris-Walpole MA, Peeters 2011, 588 p. ; volume II (1710-1711), 2012, 540 p.

Longtemps Antoine Galland n'est resté dans les mémoires que pour avoir été le premier à traduire les *Mille et une nuits*, succès européen jamais démenti ; sa version est d'ailleurs aujourd'hui encore disponible en livre de poche. Du coup le reste de sa carrière était à peu près restée dans l'ombre. À tort, car ce fut une des plus remarquables figures d'érudit de la République des lettres au temps de Louis XIV. D'une curiosité universelle, grand expert en langues orientales, il a laissé, outre quelques publications, une immense moisson d'inédits dans les domaines les plus divers. Il a en particulier tenu un journal pendant une durée record qui le range parmi les plus remarquables diaristes que l'on connaisse. Il a commencé au plus tard en 1669, première attestation sûre d'une activité en ce domaine. Et la plume ne lui tombera des mains que peu de jours avant sa mort, en 1715. A-t-il entre-temps parfois interrompu de tenir registre de ses faits et gestes ? On ne sait au juste. Car malheureusement une grande partie du journal s'est perdue. On ne dispose que du début et de la fin, soit d'une part des années 1672-1673, témoignage de son premier séjour en Orient, récemment publiées sous le titre de *Voyage à Constantinople* (2002). Restait le journal de la fin de vie, la période 1708-1715. Notre érudit vit désormais à Paris. Il y est « antiquaire du roi », professeur d'arabe au Collège Royal, élu à l'Académie des Inscriptions, autant de fort beaux titres qui ne peuvent pourtant lui assurer qu'une existence bien médiocre, proche de la misère. Le manuscrit du journal se trouve dans le considérable fonds Galland disponible à la BnF ; il n'était connu que par des publications fragmentaires, au reste bien defectueuses. Frédéric Bauden et Richard Waller se sont courageusement attelés à sa publication diplomatique intégrale. Les deux volumes actuels seront suivis de deux autres encore ; un dernier proposera index et bibliographie. Il y fallait bien du mérite, car ces éphémérides sont de lecture aride. Galland ne se soucie nullement d'étaler ses états d'âme. Pour reprendre un néologisme forgé par Michel Tournier, il a tenu de fait un journal « extime », dressant jour après jour un compte rendu minutieux, mais sans commentaire, de ses travaux, de ses lectures, de ses expertises en matière de médailles ou d'inscriptions antiques, enfin des séances à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dont il fut membre d'une assiduité exemplaire, jamais avare de dociles communications. Cette existence modeste, tout entière dévouée au travail, se déroule ainsi sous nos yeux, monotone et bien remplie. Ce pourrait être d'assez mince intérêt au bout de quelques pages, les mêmes informations revenant avec une régularité lassante, si l'édition n'était enrichie d'une annotation d'une prodigieuse minutie. Le journal, tel qu'il est devenu dans cette édition, se révèle une chronique quasi exhaustive de la vie érudite sur toute la période. S'y lit le déroulement au jour le jour de l'activité de l'Académie des Inscriptions, mais aussi de tout ce qui s'est discuté, disputé, publié pendant ces années au sein de la République des Lettres. Les innombrables médailles, pierres gravées, intailles qui sont passées entre les mains de notre érudit, les inscriptions qu'il a déchiffrées, l'immense liste des livres qu'il a tenus entre les mains, tout a été repris, expliqué, commenté. Pour cela les deux éditeurs principaux ont dû faire appel, entre autres, à des spécialistes en numismatique, épigraphie, langues orientales qui ont fourni les éclaircissements indispensables. Au total s'érige ainsi un impressionnant monument d'érudition qui témoigne éloquemment que les « savants » modernes sont de dignes successeurs de leur illustre devancier.

HENRI DURANTON

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Éloge historique et philosophique de mon ami*, éd. Guillaume Métayer, Paris, Rivages poche, coll. « Petite Bibliothèque », 2014, 96 p.

Bernardin de Saint-Pierre avait eu un moment l'idée d'ajouter à son *Voyage à l'île de France* un petit opuscule dressé à la mémoire d'un épagnuel nommé Favori, fidèle et inseparable compagnon du voyageur. Le texte parut pour la première fois dans le tome VI des *Oeuvres complètes* publiées par Aimé Martin en 1818. Conduite peu fréquente chez le futur auteur des *Études de la Nature* et de *Paul et Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre badine et s'essaye à l'ironie en parodiant les éloges historiques et académiques dans lesquels d'Alembert et Thomas étaient passés maîtres. Dans une lettre citée par Maurice Souriau, il affirme que cette plaisanterie plus beaucoup à quelques dames, mais qu'elle contribua à le brouiller avec les graves philosophes. Guillaume Métayer, dans une préface alerte, montre que par l'économie des traits l'auteur annonce *Le Livre de mon ami* d'Anatole France « où la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre est si présente » (p. 41). On peut aussi remonter vers l'amont en rappelant que le burlesque Scarpon avait dédié une œuvre à sa chienne. On peut aussi et surtout interpréter cette pièce légère et badine, écrite pendant les années difficiles que traverse l'écrivain durant sa jeunesse, comme un exutoire contre l'ingratitude des puissants qui détiennent le pouvoir académique. On sait que la rancune de Bernardin contre l'Académie et les institutions culturelles d'Ancien Régime ne s'éteindra pas. Publié également en 2014 dans le tome 1 des *Oeuvres complètes* des Éditions Garnier, ce petit texte a été justement classé par Chantal Meure dans les « Contes indiens et aventures philosophiques », en relation avec le séjour à l'Île de France.

DIDIER MASSEAU

Céline BORELLO, *Du Désert au Royaume. Parole publique et écriture protestante (1765-1788)*, éd. critique du *Vieux Cévenol* et de sermons de Rabaut Saint-Étienne, préf. Philippe Joutard, Paris, Honoré Champion, coll. « Vie des Huguenots », 2013, 397 p. + 5 ill.

Il faut d'abord saluer, à travers cet ouvrage, la première édition critique du *Vieux Cévenol*, texte extrêmement intéressant, important pour l'histoire du protestantisme, pour celle des lois de l'Ancien Régime et pour l'histoire littéraire. *Le Vieux Cévenol ou anecdotes de la vie d'Amboise Borely mort à Londres, âgé de 103 ans, sept mois et quatre jours* est un court roman imité du *Mendiant boiteux* de Castilhon et de *Candide*, dans lequel un ingénue découvre la cruauté des dragonnades et des conversions forcées avant de s'exiler provisoirement, puis définitivement, en Angleterre. Conte philosophique, il s'inscrit aussi dans le genre des pseudo-mémoires traduits de l'anglais, très en vogue à cette époque. Roman historique, à travers ses différentes éditions étudiées avec finesse et précision par C. Borello, il s'adapte au contexte des persécutions religieuses : la première édition (1779) sous le titre de « Triomphe de l'intolérance ou Anecdotes »... est revue et partiellement réécrite par Jacob Vernes, la deuxième (1784) est reprise par Rabaut qui reprend le texte pour revenir à son idée première ; quant à l'édition de 1788 qui sert de référence à ce livre, postérieure à l'édit de 1787 appelé « un peu abusivement Édit de tolérance » (Ph. Joutard), elle insiste sur la question d'un culte public.

Mis en regard avec les sermons, tant imprimés que manuscrits de Rabaut Saint-Étienne (1743-1793), figure majeure du protestantisme français, partiellement auteur de l'édit de 1787, conventionnel guillotiné en 1793, ce texte permet de mieux comprendre l'itinéraire d'un homme qui, selon C. Borello contredisant J. D. Woodbridge, avait un rapport de proximité distancié avec les idées des Lumières. Des chapitres introduceurs clairs et denses, une bibliographie fournie, de nombreuses notes, des tableaux, un index général et un index des lois citées font de ce livre une exploration précise, passionnante et indispensable pour l'étude de l'intolérance en France.

ANNE-MARIE MERCIER

Giacomo CASANOVA, *Histoire de ma vie. Anthologie – Le voyageur européen*, éd.

Jean-M. Goulemot, Paris, Le Livre de poche, coll. « Classiques », 2014, 600 p.

Depuis février 2011 et l'achat puis le don à la BnF du manuscrit de l'*Histoire de ma vie*, la mode « Casanova » se développe, si l'on en juge par les nombreux ouvrages consacrés au personnage et à son œuvre. Le Livre de Poche avait déjà publié entre 1967 et 1971 cinq volumes couvrant à peu près le tiers du texte, menant jusqu'à la fuite des Plombs. Cette édition, malheureusement interrompue, était conforme à l'édition érudite Brockhaus-Plon de 1960-1962, qui a entraîné la publication d'ouvrages remarquables. La présente anthologie ne prend pas la suite des volumes précédents; elle couvre toute l'*Histoire de ma vie*, commence avec la généalogie et l'enfance vénitienne pour conduire jusqu'au retour à Venise en 1774, lieu et moment où Casanova arrête son récit. Il n'a alors que 49 ans et encore de longues années devant lui jusqu'à sa mort le 4 juin 1798 à Dux (qui n'est pas en Allemagne mais en Bohême, p. 21). Elle se veut axée sur la thématique du voyage, tout en escamotant parfois les lieux qui en ressortissent pour privilégier les aventures amoureuses qui s'y déroulent, comme au livre VI où l'on conserve la liaison avec Esther d'O., la fille d'un banquier d'Amsterdam, alors que le voyage en Hollande est retranché. Et Casanova continua à voyager après 1774, à Vienne, Dresden, Spa, Prague... Le voyage ne semble donc guère avoir été le critère de sélection des fragments que l'on a peine à relier les uns avec les autres, en dépit des chapeaux qui les précèdent. Ce qui ne laisse pas de surprendre, c'est le manque total d'empathie de J.-M. Goulemot, éminent spécialiste de la littérature des Lumières et du libertinage, mais pas de Casanova, pour cet aventurier libertin : « Mais je reconnaiss volontiers mon peu de goûts pour la vanité satisfait et exhibitionniste de cet homme à femmes » (Introduction, p. 10). Et est-il exact que Casanova « se donne toujours le rôle du vainqueur » (p. 15) ? Il y a un Casanova malheureux, qui exprime son chagrin et son humiliation dans les récits de ses grandes passions; nous n'en n'avons pas les extraits. Alors Casanova ne serait-il, au moment où il rédige ses mémoires, qu'un vieillard frustré parce qu'il ne peut plus courir les femmes, l'écriture, « où il ne sacrifie aucun détail car ils lui sont nécessaires pour réveiller ses sens endormis » (p. 15) n'étant plus alors qu'un aphrodisiaque ? Heureusement la qualité littéraire est là, avec son pouvoir de séduction, les discours à la première personne, les dialogues, les interventions anthropologiques. Toute anthologie ne peut être que frustrante. Qu'elle incite le lecteur à entrer en « casanovisme » avec la nouvelle édition de la Pléiade.

ILONA STOLL-KOVÁCS ET CLAUDE MICHAUD

Correspondance de Pierre Bayle, t. XI, Lettres 1281-1405, éd. E. Labrousse et A. McKenna, H. Bost, W. Van Bunge, E. James, B. Roche, F. Vial-Bonacci, avec E.-O. Lochard, Oxford, Voltaire Foundation, 2014, 537 p.

Lancée en 1999, sous la direction de la regrettée Elisabeth Labrousse, poursuivie en 2011 grâce à Antony McKenna, l'édition de la correspondance de Bayle parvient à son onzième volume, qui couvre la période d'août 1697 à décembre 1698. L'auteur du *Dictionnaire historique et critique* est à ce moment-là très occupé par la révision de cet ouvrage monumental dont le retentissement, tant positif que négatif, a été considérable dans la République des lettres. Lieu de convergence de toutes les disciplines en quête d'un savoir raisonné, il suscita l'intérêt des savants, historiens, philosophes aussi bien que scientifiques. À cet égard, la correspondance de Bayle apporte un témoignage lumineux sur la vie intellectuelle en Europe au tournant des 17^e et 18^e siècles. Comme le souligne A. McKenna dans son introduction, elle « permet de saisir non seulement la matérialité des échanges entre ces savants avides de nouvelles de toutes sortes, mais aussi l'esprit de ces échanges, la passion du savoir et l'ambition de se rendre digne d'appartenir à cette communauté idéale. »

Elle bruisse en particulier des éclats suscités par le *Dictionnaire* de Bayle. L'abbé Renaudot écrit un *Jugement* qui vise à interdire son impression en France. L'abbé Dubos le fait parvenir à Bayle en août 1697. Dès le mois de septembre, Jurieu fait publier le texte avec des lettres critiques. Le Consistoire de l'Église wallonne de Rotterdam entre à son tour en lice, en confiant à six commissaires le soin d'examiner un certain nombre d'extraits du *Dictionnaire*. En novembre-décembre, ces examinateurs expriment leur indignation contre les articles « David », « Manichéens », « Marcionites », « Pauliciens », « Pyrrhon », ainsi que différents articles portant sur les athées et les épiciuriens. L'auteur promet des corrections mais prépare les *Éclaircissements* qui composeront sa défense. Dans cette « guerre des pamphlets », Bayle trouve aussi des soutiens, notamment en la personne de Mathieu Marais qui, le 25 mai 1698, lui adresse une longue lettre pleine d'admiration, suite à la lecture des *Réflexions* dans lesquelles il réfutait les accusations de Renaudot contre son *Dictionnaire* (lettre du 17 septembre 1697). Saint-Evremond intervient de même dans la querelle en faveur de Bayle.

Au cours de cette période mouvementée, Bayle s'intéresse en outre aux négociations de la paix de Ryswick. Il espère contrer les effets désastreux du *Jugement* de Renaudot mais peut-être également s'assurer des appuis en Angleterre. Nous le voyons ainsi, à travers la correspondance, en contact avec des plénipotentiaires britanniques. L'arrivée à La Haye de l'ambassadeur de France, F. d'Usson de Bonrepaux, et surtout la condamnation de M^{me} Guyon et de l'*Explication des maximes des saints sur la vie intérieure* de Fénelon retiennent encore son attention. Nous pouvons, grâce à la correspondance de Bayle, suivre de près cette étape majeure de la querelle du quétisme.

Mais l'un des aspects les plus piquants des lettres de Bayle rassemblées dans ce volume concerne la rencontre entre Bayle et Mgr de Polignac à Rotterdam, au début de l'année 1698. Interrogé par le cardinal sur le fond de sa croyance, le philosophe aurait d'abord éludé la question avant de répondre, excédé, qu'il était « bon protestant » car il protestait « contre tout ce qui se dit et tout ce qui se fait », en citant des passages de Lucrèce. Ce serait là l'origine de l'*Anti-Lucrèce* de Polignac, composé dans l'abbaye de Bonport au cours des dernières années du 17^e siècle. Une très longue note accompagnant la lettre adressée par Bayle à H.-S. de Valhébert, le 1er août 1697, donne le détail des sources qui vont dans le sens de ce témoignage en faisant la part de la légende et celle de l'authenticité des faits.

Les nombreuses et abondantes notes qui accompagnent ces 124 lettres ne constituent pas en effet le moindre des intérêts de l'ouvrage. Extrêmement minutieuses et pointues, elles fournissent de précieux renseignements sur les personnes et les œuvres concernées ; elles équivalent même parfois à un véritable travail de recherche sur des aspects peu connus des débats intellectuels du dernier 17^e siècle.

Parmi les différentes éditions de correspondances des 17^e et 18^e siècles, celle de Bayle se distingue donc non seulement par la richesse culturelle du contenu des lettres mais aussi par l'apport scientifique du corpus de notes qui les accompagne. Il faut encore y ajouter l'intérêt des treize illustrations jointes à ce recueil de lettres (dont onze portraits de personnalités) et des cinq annexes relatives aux événements évoqués dans la correspondance, notamment « l'affaire Bayle » dans les actes du Consistoire de l'Église wallonne de Rotterdam, la *Réponse* de Saint-Evremond au *Jugement* de Renaudot, le traité de Ryswick du 20 septembre 1697, le mémoire de l'audience publique de Mr de Bonrepaux à La Haye. Ces pièces complémentaires achèvent, pour le plus grand plaisir du lecteur, de faire revivre le feuilleton foisonnant des aventures de Bayle et de ses contemporains en l'espace de dix-huit mois seulement.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Correspondance générale de La Beaumelle, t. IX, éd. Hubert Bost, Claude Lauriol et Hubert Angliviel de La Beaumelle, Oxford, The Voltaire Foundation, 2013, 583 p.

La correspondance de Laurent Angliviel de La Beaumelle (1726-1773) retient l'attention par la vivacité d'esprit et l'étendue des connaissances de l'auteur. Connu pour sa polémique avec Voltaire, cet homme de lettres occupe une place singulière dans le siècle des Lumières. Par deux fois embastillé et exilé plus de dix ans en Languedoc pour ses écrits, il entretient des relations suivies avec Montesquieu et La Condamine, mais n'appartient à aucune coterie et ne fréquente pas même les Encyclopédistes. Fortement marqué par sa formation protestante, il participe au mouvement en faveur de la tolérance civile de ses coreligionnaires (notamment à l'occasion de l'affaire Calas), sans pourtant être en accord avec Antoine Court et son fils, le pasteur Court de Gébelin. Cette marginalité n'en rend que plus intéressante la lecture de son abondante correspondance (3 000 lettres, dont un tiers de correspondance active).

Entreprise en 2005 par H. Bost, C. Lauriol et H. Angliviel de La Beaumelle, la publication de cette correspondance parvient aujourd'hui à son neuvième volume, qui a bénéficié en outre de la collaboration de P. Andrivet, C. Antore et C. Fortuny. Durant les sept mois que couvre ce volume (1^{er} juillet 1755-29 janvier 1756), l'activité épistolaire de La Beaumelle tourne en grande partie autour de l'édition des *Mémoires pour servir à l'histoire de M^{me} de Maintenon et à celle du siècle passé*, qu'il est en train de préparer et qui ne vont pas tarder à paraître en 1756, suivis des *Lettres de M^{me} de Maintenon* : envoi de documents (notamment de M^{me} de Mornay), recommandations et avis divers (de la part de La Condamine pour la préface, de M^{me} de Louvigny pour la seconde édition), litiges avec les libraires (à propos des contrefaçons de Pierre Gosse, de Jean-François Jolly)...

Les 158 pages de documents qui terminent ce volume de lettres sont à ce dernier égard extrêmement précieuses par les renseignements qu'elles apportent sur la vie de La Beaumelle et, plus largement, sur le fonctionnement de la librairie à son époque. On relèvera en particulier les listes manuscrites et imprimées de souscripteurs des *Mémoires de Maintenon* (documents LBD 221 et LBD 222), qui comportent de nombreuses et hautes personnalités.

La correspondance de La Beaumelle montre que, parallèlement à sa principale entreprise, il mène d'autres projets dont le *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestants de France*, attribué à Ripert de Monclar, procureur général du roi au Parlement d'Aix, mais dû à un cercle de protestants parisiens que La Beaumelle a fréquentés à Paris. Il se consacre aussi, durant ces années-là, à l'édition de son poème héroï-comique, *La Pucelle d'Orléans*, publié en novembre 1755, après bien des conflits et contretemps. Les documents complémentaires ajoutés à ce recueil de lettres permettent de suivre avec précision l'impression de *La Pucelle*.

L'ampleur et la rigueur de l'édition de la *Correspondance générale de La Beaumelle*, manifestes dans ce volume comme dans les précédents à travers l'attribution des lettres, l'établissement du texte, la rédaction des notes explicatives, ainsi que tout l'appareil documentaire et l'index final, font de ce nouveau volume un ouvrage de référence pour tout chercheur intéressé par la vie de la république des lettres au 18^e siècle.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

DESTUTT DE TRACY, *Éléments d'idéologie, Idéologie proprement dite, Œuvres complètes*, t. III, éd. Claude Jolly, Paris, Vrin, 2012, 308 p. (introduction de l'éditeur scientifique p. 7-60).

Les *Œuvres complètes* de Destutt de Tracy, éditées par les soins de Claude Jolly, livrent au lecteur une pensée philosophique historiquement axiale, entre la Révolution et le romantisme, porteuse d'une ambition de refondation totale de la connaissance, de la morale, de

la politique. C'est le mérite de l'éditeur scientifique que de nous restaurer les *Éléments d'idéologie*, « opus magnum » de l'idéologue, dans leur originale dimension philosophique (et dans leurs éventuels paradoxes logiques), mais aussi de les situer dans l'économie générale de l'œuvre de Tracy (architecture du projet, de l'œuvre réalisée, tableau des éditions successives), et de les inscrire dans leur moment historique. Même si l'on peut s'étonner d'une formule comme : « les Idéologues [...] ne sont déjà plus en odeur de sainteté auprès du nouveau pouvoir qui leur préfère bientôt les sornettes du *Génie du christianisme* » (p. 56), car il semble inutile que le critique d'aujourd'hui, pour pimenter un lieu commun, mise (pour ainsi dire) sur tel cheval plutôt que sur tel autre et entretienne d'autres clichés, il faut saluer la qualité, l'utilité et l'agrément de cette édition.

CLAUDE RÉTAT

Denis DIDEROT's *Rameau's Neveu. A Multi-Media Edition*, éd. Marian Hobson, avec Pascal Duc, trad. Kate E. Tunstall et Caroline Warman, London, Open Book Publishers, 2014, 145 p.

Voici, proposé par un trio de collègues dix-huitiémistes britanniques bien connues et un musicologue français, un travail d'édition novateur et original, associant texte, images et musique. *Le Neveu de Rameau* se prêtait idéalement à l'expérimentation. La nouvelle traduction en anglais de la *Satire seconde* reste au plus près du texte original, particulièrement attentive à jouer de toute la palette des degrés de correction du style de Diderot. En plus des éclaircissements historiques et littéraires attendus, l'appareil de notes propose au lecteur des portraits peints ou gravés de la quasi-totalité des personnages évoqués dans le texte, mais aussi des images de représentations théâtrales et musicales (*l'Armide* de Lully) ou d'objets familiers (une pagode) évoqués dans le texte. Mais l'apport le plus novateur de cette édition est la possibilité offerte au lecteur d'accéder à la bibliothèque musicale du *Neveu de Rameau*. Non seulement plusieurs notes proposent des liens internet vers les plate-formes youtube ou dailymotion pour un extrait ici de *Castor et Pollux* de Rameau, là des opéras oubliés de Johann Adolf Hasse, mais dix-huit performances musicales ont été spécialement enregistrées pour cette édition par des musiciens du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris, sous la direction de Pascal Duc, lequel nous indique en plus des liens vers les partitions disponibles sur Gallica. Pour écouter ces extraits musicaux, le lecteur peut utiliser soit un lien internet, soit un code « QR » qui peut être scanné directement au moyen d'un téléphone portable androïde. Mariage heureux et surprenant du passé et de la technique « dernier cri » qui certes privilégie un rapport ludique et illustratif au texte au détriment des questions d'interprétation, mais qui donne du sens et de la chair au roman de Diderot : le Neveu s'incarne bien plus effectivement dans nos imaginations quand on écoute une pièce pour violon de Jean-Féry Rebel ou l'extrait d'un opéra de l'oncle mimé jusqu'à l'épuisement par le Neveu.

JEAN-CHRISTOPHE ABRAMOVICI

Benito Jerónimo FEIJOO, *Obras completas*, tomo II. *Cartas eruditas y curiosas*, éd. Inmaculada Urzainqui et Eduardo San José Vázquez, Oviedo, Instituto Feijoo de Estudios del Siglo XVIII / Ayuntamiento de Oviedo / KRK Ediciones, 2014, 714 p.

Interrompue par d'autres entreprises d'éditions après une remarquable *Bibliografía* (1981), l'édition critique des ouvrages de Feijoo commence par celle de la deuxième partie de son œuvre, ces *Lettres eruditas y curiosas* publiées en cinq volumes entre 1742 et 1760. Après le dix-huitième siècle, elles n'avaient fait l'objet d'aucune réédition complète et avaient été moins bien mises en valeur que le *Teatro crítico universal* par les éditions anthologiques. Elles deviennent ainsi accessibles. Sauf accidents typographiques évidents, le texte choisi suit de préférence celui des éditions originelles mais fait état des variantes introduites

dans les rééditions des œuvres complètes de 1765 et de 1781, dont les corrections sont en général écartées en faveur de graphies d'apparence plus archaïsante; celles-ci ne sont guère gênantes mais donnent une idée du travail qui s'est opéré au cours du siècle sur l'écriture de la langue castillane. Le père Feijoo, bénédictin, a été l'auteur le plus édité, et sans doute le plus influent, en son siècle en Espagne. Il contribue aux cheminement espagnols des Lumières en travaillant à un changement des mentalités, notamment dans l'observation et l'analyse des phénomènes naturels, mais aussi dans la réflexion morale et religieuse. Le genre épistolaire est un moyen plus souple et plus libre que les discours du *Théâtre critique* pour répondre à des questions plus ponctuelles posées par des lecteurs de ces discours, surgies d'interrogations de ses correspondants, ou encore de sa propre réflexion. La remarquable étude introductive d'Inmaculada Urzainqui dégage les lignes dominantes de sa pensée, évalue les ressources qu'il tire de la lettre pour l'exposition de ses réflexions, fait le point sur les hypothèses quant à l'identification de certains de ses correspondants. Elle signale l'accentuation de sa réflexion sociale et politique réformiste. Elle tient compte d'une abondante bibliographie dont s'est enrichie, ces dernières décennies, la connaissance de l'œuvre et de la personnalité de Feijoo. Matériellement, par la qualité de son papier et de ses caractères, cette édition est aussi un bel ouvrage, dont le texte a été établi avec beaucoup d'attention. Les éditeurs – que nous ne pouvons tous nommer – ont préparé, pour le lecteur, de très utiles compléments : index des questions traitées, lexique, glossaire onomastique des auteurs ou des personnages évoqués, et une bibliographie étendue qui présente à la fois des publications récentes et des ouvrages anciens mentionnés dans ces *Cartas eruditas*. Un hommage bien réussi à un auteur attachant.

MICHEL DUBUIS

Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire*, tome VIII (1761), éd. Ulla Kölving, avec Else Marie Bukdahl et Mélinda Caron, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du 18^e siècle, 2013, 524 p.

Ce fort volume de plus de cinq cents pages constitue le huitième (*DHS* 46, p. 714) de la nouvelle édition de ce monument du 18^e siècle. Il est construit sur le même plan et avec la même rigueur scientifique que les précédents. Il convient d'ajouter un intérêt particulier en raison de l'année 1761. En effet, ainsi que l'explique l'introduction extrêmement documentée, Grimm vient d'être accusé d'espionnage au service de la Prusse. Il aurait été en disgrâce auprès de Choiseul, pour une plaisanterie... Cela résonne aujourd'hui d'une très triste manière, mais le fait est là : la plaisanterie était source d'expulsion du royaume, elle est de nos jours mortelle. Passons sur ce progrès du 21^e siècle et poursuivons dans ce 18^e siècle qui était aussi le siècle de la satire – satire de Voltaire mais aussi satire de Fréron qui la manie désespérément en cette année 1761. Après intervention, Grimm ne voyage plus mais peut rester en France. C'est une année très sensible, la cinquième de la guerre qui verra l'agonie de la Prusse et la défaite française au Canada, le début de la fin inexorable de la Congrégation de Jésus (les collèges jésuites devront fermer le 1^{er} octobre et à Paris le 1^{er} avril 1762), le début de l'affaire Calas (le 13 octobre Marc-Antoine Calas se suicide par pendaison) qui fera de Voltaire un écrivain engagé, et c'est alors aussi (nous sélectionnons beaucoup) que Grimm est souvent à La Chevrette, le *Salon* de 1761. À son propos, un très intéressant appendice (p. 448-461) relève les interventions de Grimm dans le texte autographe de Diderot. C'est confirmer que même si tout dix-huitiémiste connaît bien ces textes de Grimm, cette réédition comporte, outre une présentation historique complète, encore des éléments à découvrir.

MARTINE GROULT

Ferenc KAZINCSY, *Levelezés, XXV kötet (Correspondance, tome XXV)*, éd. dir. Soós István, Debrecen, Debrecen University Press, 2014, 653 p.

Ferenc Kazinczy (1759-1831) est une figure emblématique de la civilisation hongroise. Son nom est surtout lié au mouvement de la création de la langue littéraire hongroise. Ce mouvement commença dès la seconde moitié du 18^e siècle, grâce à l'activité des écrivains de la Garde du corps nobiliaire de Vienne. Parmi ces premiers idéologues de la modernisation de la langue hongroise se trouvent trois poètes : Dávid Baróti Szabó, János Batsányi et Kazinczy. Ils lancèrent, en 1788, le *Musée Hongrois de Kassa*, la première revue littéraire publiée en Hongrie, dont le premier numéro annonçait un programme ambitieux : éléver les langue et littérature hongroises au niveau de la culture des grandes nations européennes. Avocat, notaire de comitat, inspecteur des écoles, Kazinczy fut impliqué dans la conspiration jacobine de 1793, condamné à mort et subit un emprisonnement de sept années après que sa sentence eut été commuée. À sa sortie de prison, Kazinczy devint effectivement la figure centrale de la littérature et dicta le bon goût aux jeunes écrivains. La rénovation de la langue hongroise fut menée à bien grâce à son travail d'organisation. Il fut le chef de file des novateurs, « néologistes », qui voulaient enrichir et embellir la langue. Ils l'enrichirent de quelque 8 000 mots dont la moitié entra dans le langage courant. Sa correspondance avec les intellectuels hongrois et étrangers fut digne d'un Voltaire et remplit plusieurs dizaines de volumes publiés par l'Académie hongroise des sciences. Une nouvelle édition critique des œuvres de Kazinczy a été lancée récemment par le Groupe de recherches de textologie dans la littérature hongroise classique de l'Université de Debrecen en collaboration avec d'autres institutions de recherche (Université ELTE de Budapest, Université de Szeged, etc.). Le présent volume réunit la correspondance administrative de Kazinczy en tant qu'inspecteur du district scolaire de Kassa (aujourd'hui Kosice en Slovaquie) entre le mois de novembre 1786 et la fin 1791. La plupart des documents sont inédits et concernent l'activité modernisatrice de Kazinczy dans le domaine scolaire. La transcription des sources, les notes, ainsi qu'une remarquable étude intitulée « Kazinczy Ferenc, a királyi tanügyi inspektor » (Ferenc Kazinczy, inspecteur scolaire royal, p. 455-509) ont été réalisées par les soins d'István Soós, directeur de recherches à l'Institut d'histoire du Centre de recherches en sciences humaines de l'Académie hongroise des sciences. La correspondance éditée est accompagnée de notes commentées, d'une bibliographie, de cartes historiques et d'un index très utile aux chercheurs s'intéressant à la période mouvementée des réformes scolaires en Hongrie à la fin du siècle des Lumières.

FERENC TÓTH

La Spectatrice, éd. Alexis Lévrier, Reims, Éditions et presses universitaires de Reims (EPURE), coll. « Héritages critiques », 2013, 351 p.

Les quinze numéros de *La Spectatrice* auraient dû paraître de quinze jours en quinze jours et auraient fini par s'étaler entre le 14 mars 1728 et le 1^{er} mars 1729. Ils s'inscrivent alors dans une tradition bien établie puisque le premier *Spectator* anglais (Addison-Steele) remontait à 1711 et que Marivaux avait publié les premiers numéros de son *Spectateur français* en 1721. L'auteur anonyme – et toujours inconnu – pouvait s'aligner sur une manière et une topicité dont le public avait largement l'habitude.

On se doute que sa série valait surtout d'être rééditée parce qu'elle choisit aussi, par plus d'un biais, de s'en départir. La *Postface* de l'éditeur et les quatre *Études critiques* qui lui font suite expliquent avec le détail voulu que ces quinze numéros rejoignent souvent un registre très reconnaissable. Ils soulignent surtout que cette filiation très assumée ne les empêche pas, bien au contraire, de s'aménager simultanément une « place ambiguë, à la fois importante et marginale [...] dans l'histoire de la presse littéraire du 18^e siècle » (p. 225) et de se profiler comme « un périodique insaisissable, à nul autre pareil » (p. 229).

La nouveauté la plus voyante est indiquée dès le titre. L'emploi du spectateur était généralement tenu par un homme du monde plus ou moins grisonnant; il revient ici à une femme, dont nous apprenons par la suite qu'elle aurait à peu près trente ans et, surtout, qu'elle a choisi de rester célibataire. Le choix paraît d'autant moins anodin que les quinze numéros n'en finissent pas de complexifier la donne. La Spectatrice raconte qu'elle se déguise quelquefois en homme et transcrit quelques dialogues qui se seraient déroulés tout autrement (ou n'auraient pas pu avoir lieu) si ses interlocuteurs avaient connu son sexe. Il est aussi question d'un collaborateur ou d'un confrère spectateur masculin qui retoucherait parfois les textes. La discussion sur les mérites respectifs des gents masculine et féminine est un thème coutumier des *Spectateur*; il prend une virulence inédite sous une plume censée féminine, qui varie encore le tir en plaident quelquefois, sans trop de surprise, la supériorité de son sexe tout en rêvant ailleurs d'un épanouissement humain qui s'inscrirait au-delà de tout contraste genré. *La Spectatrice* tient ainsi un discours qui reste, de parti pris, indécidable – et sans doute, diraient certain(e)s, d'autant plus dérangeant.

Les quinze numéros finissent en outre par problématiser aussi la position spectatrice en tant que telle. Il s'agissait, depuis Addison et Steele, d'une posture essentiellement distante, qui permettait d'observer le cours du monde sans vraiment y participer et en le jaugeant à l'aune de sa seule raison : les spectateurs sont un peu, si l'on me permet ce raccourci excessif, les parents pauvres des Persans de Montesquieu. *La Spectatrice* occupe à son tour cette position, mais pour y flirter au moins par instants une impasse; la sécession spectatrice crée une confortable distance critique, mais risque aussi de vouer les siens à une terrible solitude. Les deniers numéros insistent de plus en plus sur certain esseullement de la Spectatrice, qui n'y espère apparemment plus guère d'être jamais entendue par qui que ce soit : le quinzième numéro, de moitié moins long que les précédents, suggère par là même une manière de désistement. *La Spectatrice* n'était certes pas le seul périodique du 18^e siècle à être resté très éphémère : c'était même plutôt la règle que l'exception... Elle propose toujours le cas d'espèce assez rare d'une brièveté qui, pour une fois – et quelles qu'aient pu être ses raisons réelles – fait aussi sens à l'intérieur même du texte.

Comme quoi on félicitera Alexis Lévrier d'avoir un instant rendu la parole à un(e) auteur(e) inconnu(e) qui se sera très vite condamné(e) au silence et qui avait décidément la graine d'un(e) grand(e) écrivain(e).

PAUL PELCKMANS

LENGLET-DUFRENOY, *Écrits inédits sur le roman*, éd. Jan Herman et Jacques Cormier, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, xii + 314 p., 5 ill.

La première partie de cet ouvrage est consacrée à des études sur les écrits inédits ou publiés (190 pages) et la seconde partie (p. 195-283) consiste dans la première édition intégrale d'un manuscrit autographe de Nicolas Lenglet-Dufresnoy (1674-1755). Il s'agit d'un nouvel éclairage sur ce qui constitue « une étape cruciale dans l'histoire du roman français ». Lenglet appartient, sans conteste, à ces écrivains qui ont transformé en profondeur la littérature. Libertin érudit, celui qui a publié sous le nom de Gordon de Percel se comporte comme les scientifiques : il écrit des brouillons dans le sens où il se donne le droit de se contredire. Prudence face aux attaques jésuites ou emportement à son tour dans la fiction, puisque par ces deux noms il polémique avec lui-même : *De l'usage des romans*, *L'Histoire justifiée contre les romans* de Lenglet et *Observations critiques* de Gordon? Il reste que c'est aussi ce qui constitue l'intérêt de l'abbé qui défend l'idée que de la fiction peut sortir la vérité. Et l'intérêt de ces mouvements critiques à son propre égard est particulièrement lisible dans les manuscrits qui permettent de saisir le vivant de la pensée. Le manuscrit provient de l'Université de Louvain qui en fit l'acquisition auprès d'un libraire. Il est ici minutieusement présenté dans son aspect physique et largement annoté pour faciliter la

lecture. Les auteurs ont respectueusement conservé le nom de « Dossier » dans la mesure où l'original ne comporte pas de titre. Bibliographie et index complètent cet ouvrage important pour tout littéraire.

MARTINE GROULT

Lettres d'Odessa du duc de Richelieu 1803-1814, éd. Élena Polevchitchikova et Dominique Triaire, Ferney-Voltaire, Centre International d'Études du 18^e siècle, 2014, 298 p., 33 ill. en noir et en couleurs.

Le duc de Richelieu, émigré au service de la Russie, fut gouverneur d'Odessa de 1803 et de toute la Nouvelle Russie en 1805 ; il ne quitta son poste que pour rentrer en France lors de la première Restauration. Le corpus se compose de 83 lettres à Samouïl Contenius, un Silésien haut fonctionnaire du tsar pour le développement des terres de la Nouvelle et de la Petite Russie, 67 à sa tendre amie Sophia Potocka, 11 à l'impératrice-mère Maria Fedorovna, 4 au ministre de l'Intérieur Victor Kotchoubeï. Les lettres à Contenius sont les plus riches, elles nous plongent dans le plus concret de la vaste entreprise de colonisation des terres du sud de l'Ukraine, de la Crimée, des côtes de la mer Noire : « Il nous tombe des colonisées de tous les côtés », Allemands, Alsaciens, Prussiens mennonites; Richelieu, qui, parcourt sans arrêt son gouvernement, doit faire face : achat des terres pour les caser, construction des maisons, en pierre plutôt qu'en pisé, introduction des ovins, lutte contre les épidémies qui déciment les arrivants, vaccination, secours aux pauvres (la soupe à la Rumford). Ce grand seigneur compétent, dévoué, travailleur, a des accents d'humanité quand il évoque les 12 heures de travail journalier des enfants, cela « fait saigner le cœur »; il reconnaît le mérite des juifs, « cette malheureuse partie de l'espèce humaine », qui font de belles moissons « tout comme s'ils étaient chrétiens ». Le Richelieu intime se livre dans les missives à Sophia, « triste ressource quand on aimerait tant être ensemble ». Il ne cesse de pester contre tout ce qui les sépare, s'enquiert des procès qu'elle doit mener contre ses beaux-enfants, de ses déplacements entre son palais de Tulczyn et Pétersbourg, de l'avancée de ses démarches pour la fondation de Sophiapolis dans la région de Yalta, de l'état de son jardin d'Odessa. On échange des cadeaux, dont des gants dont Richelieu fait grande consommation. Avec l'impératrice, Richelieu partage l'hostilité à la politique russe de rapprochement avec Napoléon (on est aux lendemains de Tilsitt). Il l'entretient de la guerre interminable contre les Turcs, de la situation instable à Constantinople (le rêve de voir une grande-duc'hessse sur le trône des Grecs), des événements d'Espagne, du commerce d'Odessa entravé par les Turcs. Les lettres à Kotchoubeï sont de 1819-1820 et traitent de la situation de la France, des outrances de la presse, de la montée des libéraux, de la crainte de la passivité des peuples, ouverture à toutes les aventures politiques, de son souci pour le lycée d'Odessa, cette ville à laquelle il a donné sa vie et qu'il aimerait tant revoir. L'introduction est en réalité une histoire de la ville d'Odessa, 9 000 habitants en 1803, 35 000 en 1813, sa construction sur les plans de Wollant, son commerce du blé, les relations avec Marseille, l'implantation des établissements d'éducation. Une attention est portée à la colonie française, des émigrés qui font mentir leur réputation de parasitisme ; ce sont des commerçants, des précepteurs, des professeurs, des libraires, des artistes... Le premier d'entre eux, Richelieu, dont le nom est lié à jamais à celui de la ville, est restitué, par sa correspondance, dans la quotidienneté de sa vie de grand administrateur et les peines de l'âme et du cœur.

CLAUDE MICHAUD

Louis Sébastien MERCIER, *Théâtre complet (1769-1809)*, éd. dir. Jean-Claude Bonnet, avec Christophe Cave, Shelly Charles, Sophie Marchand, Martial Poirson, Martine de Rougemont, Paris, Honoré Champion, 2014, 4 vol., 2776 p.

L'immense travail éditorial de l'équipe de spécialistes rassemblés autour de Jean-Claude Bonnet se voit aujourd'hui complété et achevé par la publication de la totalité de l'œuvre

théâtrale imprimée de Louis Sébastien Mercier, part peu ou moins connue de son œuvre. L'édition scientifique ainsi offerte à la curiosité, non seulement des spécialistes de Mercier, mais des amateurs du théâtre de la fin du 17^e siècle et du tournant du siècle, se présente sous la forme de quatre forts volumes (2776 pages au total, ce qui explique que le « fonds Mercier » manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal n'ait pas été inclus, exception faite de *L'Alchimiste espagnol ou le Grand œuvre*, une comédie composée durant la Révolution). Les textes sont précédés d'une ample introduction générale rédigée par Jean-Claude Bonnet, d'annexes sur l'attribution de *Virginie* (l'édition règle en effet le sort de deux pièces faussement attribuées à Mercier : *Virginie* de Chabanon et *Les Comédiens ou Le Foyer* de Rutledge), sur les différentes listes de pièces établies par Mercier lui-même, d'un ensemble de repères bio-bibliographiques et d'une bibliographie. Un précieux index clôture le dernier volume. Les volumes suivent la chronologie de première publication des œuvres avec des dossiers génétiques riches sans être trop lourds et les notices adoptent pour chacune des pièces un plan quasi identique qui évite avec bonheur les répétitions d'une présentation à une autre, souligne les continuités et les ruptures, concilie unité de présentation et originalité de chacun des contributeurs, ce qui est une belle gageure. Chaque pièce est précédée d'une présentation qui insiste sur la construction dramaturgique, la genèse, les sources, les réécritures, les éditions, les traductions, la réception, les représentations et la réception en lien avec le contexte dramatique, politique et social. Si l'orthographe a été généralement modernisée, les choix significatifs de Mercier en matière de graphie, d'italiques, de majuscules et de ponctuation ont été respectés. En outre, selon les pièces, des annexes relatives notamment à l'intertextualité, complètent ces présentations.

L'édition de ces 33 pièces, soigneusement annotées de manière informative et critique, permet tout d'abord de voir la place centrale qu'occupe le genre théâtral auquel Mercier se consacre durant quarante ans. Ce temps long se découpe en périodes distinctes marquées par la pratique de genres différents, que souligne la présentation chronologique des pièces. Si l'on perçoit des effets de regroupements génériques, on voit combien Mercier opte dès le début pour une approche ouverte des genres qu'il pratique avec liberté. Le début de sa carrière théâtrale se place dans l'héritage du drame avec un ensemble de premières pièces plus ou moins bien accueillies dont notamment *Jenneval ou le Barneveld français* (1769) et *Le Déserteur* (1770) dans une double perspective d'héritage et de critique vis-à-vis des auteurs qui le précédent : inscription et prolongement par rapport à Diderot dont Mercier est proche, relecture critique de Rousseau et de la *Lettre à d'Alembert*, admiration pour la scène conçue comme une plate-forme politique et philosophique chez Voltaire (avec une pièce « voltaïenne » comme *Jean Hennuyer*), mais regret devant le parti pris de conservatisme esthétique. En effet, la réflexion dramaturgique de Mercier est transgénérique. Elle ne peut s'accorder des réticences vis-à-vis de la prose, qu'il revendique au même titre que le roman, pour asseoir la mission politique du théâtre dans la Cité. Pour Mercier, Richardson et surtout Prévost sont les maillons indispensables d'une réforme du théâtre. Le renouvellement dramaturgique qu'il prône s'appuie parallèlement sur sa lecture du théâtre européen : Shakespeare tout d'abord dont il revendique les audaces et dont il défend la traduction en prose de son ami Le Tourneur (ce qui constitue une autre pierre d'achoppement avec Voltaire) et dont il donne trois adaptations (dont *Les Tombeaux de Vérone*), mais aussi Schiller. La carrière théâtrale de Mercier durant une dizaine d'années ne peut se comprendre hors de ce contexte de propagande affirmée du drame, seul genre selon lui à peindre le monde contemporain et à le dénoncer en élargissant le registre des « conditions » chères à Diderot, comme dans *Le Juge* (Mercier se réfère à l'entreprise encyclopédique pour justifier sa peinture de la vie civile). Sa démarche tente de concilier sociolecte et discours, intrigue et peinture, attendrissement, réalisme et dénonciation, en dépit d'une relative incompréhension de la critique contemporaine, choquée ou ennuyée par cette « poésie dramatique ». Ce théâtre du peuple se veut pour le peuple, pour son instruction, écrit dans la langue de la

multitude, destiné à provoquer une étincelle électrique chez son auditoire... Pourtant, un tournant se fait jour dans les années 1780 (en partie durant les quatre années neuchâteloises), annoncé par les nuances déjà présentes dans les drames, vers d'autres genres tels que la comédie-parade, la comédie de caractère ou de mœurs liée à des œuvres comme le *Tableau de Paris*, ainsi que des pièces historiques en parallèle cette fois avec les *Portraits des rois de France* (*La Mort de Louis XI*, *Portrait de Philippe II*) et étendues à la figure du grand homme (*Molière* qui présente l'homme privé et l'homme de théâtre et *Montesquieu à Marseille*). Mercier connaît alors une courte période de relative reconnaissance : il fréquente hommes de lettres et acteurs. Mais la Révolution modifie progressivement la donne. Mercier donne des pièces plus ou moins en rapport avec l'actualité comme *Charles II d'Angleterre en certain lieu* prévu pour l'ouverture des États généraux de 1789 et *Le Nouveau Doyen de Killerville* en 1790. Il republie surtout des pièces antérieures, parfois modifiées, tendant à montrer qu'il a fait œuvre de dénonciation avant les événements. *Jean Hennuyer* (1772) est enfin créé en 1791 au Théâtre du Marais avec l'appui de Beaumarchais. Mercier développe alors une conception du drame qu'il présente comme le genre apte par excellence à rendre compte de l'histoire que traverse le pays, prenant exemple sur Shakespeare dont il va de nouveau s'inspirer pour quelques adaptations dont *Le Vieillard et ses trois filles*, ainsi que *Timon d'Athènes*, publié après son emprisonnement durant la Terreur. Enfin, il revient à une veine plus légère avec deux pièces sentimentales, *Hortense et d'Artimon*, *Le Libérateur* en 1797, puis, en 1809, donne *La Maison de Socrate le sage*.

Le deuxième enseignement que l'on peut retenir de ce panorama est le lien entre la production théâtrale génériquement diversifiée et les autres écrits, théoriques ou non, qui viennent nourrir un échange réciproque. Si les quatre volumes de cette édition pour des raisons éditoriales évidentes se concentrent sur les pièces, les liens avec le reste de l'œuvre de Mercier sont analysés et présentent des ouvertures passionnantes. Ainsi, la publication en 1773 de l'ouvrage *Du Théâtre* appelle à une vaste réforme du genre et le fait avec une redoutable verve polémique qui va brouiller l'image de Mercier et de ses œuvres. Les attaques frontales contre la Comédie-Française et les Comédiens-Français modifient la réception des pièces : *Nathalie* (qui inaugure un temps théâtral romanesque avec une action très réduite) et *La Brouette du vinaigrier* sont placées en attente, Mercier est privé de ses entrées au théâtre et le procès qu'il intente à la Comédie-Française concernant tous les abus (dont celui des pièces « tombées dans les règles »), s'il anticipe le combat de Beaumarchais en faveur de la propriété littéraire reconnue en 1791, le cantonne pour une longue période aux petites scènes parisiennes (comme le Théâtre des Associés) et provinciales qui, par ailleurs, lui assurent une certaine audience et ce, malgré la représentation de *La Maison de Molière* en 1787, remaniée à partir du *Molière* de 1776. La querelle s'étend au monde de la critique à travers La Harpe et Fréron qui fustigent l'univers sombre du « dramaturge » et du drame. De même, à une moindre échelle, *Le Campagnard ou le riche désabusé* de 1779 présente un dialogue des idées philosophiques et politiques de Mercier en écho avec *L'An 2440*. Durant la Révolution et surtout après son emprisonnement, de nouveau, la réflexion théorique accompagne la pratique : Mercier assume la position de « modéré » et analyse les mécanismes de la Terreur dans *Le Nouveau Paris* en se référant à Shakespeare dont l'œuvre sert de filtre à sa critique et à l'affirmation de son « modérantisme » (un terme qu'il fait entrer dans sa *Néologie*). Enfin, la réponse au traumatisme de la Terreur se traduit par le retour de la verve comique et par une analyse du rire et de la comédie, mise en œuvre dans les pièces des années 1797-1809.

Le dernier apport fondamental de cette édition est la mise au point sur les sources, les emprunts et les réécritures opérés par Mercier, plus soucieux de brouiller les pistes que d'avouer une diversité de lectures extrêmement révélatrice de ses méthodes de travail, de son goût et de son esthétique. Les dossiers génétiques des pièces font tour à tour apparaître des reprises presque intégrales (d'un roman de Nicolas-Thomas Barthe pour *Le Campagnard ou*

le riche désabusé en 1779), des montages complexes entre des textes de différentes époques (comme dans *Le Doyen de Killerine* qui doit moins à Prévost qu'à Mercier lui-même, à Sheridan et à Von Gemmingen-Hornberg, en dépit de la chronologie inversée proposée par Mercier qui accuse de plagiat celui qu'il a en réalité copié), des adaptations servant de relais entre la source affichée et le texte de Mercier (le texte de Von Croneck entre *Le Tasse* et *l'Olinde et Sophonie* de Mercier, le *Roméo et Juliette* de Weisse entre les pièces de Shakespeare et de Mercier). Ces différentes modalités mettent en lumière le travail d'adaptation très libre que revendique Mercier et qu'il pratique vis-à-vis de Shakespeare, de Lillo, de Goldoni ou de ses propres œuvres qu'il cite et ré-incruste.

Au fil des pièces, on voit se développer la force créatrice de Mercier. Le vaste panorama littéraire auquel il se réfère ne saurait faire oublier les innovations profondes qu'il apporte au théâtre : son goût pour les pièces hybrides, son parcours de la totalité de l'éventail des genres, la force de ses représentations du peuple (*L'Indigent* de 1772 et bien sûr *La Brouette du vinaigrier* de 1775), ses audaces dramaturgiques qui éclatent dans une conception renouvelée de la scène théâtrale avec des plans différents, des silences, des tableaux, un véritable travail avant-gardiste sur le son et la lumière... Après les travaux pionniers de Martine de Rougemont et de Pierre Frantz sur le théâtre de Mercier, cette édition intégrale complète de manière indispensable la connaissance que nous pouvons avoir de Mercier, de son œuvre dramatique et des liens qu'elle entretient avec ses autres écrits. La mise en perspective des textes montre comment les pièces répondent à des interrogations formulées conjointement ou anticipent des idées qui seront développées dans d'autres œuvres. La longue période d'écriture dramatique de Mercier explique les héritages différents dont il se réclame à un moment ou à un autre, souligne son inscription dans l'histoire du théâtre, des genres, des réflexions théoriques, des scènes et des publics dans une période particulièrement fertile en ruptures esthétiques et idéologiques. Ce théâtre est aussi profondément ancré dans l'actualité historique, politique et sociale, par le choix de ses sujets (*La Destruction de la Ligue*, *L'Habitant de la Guadeloupe*), par les effets de parallélisme historiques que le lecteur-spectateur est invité à envisager ou les effets de commémoration collective (*Jean Hennuyer* et le bicentenaire de la Saint-Barthélemy) et individuelle auquel se livre Mercier. Ces quatre volumes sont assurément un magnifique cadeau fait à la communauté scientifique et un formidable vivier pour de futurs travaux.

MARIE-EMMANUELLE PLAGNOL-DIÉVAL

Giuseppe PELLI, *Contro la pena di morte*, éd. Philippe Audegean, préf. Gregorio Piaia, Padoue, CLEUP, coll. « La filosofia e il suo passato », 2014, 155 p.

Représentant des Lumières toscanes, Giuseppe Bencivenni Pelli (1729-1808) a laissé de nombreux écrits et documents inédits sur les thèmes de l'art et de la culture. Directeur des *Nouvelle letterarie* et plus tard de la Galerie des Offices, fonctionnaire du grand-duché, Pelli est notamment l'auteur des *Efemeridi*, un colossal journal intime en quatre-vingts volumes, offrant une fresque vivante de la société italienne du second dix-huitième siècle. Dû à un spécialiste de Beccaria et de l'Italie des Lumières, ce volume met à la disposition des chercheurs l'édition critique et annotée d'un *Sbozzo di una dissertazione sopra la pena di morte* (*Ébauche d'une dissertation sur la peine de mort*), composé en 1760 et resté inédit. Basée sur les manuscrits autographes conservés aux Archives d'État de Florence et découverts en 1990 par Renato Pasta, cette première édition italienne est assortie d'un éclairant et savant essai introductif (« Un combat secret de Pelli : "abolir la mort comme peine pour les crimes", p. 15-60), qui prolonge les considérations développées par l'éditeur dans un article paru en 2012 dans *CORPUS, revue de philosophie*, n° 62, p. 135-156 (dossier thématique sur « La peine de mort »). Cet essai introductif fait ressortir l'originalité et l'intérêt du texte : précurseur de Cesare Beccaria, Pelli a été abolitionniste en matière de peine de mort avant l'auteur de

Des délits et des peines (1764). Sans réduire la portée de cette « dissertation » à son primat chronologique, l'éditeur met en valeur la richesse de l'argumentation philosophique et juridique de Pelli. À l'aide de sept preuves rationnelles, Pelli souhaite démontrer l'injustice et l'inutilité de la mort comme peine. On ne retiendra ici qu'un aspect du discours de Pelli. À la différence de Beccaria, il insiste moins sur la critique économique de la prétendue fonction dissuasive, préventive et intimidante du dernier châtiment, que sur la réfutation morale et théologique du principe rétributif du talion, fondé sur l'idée de vengeance et encore fortement enraciné dans la culture juridique des Lumières, de Montesquieu à Le Peletier (cf. Michel Foucault, *La Société punitive*, Seuil/Gallimard, 2013, p. 70). Étrangère au droit naturel tout comme aux lois positives, la logique du talion serait incompatible, d'après Pelli, avec le *ius puniendi* d'un gouvernement modéré. Le mérite principal de cette édition, dont l'apparat critique est irréprochable, est d'ouvrir de nouvelles voies à la recherche sur les Lumières juridiques toscanes. Bien que des études fiables existent sur le contexte intellectuel des réformes pénales engagées par le grand-duc Pierre-Léopold en 1786 (la fameuse *Léopoldine*), l'histoire de la sensibilité abolitionniste qui prépare, anime, commente et diffuse ses réformes législatives demeure pour l'essentiel à écrire. Reste que les œuvres de Giuseppe Pelli, de Giovanni Maria Lampredi et de Camillo Ciaramelli, auteur, ce dernier, d'un remarquable *Traité philosophique et politique de la peine de mort* paru en italien en 1787 et aussitôt traduit en français, témoignent de la contribution pionnière et marquante des penseurs toscans au combat contre la peine de mort dans la période 1760-1780. En effet, si le texte de Pelli est, comme le suggère Ph. Audegean, le « plus ancien programme de l'abolitionnisme italien », la *Léopoldine* est connue pour être la première loi européenne abolissant le dernier châtiment. Une liste exhaustive des œuvres citées dans les notes qui accompagnent les textes de Pelli (parmi d'autres celles de Hobbes, Pascal, Leibniz, d'Alembert, Montesquieu, Rousseau, Voltaire et les jusnaturalistes modernes) et un index des noms de personnes achèvent cette édition, qui constitue sans aucun doute un instrument très précieux.

LUIGI DELIA

RÉTIF DE LA BRETONNE, *Les Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, tome 1, nouvelles 1-27, éd. Pierre Testud, Paris, Champion, Paris, coll. « L'Âge des Lumières », 2014, 622 p.

Ce volume assez compact est le premier d'une série de dix, dont le dernier est annoncé pour fin 2016; tout se passe comme si Pierre Testud cherchait à égaler le rythme de production harassant de son auteur préféré. Nous y gagnerons de pouvoir revisiter sous peu une œuvre proprement monumentale, dont on n'avait réédité, depuis le début du 19^e siècle, que des morceaux diversement choisis.

L'introduction de ce t. 1 comprend une soixantaine de pages et porte sur l'ensemble de la série. Pierre Testud détaille d'abord l'histoire de la publication, qui s'étend en gros de 1779 à 1785; au fil des années, les *Contemporaines* tout court seront relayées par des *Contemporaines du commun*, puis des *Contemporaines graduées*. L'ensemble finira par aligner 272 nouvelles, pour lesquelles Rétif prend son bien où il le trouve, c'est-à-dire un peu partout. Certains récits sont basés sur des canevas fournis par des lecteurs (que Rétif n'invente pas toujours, comme on l'a parfois insinué, de toutes pièces); d'autres reprennent des épisodes de romans antérieurs ou s'écrivent à partir de souvenirs personnels, qui referont quelquefois surface dans *Monsieur Nicolas*. Les notes qui accompagnent les nouvelles elles-mêmes n'en finissent pas d'indiquer des sources : on y découvre des dizaines de rapprochements et d'échos, que seul un connaisseur éminent de l'œuvre pouvait fournir si abondamment et dont on imagine – et espère – qu'elles ne manqueront pas de donner lieu à bien des comparaisons fouillées.

Rétif étant désormais dûment « redécouvert », Pierre Testud évite aussi de le rendre plus moderne qu'il n'est. Nous apprenons donc que Rétif nouvelliste « n'annonce en rien

Maupassant » (p. 33) : la concentration narrative n'est pas son fait et ses dénouements émeuvent ou émerveillent plus qu'ils ne surprennent. Nous apprenons aussi que ses ambitions moralisatrices, où le lecteur moderne flaire volontiers une manière d'alibi pour des délectations plus troubles, ont toutes chances d'avoir été parfaitement sincères. Elles vont de pair avec une ambition encyclopédique : les 272 nouvelles prétendent bien faire le tour de leur objet. Rétif souligne même la représentativité de ses épisodes en faisant volontiers état, après ses dénouements, d'une ou de plusieurs anecdotes parallèles, qui seraient pareillement venues à sa connaissance, mais auxquelles il aurait donc préféré ne pas s'attarder. Ces doublures écarteraient une étude systématique ; j'en dirais autant de certains retours de personnages, qui préludent, avec un bon demi-siècle d'avance, sur ceux de Balzac.

Il va bien sûr sans dire que les *Contemporaines* ne sont pas une première *Comédie humaine*. Le réalisme de Rétif concerne surtout des accessoires, des noms de rues notés en toutes lettres ou des objets familiers mentionnés incidemment : la substance des intrigues retrouve toujours une topique romanesque (déclarations, quiproquos, ruses, etc.) qui semble convenir à peu près indifféremment à tous les milieux traversés. Les 27 nouvelles nous promènent en gros de la haute noblesse à la petite bourgeoisie et découvrent à peu près partout des aventures d'accent très comparable ; les *Contemporaines du commun*, que nous pourrons relire prochainement, se contentent largement du même répertoire. Il ne s'agit pas encore de transcrire un quelconque cours plausible du monde comme il va.

Tout cela, que Pierre Testud indique de main de maître, appellera sans doute des études plus détaillées, pour lesquelles la présente réédition fournira désormais un outil incomparable. Elle permettra aussi, et c'est peut-être sa plus belle surprise, d'étudier Rétif stylistique. L'édition se base sur la *seconde* édition des *Contemporaines* et indique pour chaque nouvelle un copieux choix de variantes. On découvre ainsi que Rétif, qu'on croyait porté aux rédactions hâtives et qui lui-même se proclamait volontiers homme du premier jet, vaut aussi d'être interrogé au niveau du mot à mot le plus minutieux.

Il est vrai que ces soins méticuleux ont toutes chances d'avoir été plutôt exceptionnels. Ils prouvent sans doute d'abord que Rétif tenait particulièrement à ses *Contemporaines*, qu'il a dû considérer, après le *Paysan perverti*, comme son deuxième chef-d'œuvre. La belle réédition de Pierre Testud permet de (re)découvrir qu'il avait, sur ce point, parfaitement raison.

PAUL PELCKMANS

Nicolas RÉTIF DE LA BRETONNE, *Le Quadragénaire ou l'homme de 40 ans*, éd. Pierre Testud, Paris, Honoré Champion, 2013, 262 p.

Comme la plupart des textes de Rétif, *Le Quadragénaire* trouve sa source dans la biographie de l'écrivain, ses nombreuses rencontres féminines, sa hantise du vieillissement (il est né en 1734), ses déboires matrimoniaux. Il suit la rédaction des *Gynographies* où se trouve proposée une réforme de l'union conjugale : le mariage étant d'abord une affaire de raison, il est réservé à l'homme qui, parvenu à la maturité et à la sagesse, a définitivement renoncé aux passions. Ce que l'essai cherchait à démontrer à grand renfort de citations bibliques et d'arguments d'autorité, le roman le fait en recourant à la preuve par l'exemple. Car les partenaires de l'échange épistolaire, M. de Sac* et Élise, de vingt ans plus jeune que lui, se racontent l'un à l'autre des histoires qui ont valeur d'*exempla*, l'un pour dissuader d'une telle union, l'autre pour prouver au contraire que la différence d'âge est la garantie du bonheur conjugal. Le dialogue principal sert de cadre à plusieurs histoires secondaires ; Rétif, qui toujours cherche à rejoindre le goût du public, allie ainsi le roman sentimental et l'histoire brève. Mais il est aussi très original, comme dans ce récit intitulé « L'Amour juif », où sont contées, toujours en forme de lettres, les amours d'une jeune juive qui veut se faire chrétienne pour épouser un juif récemment converti et quadragénaire. Le style luxuriant imite le goût oriental ; les noms de personnes transcrits de l'hébreu prouvent l'intention réaliste de l'auteur, et suggèrent qu'il s'était pour l'occasion documenté sur cette langue ;

les citations et allusions aux différents livres saints, notamment au *Cantique des cantiques*, prouvent la forte imprégnation biblique d'un écrivain dont on a trop longtemps négligé la dimension religieuse.

Pierre Testud est un des rares spécialistes de Rétif, et peut-être le seul, à pouvoir s'orienter dans le dédale de ces histoires qui, toutes semblables et toutes différentes, courent à travers une œuvre immense, d'environ 60 000 pages ; à pouvoir identifier les personnages récurrents, lors même qu'ils réapparaissent sous des noms différents ; à pouvoir situer, par la critique interne, en l'absence de toute autre source d'information, la date exacte de l'écriture d'un ouvrage. Aussi l'introduction est-elle un joyau d'érudition, dont le lecteur de Rétif, occasionnel ou régulier, saura goûter chaque ligne. Il insiste en particulier sur la double dimension de fragmentation et de cohésion qui caractérise ce « roman à tiroirs », selon le mot de l'écrivain, addition d'histoires singulières reliées par un fil argumentatif, à savoir « prouver aux jeunes filles qu'elles seront plus heureuses, plus aimées par un homme de quarante ans que par un jeune homme », au sein d'une structure narrative unifiante. À l'impression de décousu qui se dégage de la première lecture, doit succéder, dans un second temps, la perception de subtils échos, qu'encouragent les liens d'intrigue ou de parenté qui relient les personnages entre eux, jusqu'à former un univers romanesque autonome. Le lecteur n'échappera pourtant pas à l'impression de vertige que suscite la démultiplication des identités rétiviennes, ni au jeu de miroirs, presqu'infini, qu'elle favorise.

Si l'on se réjouit de la résurrection de ce roman, qui en dehors du reprint de 1988, n'avait jamais connu de réédition, on déplore cependant le peu de soin apporté à la reproduction des illustrations, de très médiocre qualité, au point que le dessin en est par endroits absolument illisible. C'est pourtant, précise l'éditeur, la première fois que l'écrivain fait illustrer une de ses fictions. Malgré le prix élevé du livre, il ne sera pas donné au lecteur moderne d'apprécier le talent de l'illustrateur, André Dutertre ; il se contentera de croire l'éditeur sur parole quand il assure que son dessin a « presque toujours de la finesse et du charme ».

NICOLAS BRUCKER

Jean Paul [Richter], *Levana ou Traité d'éducation*, éd. et trad. Alain Montandon, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littératures germaniques », 2012, 377 p.

L'écrivain romantique allemand Jean Paul (1763-1825) est l'auteur de plusieurs romans de formation, *La Loge Invisible*, puis *Siebenkäst* et *Titan*, sur lesquels se concentre sa renommée en France. Cette traduction commentée et annotée, pourvue d'une bibliographie et d'un index, fait connaître une œuvre d'un genre différent, un traité d'éducation repris et détourné, que l'éditeur-traducteur qualifie d'« *Émile* du romantisme allemand » (Introduction, p. 11). À l'image de Johann Ludwig Tieck dans *Les Elfes* (1812), où seuls les enfants peuvent communiquer avec ces êtres fées, l'auteur de la *Levana* donne en effet un tour poétique à la description des modes d'appréhension du monde propres à cette époque particulière de la vie telle que Rousseau l'a décrite, par exemple dans sa typologie des jeux spontanés (p. 107-117). L'introduction, qui met en évidence les liens de la pensée pédagogique de Jean Paul avec les courants et les grands noms philosophiques et littéraires contemporains, souligne l'importance de cette pensée aux yeux d'un public qui ne la connaît pas encore. Elle situe également ce *traité d'éducation*, dont la première édition date de 1807, à l'extrême fin du siècle de la pédagogie, après la première vague de réception de l'*Émile* dans l'espace germanophone par les pédagogues philanthropinistes (Johann Bernhard Basedow, Johann Heinrich Campe, etc.) et par le pédagogue utopiste zurichois Johann Heinrich Pestalozzi.

Avec la traduction de la *Levana*, le lecteur peut ainsi goûter une facette méconnue en France du romantisme allemand, l'humour et l'ironie. Ils frappent ici par exemple l'in-

trusion masculine des pédagogues voulant introduire raison et autorité dans un domaine traditionnellement réservé aux incohérences archaïques du sexe faible : « Cher révérend Père ! – (l'apostrophe doit être placée en effet dans sa bouche si l'on veut poursuivre la plaisanterie) – je reconnaissais devant Dieu et devant vous que je suis une pauvre pécheresse pédagogique ayant transgressé bien des préceptes de Rousseau et de Campe », avoue Madame Jacqueline, mère de cinq enfants et *Doppelgänger* féminin de Jean-Jacques Rousseau, personnage fictif et satirique dont la confession fait irruption au beau milieu du traité. À travers l'esthétique du fragment, dont l'éditeur-traducteur rappelle la mode autour de 1800, l'auteur romantique reste cependant fidèle à l'anti-dogmatisme du philosophe genevois. Comme l'*Émile*, la *Levana* est tout autant une œuvre littéraire qu'un traité, dont les suppléments, appendices, récits de rêves et autres confessions tirent le lecteur de l'ordre de la démonstration pour le plonger par surprise dans la fiction. La richesse des images poétiques, enfin – notamment le célèbre soleil noir qui connaît une fortune particulière chez les romantiques français – permet à Jean Paul d'aborder dans un ouvrage relativement concis, avec un style à la fois dense et enlevé, une foule de thèmes impossibles à résumer ici et mettant en valeur le rôle de l'amour dans l'éducation.

PAULINE PUJO

La Bagatelle (1718-1719). A critical edition of Justus van Effen's journal, éd. James L. Schorr, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, vii + 360 p.

Ce livre anglais est, en fait, entièrement en français puisqu'il consiste dans l'édition du journal de Justus van Effen (1684-1735), *La Bagatelle, ou Discours ironiques où l'on prête des sophismes ingénieurs au vice et à l'extravagance pour en faire mieux sentir le ridicule*, qui paraît deux fois par semaine du 5 mai 1718 au 13 avril 1719, soit 98 numéros. Une seconde édition de *La Bagatelle* a été réalisée par M. Ch. Le Cène en 1722-1724. Une autre a paru en 1742 dans les *Œuvres diverses* de van Effen, qui a été reprise l'année suivante en 2 volumes. L'introduction, en anglais, explique le parcours de van Effen qui se lance dans *La Bagatelle* après le succès du journal *Le Misanthrope* (1711-1712), et le situe dans cette période journalistique prospère où, de 1715 à 1718, il est l'unique éditeur tout en participant aux *Nouvelles Littéraires*, à l'*Europe savante* etc. Pour le reste nous ne citerons que le début de *La Bagatelle* du 5 septembre 1718 servant de préface : « le but que je me suis proposé est de ramener les hommes des ridicules impressions de la coutume et de la mode aux principes éternels et invariables de la *raison*, qui doivent être la seule règle de notre conduite. » La suite est à lire, sur les spectacles et ceux qui font le spectacle, dans tous les sens du terme. Molière est fort présent dans ce journal qui constitue un témoignage indispensable sur le début de ce siècle où la raison n'est pas celle développée par l'*Encyclopédie* trente ans plus tard, c'est-à-dire qu'elle reste attachée à la morale ou au devoir avant d'être une faculté de l'entendement. Les amateurs de poésie seront également satisfaits car de nombreux articles lui sont consacrés.

MARTINE GROULT

Emmanuel Joseph SIEYÈS, *The Essential Political Writings*, éd. Oliver W. Lembcke & Florian Weber, Leiden/Boston, Brill, 2014, 204 p.

Marcel Dorigny a publié en 1989 les *Œuvres* de Sieyès en trois volumes chez Edhis, mettant ainsi à notre disposition les écrits imprimés de ce grand penseur de la Révolution française. Cependant il n'existe pas de traduction anglaise d'un ensemble significatif d'une telle œuvre. C'est chose faite avec le présent ouvrage, qui nous propose une traduction certes de *Qu'est-ce que le Tiers-État?*, mais aussi de bien d'autres textes centraux dans la pensée de Sieyès – de la *Reconnaissance et exposition raisonnée des Droits de l'Homme et du Citoyen* à l'*Opinion de Sieyès, sur les attributions et l'organisation du jury Constitutionnaire, proposé le 2 thermidor* en passant par *Controversy between Mr Paine and M. Emmanuel Sieyès*,

Des intérêts de la Liberté dans l'état social et dans le système représentatif. Opinion de Sieyès, sur plusieurs articles des titres IV et V du projet de constitution – ainsi que d'un texte manuscrit, Observations constitutionnelles. Sept textes donc. La longue introduction (p. 1-42) présente d'abord, après des considérations biographiques permettant de contextualiser les textes, les principaux éléments de la théorie politique de Sieyès, en prenant également en compte les manuscrits publiés en partie par Christine Fauré et Jacques Guilhaumou en deux volumes chez Champion. Puis, dans un second temps, cette introduction considère le contexte politique dans lequel interviennent ces textes, en insistant à juste titre sur l'importance du contexte intellectuel des années 1700-1780 dans leur genèse, en particulier ceux de 1788-1789. Chaque texte est accompagné de notes qui indiquent les variantes d'une édition à l'autre, dans le cas de *Qu'est-ce que le Tiers-État?* d'une part (p. 43-117), commentent certains passages sur une base historiographique ou par le recours à des mentions d'autres textes d'autre part. L'édition se termine par une bibliographie et un index des notions-concepts qui met en évidence l'importance des notions de citoyen (*citizen*), Constitution, gouvernement (*government*), législation (*legislation*), représentation (*representation*), et souveraineté (*sovereignty*) dans la pensée de Sieyès. Cette publication souligne une fois de plus l'importance de Sieyès dans le champ de la science politique et de la philosophie politique, mais en insistant sur le caractère radical de sa pensée, tout particulièrement en matière de libéralisme constitutionnaliste.

JACQUES GUILHAUMOU

M^{me} de SOUZA, *Eugénie et Mathilde ou Mémoires de la famille du Comte de Revel*, éd. Kirsten Carpenter, London, Modern Humanities Research Association, coll. « MHRA Critical texts », 2014, 229 p.

Le dernier grand roman de Mme de Souza méritait d'être réédité par une historienne. La romancière s'était contentée jusque-là d'une topique sentimentale assez traditionnelle ; elle choisit, en 1811, de raconter les tribulations d'une famille d'émigrés qui continue d'abord son train de vie assez luxueux à Bruxelles et à La Haye pour se retrouver ensuite, à peu près ruinée, sur les rives de la Baltique.

Kirsten Carpenter, dont on connaît les études sur l'émigration, montre dans son introduction que les mésaventures des Revel rencontrent constamment des interlocuteurs et des circonstances plausibles et finissent ainsi par proposer un répertoire complet des avanies que les émigrés pouvaient avoir à affronter sur le chemin de l'exil. La romancière les avait largement connues de première main et a dû recueillir aussi bien des souvenirs d'amis et de proches ; son éditrice exagère à peine quand elle suggère dans son introduction qu'on pourrait considérer le roman comme « *a bona fide form of eighteenth century oral history* » (p. 2).

Il semble plus délicat de dégager une leçon globale du roman. L'introduction voudrait que les trois filles du comte de Revel (qui n'a pas de fils) incarnent à certain degré les trois états de 89 ; on peut estimer aussi que M^{me} de Souza ne s'intéressait sans doute pour de bon qu'à la noblesse et qu'elle devait donc se demander surtout comment celle-ci pouvait s'accommoder au mieux des suites de la Révolution. La fille aînée, qui ne figure pas dans le titre, prouverait alors par son échec que l'intransigeance et le rejet pur et simple ne font désormais qu'une voie stérile ; Eugénie et Mathilde œuvrent par divers biais à des compromis dont la teneur précise est, au-delà du détail concret de leurs aventures, assez difficile à préciser, mais qui indique au moins qu'il y faut de toute façon une souplesse prête à bien des gestes inédits. Kirsten Carpenter suggère que cette leçon de souplesse pouvait s'opposer aussi, avec la discréption qui s'imposait pour des raisons évidentes, à certain raidissement de l'Empire, qui s'apprête en 1811 à sa fatale aventure russe. L'idée a au moins pour elle d'être fort séduisante ; une discussion approfondie imposerait de faire un détour par l'étude d'ensemble de K. Carpenter sur notre auteur (*The novels of M^{me} de Souza in social and political perspective*, Oxford, P. Lang, 2007), qui nous entraînerait ici trop loin.

Le seul fait qu'*Eugénie et Mathilde* appelle de telles discussions suffit bien sûr à prouver sa profonde singularité. Les romancières de l'Empire situaien volontiers leurs intrigues dans un Ancien Régime encore intact et que rien ne semblait menacer ; c'était aussi une façon de refermer imaginairement (et conformément à une des visées du programme assez composite de Bonaparte) la parenthèse de 89. M^{me} de Souza, qui en avait fait autant dans ses romans précédents, indique cette fois que la Révolution aura changé la donne de façon irréversible. Elle le fait, ce qui ne gâte rien, dans une langue qui n'abuse pas des superlatifs pathétiques et qui tranche ainsi avantageusement sur la moyenne de la production sentimentale. Et elle construit aussi une intrigue qui aménage un suspense très efficace – et que je me garde donc bien de résumer pour ne gâcher le plaisir de personne ! Réjouissons-nous donc que M^{me} Carpenter nous ait restitué ce roman parfaitement oublié, qui se trouve être, à la relecture, un des textes les plus lucides de son époque.

PAUL PELCKMANS

Madame de STAËL, *Oeuvres complètes, série I, Oeuvres critiques*, tome II, *De la littérature et autres essais littéraires*, éd. dir. Stéphanie Genand, Paris, Honoré Champion, 2013, 795 p.

Incontournable pour qui veut connaître la pensée de M^{me} de Staël et plus largement ce qu'on a appelé parfois le tournant des Lumières et l'après-Révolution, ce volume présente un très grand intérêt. Il réunit grâce aux soins de Jean Goldzink, Marie-Claire Hoock-Demarle, Florence Lotterie, Jean-Pierre Perchellet, Christine Pouzoulet, Aurelio Principato et Catriona Seth, des textes critiques de Germaine de Staël, issus des archives, de la presse et de la correspondance, mais aussi cette œuvre magistrale et, à plusieurs titres singulière, qu'est *De la littérature* (1800). Celle-ci tient de l'histoire littéraire en cours de constitution, de l'essai sur le goût, de la philosophie de l'histoire et anticipe, pourrait-on dire, sur l'histoire culturelle au sens moderne du terme, tant le souci des liens entre les institutions, les mentalités et la production culturelle d'une nation est grand chez cette théoricienne qu'est M^{me} de Staël. Dans sa présentation, Jean Goldzink insiste à juste titre sur la méthode employée par l'auteur. On n'y vise pas, écrit-il, « une histoire, fût-elle européenne, des littératures, mais un survol ordonné de l'esprit des différentes littératures, en tant qu'effet de rapports logiques historiquement diversifiés ». Il analyse aussi la notion fondamentale, de « perfecibilité » qui sous-tend la démonstration staélienne, en la présentant comme « une tentative de saisie de l'histoire par l'esprit scientifique moderne », immanentiste et rationaliste. Isolons encore un autre intérêt de cette œuvre : celle des manières, distinguées des mœurs, par lesquelles les hautes classes sociales entrent en compétition et affirment, dans la France de Louis XIV, leur différence. À la lecture traditionnelle qui souligne la novation nordique tempérée par le goût classique, Jean Goldzink préfère insister sur la « structuration conceptuelle, brûlante d'enjeux idéologiques et méthodologiques d'échos non éteints ». Il y a encore davantage. M^{me} de Staël est un des penseurs magistraux de l'après-Révolution et tout particulièrement de l'après-Terreur. La violence révolutionnaire a provoqué en elle un traumatisme ineffaçable qui surgit dans d'autres œuvres critiques de ce volume. La Terreur est aussi un défi pour la raison, et même un obstacle pour cet esprit analytique qu'elle se refuse d'abandonner. Contrairement aux antiphilosophes qui relèvent la tête de Thermidor au Consulat, elle ne veut surtout pas interpréter sommairement la Terreur comme une conséquence des Lumières. Son espoir en un esprit critique, hérité de la philosophie du 18^e siècle, demeure en dépit des errances d'une rationalité desséchante dont elle condamne les excès. Ce faisant, elle irrite les partisans radicaux des deux bords. *De la littérature* enfin, est aussi animé d'un souffle lyrique qui relève du courant sensible en vigueur au 18^e siècle, mais le dépasse pour culminer dans l'exaltation d'une mélancolie et d'une ferveur littéraire, également théorisées comme des marques de la modernité. *De la littérature* a été très souvent commenté, mais d'autres lectures en tireront, sans doute encore, des significations

nouvelles. Il faut lire et relire cette œuvre dans l'édition Champion, fruit d'un travail critique exemplaire.

DIDIER MASSEAU

Jacques CAZOTTE, *Le Diable amoureux, précédé de sa vie, de son procès, et de ses prophéties et révélations par Gérard de Nerval*, illustrations d'Édouard de Beaumont, éd. Michel Brix et Hisashi Mizuno, Tusson, Du Lérot, 2012, 269 p.

Dans cette jolie édition quasiment bibliophilique, Michel Brix et Hisashi Mizuno présentent l'édition publiée par Gérard de Nerval en 1845, chez Léon Ganivet, du *Diable amoureux* de Cazotte : le texte de Cazotte provient de l'édition Bastien de 1817 (qui retenait elle-même le texte de la deuxième version, 1776, du *Diable amoureux*) avec une substantielle préface par Nerval (reprise en 1852 dans *Les Illuminés*) et l'adjonction de 200 gravures par Beaumont, dessinateur de la *Revue pittoresque*. Il s'agit donc d'un ensemble éditorial complexe, édition non exactement du *Diable amoureux* mais de l'édition par Nerval du *Diable amoureux*, dont les « éditeurs modernes » (Michel Brix et Hisashi Mizuno), ainsi qu'ils se désignent, montrent en postface comment elle entre dans le dispositif nervalien (contre Jules Janin), et comment elle mobilise Cazotte (œuvre et éléments biographiques) au service d'une idée, d'une prédication du « roman fantastique ». S'ils soulignent que la marque nervalienne s'imprime sur la page de titre de l'édition de 1845 (*Le Diable amoureux*, roman fantastique, par J. Cazotte... au lieu de *Le Diable amoureux*, nouvelle espagnole, dans l'édition Bastien), on peut regretter que le reprint (soit les pages 1-xc et 1-192) n'ait précisément pas conservé cette page de titre, où se matérialisaient le choix et le projet nervaliens. Cette édition à ricochets de Cazotte soutient d'un appareil critique très sûr et stimulant le dialogue du 18^e siècle et du 19^e.

CLAUDE RÉTAT

Jonathan SWIFT, *Voyage à Lilliput*, trad. et éd. Frédéric Ogée, Le Livre de poche, coll. « Libretti », 2012, 143 p.

Cette nouvelle édition de poche séparée du seul *Voyage à Lilliput* (avec une traduction nouvelle également, agréable à lire, soucieuse de conserver le rythme du texte original mais aussi de respecter l'étrange transparence du narrateur-voyageur) est procurée par un grand spécialiste d'histoire des idées et de culture visuelle dans la littérature anglophone du 18^e siècle. Cette spécialisation permet à l'auteur, dans une introduction aussi concise que précise, de proposer une mise en rapport du premier voyage de Gulliver avec l'histoire des idées et, notamment, avec la place nouvelle accordée à la science dans la société (l'introduction cite des jalons importants tels que la création dans les années 1660 de la « société royale de Londres pour le progrès de la connaissance naturelle »). En 17 pages, l'introduction retrace donc les grandes lignes du bouleversement épistémologique qui voit l'avènement, à la charnière entre 17^e et 18^e siècles, des sciences expérimentales, en lien avec les révolutions herméneutiques newtonienne et lockienne. Plus précisément, Frédéric Ogée rappelle que l'époque à laquelle Swift se forme et écrit est une période de progrès et de réflexion sans précédent dans le domaine de l'optique. L'éditeur souligne avec fermeté le lien entre ces réflexions sur le regard, le point de vue, les effets d'optique, l'épistémologie nouvelle et l'invention en 1726 des *Voyages de Gulliver*. Les quatre voyages successifs sont autant d'expériences sociologiques et ethnologiques qui s'achèvent sur le constat d'une certaine défaite morale du monde européen à travers ses mœurs politiques et guerrières. Comme le formule F. Ogée, le constat final des quatre voyages, dont cette petite édition ne donne que le premier (où Gulliver est un « homme-montagne » parmi les Lilliputiens), n'est guère réjouissant pour l'espèce humaine car « loin d'être cet "animal doué de raison" que décrit la philosophie, l'homme que révèle cette quadruple observation semble au contraire avoir usurpé sa place au sommet de l'échelle des êtres » (p. 10). C'est dans cette perspective à la fois morale et politique que Claude Rawson

avait replacé en 2001 les *Voyages de Gulliver* dans *God, Gulliver, and Genocide : Barbarism and the European Imagination 1492-1945* (Oxford, U. P., 2001).

Le traducteur et éditeur du *Voyage à Lilliput* rappelle au lecteur non spécialiste les grandes lectures qui ont été faites du texte depuis sa publication, les principales réactions qu'il a suscitées et il souligne combien le projet de Jonathan Swift confère d'emblée à ce texte une force et une portée universelles, bien au-delà des clés, toujours plaisantes à déchiffrer par le biais de nombreuses notes (Swift construit lui-même son texte pour donner à son lecteur tout le plaisir de l'énigme et de l'enquête). La satire de Swift comme, selon d'autres modalités, celle de Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, est d'autant plus efficace et puissante que son message et sa cible ne sont pas précisés ni toujours très précisément localisables.

Une petite fille de 10 ans qui me voit lire, dans le train (car l'intérêt de l'édition séparée est qu'elle tient littéralement dans une poche, de taille normale), le *Voyage à Lilliput* (la couverture est illustrée d'une image en couleur du géant, image qui attire d'autres petites créatures que les Lilliputiens) m'interpelle : « – Tiens, pourquoi tu lis Gulliver, toi ? C'est pas un livre pour les enfants ? » Je réfléchis, je pense non, je pense oui, puis je me dis que les *Voyages de Gulliver* appellent décidément une analyse bayardesque (dans son *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, le critique suggérait la fécondité critique qu'il y a à remplacer les livres dans différentes bibliothèques : bibliothèque collective, intérieure, virtuelle, livre intérieur, etc.) : le premier voyage du Gulliver de Swift est l'un des ces livres qui appartiennent à l'imaginaire collectif, que tout le monde connaît mais que nombre d'entre nous n'avons pas vraiment lu ou avons vraiment, et depuis longtemps, oublié ou recomposé dans notre imparfaite mémoire. Je me dis que c'est un livre qui institue, dans le cours d'une même lecture, plusieurs lecteurs : le lecteur spécialiste du 18^e siècle, mais également les petites filles ou les petits garçons que nous étions, qui toujours s'amusent de la rencontre et des contacts entre le géant et les êtres minuscules, et enfin les citoyens critiques à l'égard des courtisaneries diverses, des infinies formes de corruptions et de l'éternel ridicule des préjugés religieux ou idéologiques. Toutes ces personnes, actuelles et virtuelles, sont réunies et invitées, avec un plaisir sans mélange, dans la même lecture.). Et donc, je réponds à la petite fille du train : « – Les *Voyages de Gulliver*, c'est vraiment un livre pour tout le monde ! » Cette petite édition vient opportunément le rappeler.

FLORENCE MAGNOT

Tego roku w Paryżu. Korespondencja króla Stanisława Augusta z Feliksem Oraczewskim 1782-1784, wybór, opracowanie istęp Aleksandra Janiszewska [Cette année à Paris. Correspondance du roi Stanislas Auguste avec Félix Oraczewski 1782-1784, choix de lettres, éd. Aleksandra Janiszewska, Muzeum Łazienki Królewskie, Warszawa 2014, 277 p.]

Cette correspondance du roi Stanislas Auguste Poniatowski avec son sujet, le noble Félix Oraczewski, membre de la Commission des Mines, son boursier et informateur (socio-culturel) à Paris, se présente dans un costume bariolé d'illustrations choisies avec soin par l'éditrice de l'ensemble, historienne de l'art de formation (le Musée de Lazienki s'y est investi à fond). Aleksandra Janiszewska livre ainsi au public l'une des plus intéressantes parties des sources de sa thèse sur les voyageurs polonais en France, *Polak w Paryzu. Francja i droga do Francji w opisach podróżników doby stanisławowskiej* (*Le Polonais à Paris. La France et le chemin de France dans les récits de voyage à l'époque stanislawienne*), écrite sous la direction d'Anna Grzeskowiak-Krwawicz. Echangées depuis juillet 1782 jusqu'au mois de juin 1784 entre le roi et son zélé sujet, les trente-huit lettres du corpus témoignent de trois aspects dont le dernier semble le plus frappant. Le séjour parisien d'Oraczewski, qui n'en est pas à son premier voyage en France, embrasse une année : il arrive dans la capitale de l'Europe début mai 1783 (lettre 8) et la quitte à la mi-avril 1784 (lettre 36 du 13 avril, la dernière écrite de Paris). Entre temps,

le Polonais – qui n'est pas le seul de sa nation à y séjourner, il accompagne parfois la sœur cadette de son roi – chroniqueur de la société et de potins de rue, suit des cours de physique expérimentale et va dans les promenades publiques (ses faibles ressources l'empêchent d'assister aux assemblées plus illustres, ainsi qu'il s'en plaint plus d'une fois) ; il est surtout témoin des premiers essais de vol en montgolfière et de la mode que cet événement suscite : il en communique immédiatement les nouvelles en Pologne, sa lettre est reproduite dans un magazine d'opinion varsovien. Tou en approuvant le progrès des sciences, le futur recteur de l'Université Jagellonne (Académie de Cracovie à l'époque) se montre sceptique sur l'usage frivole que les Français font des nouvelles techniques offertes à l'humanité : il penserait à utiliser les ballons dans l'extraction du charbon, par exemple. De son côté, le roi, piqué dans son ambition et par souci de propagande, s'empresse de l'informer des travaux entrepris au pays, tant par les soins des particuliers que des institutions d'État, en vue de relever et de réformer la République des Deux Nations. Enfin, et c'est le troisième aspect de l'échange, le plus original et le plus touchant, la tonalité adoptée par le roi à l'égard de son sujet surprend par la douceur franche et amicale, jusqu'à se laisser rabrouer par son « Oracz », comme il le surnomme familièrement, avec un jeu de mots : « Laboureur » fait allusion à l'ambition de se rendre utile à la patrie par un travail infatigable, que les deux manifestent avec ardeur. Preuve s'il en faut que deux vrais rois philosophes que l'Europe des Lumières a connus, c'étaient les deux Stanislas : celui de Lunéville et celui de Varsovie.

IZABELLA ZATORSKA

Ludwig TIECK, *La Barbe-Bleue* suivi des *Sept Femmes de Barbe-Bleue*, trad. et éd. Alain Montandon, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littératures du monde », 2013, 272 p.

Dans sa préface, très précieuse pour situer ces textes, A. Montandon distingue conte merveilleux et *Märchen*, précisant que Tieck a pratiqué les deux genres mais les a mélangés, et les a combinés avec la veine du conte drolatique alliée aux influences de Gozzi et de Shakespeare, tout en pratiquant une « intertextualité corrosive ». De fait, on trouve dans ces deux textes, un mélange séduisant, entre tradition populaire et poésie, fantastique et merveilleux, classicisme, Lumières et romantisme. *La Barbe-Bleue*, écrit en 1797 et publié initialement avec d'autres contes inspirés de Perrault dans les *Contes populaires de Peter Leberecht*, est une œuvre écrite pour le théâtre, avec de nombreux personnages (dont un fou shakespearien) ; *Les Sept Femmes de Barbe-Bleue*, écrit dans la même année, est un récit en prose moins connu qui mêle fantaisie orientale et inspiration romantique, et parodie le roman de formation (il commence durant les jeunes années de Peter Berner, dit Barbe-Bleue) comme le roman d'horreur – tout en proposant de belles typologies, tant sur la curiosité féminine que sur la bêtise masculine.

ANNE-MARIE MERCIER

La Correspondance consulaire de Crimée du Baron De Tott (1767-1770), éd. Ferenc Tóth, Centre d'Histoire Diplomatique Ottomane/Center for Ottoman Diplomatic History, Istanbul, Les Éditions Isis, 2014, 266 p.

Ce recueil de documents diplomatiques relatifs à la vie et à l'activité du diplomate et militaire François baron de Tott (1733-1793) a été publié par l'historien Ferenc Tóth, spécialiste de l'histoire des relations franco-hongroises du 18^e siècle, dans la série du Centre d'Histoire Diplomatique Ottomane de la maison d'éditions Isis à Istanbul. La présentation extérieure de l'ouvrage est simple, mais élégante : il s'agit d'une édition de sources annotées, indexée et précédée d'une introduction scientifique. Dans sa préface, le professeur Jean Bérenger (Université de Paris-Sorbonne) rappelle que l'historien Ferenc Tóth, un des connasseurs les plus avertis de l'histoire des relations franco-hongroises de l'époque des Lumières, avait déjà proposé une édition critique des mémoires du baron (*Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares, Maestricht 1785*, éd. Ferenc Tóth, Bibliothèque des correspondances, Mémoires et journaux, n° 7, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 2004,

384 p.). Grâce à ses recherches, nous possédons également une biographie scientifique de ce personnage haut en couleur de l'histoire de la diplomatie européenne de l'époque moderne (Ferenc Tóth, *Un diplomate militaire français en Europe orientale à la fin de l'ancien régime. François de Tott (1733-1793)*, Istanbul, Éditions Isis, 2011, 290 p.).

La branche française de cette famille originaire des environs de la ville hongroise de Nyitra (aujourd'hui Nitra en Slovaquie) fut fondée par András Tóth, le père du baron qui s'installa en France en 1720 après la guerre d'indépendance hongroise du prince Rákóczi (1703-1711). Il y fut employé dans un premier temps dans le régiment de hussards Berchény, puis il se distingua dans la diplomatie française où il devint un des agents les plus illustres de la diplomatie secrète de Louis XV.

Son fils, François de Tott fut ainsi destiné dès sa naissance à une carrière militaire et diplomatique. En 1755, le jeune officier de hussards fut envoyé avec son père en Turquie pour y apprendre les langues et civilisation de l'Empire ottoman. Pendant cette mission, il noua des relations amicales avec le comte de Vergennes, l'ambassadeur de France à Constantinople, le futur ministre des affaires étrangères dont le nom figure fréquemment dans la présente édition de documents.

La carrière diplomatique du baron de Tott commença sous l'influence du comte de Vergennes et du duc de Choiseul en 1766. Après une première mission secrète à la principauté de Neuchâtel, il fut nommé consul de France en Crimée auprès du khan des Tatars de 1767 jusqu'à la fin de 1769. Le présent recueil contient la correspondance relative à cette mission du baron de Tott composée de 114 de documents (lettres, rapports, relations, etc.) accompagnés de notes et commentaires critiques. Les textes sont regroupées en trois unités qui correspondent aux trois volumes des sources conservées dans la Bibliothèque municipale de Versailles (série L. 278/Lebaudy MSS 4° 117-119/Baron François de Tott, *Mission de Crimée*). Un des correspondants les plus importants du baron fut Étienne-François, comte de Stainville, duc de Choiseul (1719-1785), ministre des affaires étrangères de la France entre 1758 et 1761, puis 1766 et 1770. Cet ouvrage contient d'ailleurs plusieurs lettres inédites du duc de Choiseul.

Le khanat de Crimée, pays vassal du sultan, situé au nord de la mer Noire sur un vaste territoire peu peuplé, constituait un État-tampon entre la Russie et l'Empire ottoman. L'importance stratégique du consulat de Crimée était d'autant plus grande que l'objectif principal de la mission du baron fut de susciter l'éclatement d'une guerre russo-turque afin de réduire l'influence russe en Pologne. Finalement, un incident sur la frontière russo-turque provoqua une guerre en juillet 1768 qui, comme la correspondance du baron de Tott en témoigne, aboutit à un nouveau conflit international et, plus tard, à l'ouverture de la fameuse question d'Orient. La tâche du baron était d'informer régulièrement le ministre des affaires étrangères, le duc de Choiseul, et l'ambassadeur de France à Constantinople, le comte de Vergennes, sur les affaires diplomatiques et militaires. Sa mission se termina en 1769 par la mort du khan, car son successeur n'avait plus besoin des services du consul.

D'après ses rapports, le Tott nous apparaît comme un diplomate éclairé et bien informé qui avait une vue très large. Il était non seulement capable de relater les événements intérieurs de la cour de Bahçesaray, mais il donna en même temps des analyses intéressantes avec des commentaires utiles sur les grands changements politiques et militaires de Constantinople. Il fut secondé dans cette mission par un autre expert des langues et civilisations orientales, le jeune Pierre Jean-Marie Ruffin (1742-1824) qui fut également chargé d'une mission auprès du khan des Tatars.

Après la mort du khan de Crimée, survenue en 1769, le baron de Tott partit pour Constantinople où il arriva le 11 avril de la même année. Il s'y distingua très rapidement et réussit même à gagner en quelques semaines la sympathie et la confiance du sultan Mustafa III (1717-1789) qui le chargea de la modernisation de l'artillerie ottomane. La mission de Crimée fut ainsi une période initiale très importante de la carrière du baron de

Tott qui réalisa ensuite un beau parcours diplomatique et militaire dont les résultats eurent beaucoup d'échos dans les médias de l'époque.

KATALIN MÁRIA KINCSÉS

Louis PELLAND, *Voltaire à la radio canadienne*, éd. Joël Castonguay-Bélanger et Benoît Melançon, Montréal, Del Busso, 2013.

Cette édition du texte de deux œuvres radiophoniques de Louis Pelland est accompagnée d'une introduction d'une dizaine de pages s'attachant à présenter l'auteur, à commenter les textes de l'ouvrage et à le replacer dans le contexte de la réception de Voltaire au Canada, autant d'informations générales complétées au fil du texte par les notes abondantes des deux éditeurs. Elle est issue d'une communication donnée en 2009 au trente-cinquième Congrès de la Société canadienne d'études du dix-huitième siècle. Les deux textes, l'un reportage réquisitoire présentant l'inimitié désormais réciproque entre Voltaire et le Canada (*Voltaire et le Canada*, 1964-1965), l'autre pièce radiophonique en un acte exposant une rencontre fantasmée entre Voltaire, Benjamin Franklin et la chevalière d'Éon (*Voltaire s'en va-t-en Canada*, 1971), sortent de la plume de Louis Pelland (1912-1981), d'abord journaliste de presse puis scripteur radiophonique. Pour la radio, il se fait prolifique auteur comique et théâtral, tout autant que documentariste, et laisse derrière lui une production abondante et plusieurs fois primée. Ses deux textes consacrés à Voltaire se présentent comme des portraits à charge de l'écrivain-philosophe, critiquant l'hostilité voltairennne envers le Canada trop enneigé. Louis Pelland y exploite la tradition d'un Voltaire mesquin, méchant et partial, qui assimile le Canada à une population aveuglée par son clergé jésuitique. L'introduction de Benoît Melançon et Joël Castonguay-Bélanger permet de mesurer l'ampleur des remaniements que Louis Pelland impose aux conceptions voltaireennes, notamment sur le chapitre des idées politiques relatives au colonialisme et à la monarchie absolue. La partialité de Louis Pelland ne naît cependant pas d'une méconnaissance du corpus voltaireen direct ni de celui des contemporains, comme on le constate aisément à l'abondant réseau intertextuel qui tisse le documentaire autant que la pièce de théâtre de nombreuses citations, explicites ou non, précisément mises en évidence par l'appareil de notes. Dans l'ensemble, cette petite édition ajoute une pièce au vaste dossier de la réception de Voltaire à l'époque contemporaine en général, qui a déjà alimenté de nombreuses études, et à celui de la réception de Voltaire au Canada en particulier, pour laquelle les auteurs renvoient à l'ouvrage fondateur de Marcel Trudel, *l'Influence de Voltaire au Canada* (1945).

FRANÇOIS-RONAN DUBOIS

Les Arrêts du tribunal de la Compagnie grecque de Sibiu en Transylvanie, 17^e-18^e siècles. Sources du droit et des institutions de la Diaspora grecque, éd. Despina-Irini Tsourka-Papastathī, avec Heleni Kyrtsi-Nakou, Athènes Académie d'Athènes, Centre de recherche de l'histoire du droit grec, 2011, 686 p. [en grec]

L'hellénisme établi en Transylvanie a joué un rôle considérable dans de nombreux domaines, tant culturels qu'économiques, et a bénéficié des priviléges de la part de G. Rákoczi, ainsi que d'un statut légal autonome. Le matériel publié dans ce volume présente la pratique juridique et économique d'une assez longue durée (fin 17^e-18^e siècles) dans une collectivité concrète. Les arrêts du tribunal de la Compagnie grecque de Sibiu en Transylvanie aux 17^e-18^e siècles, qui, pour la première fois, se trouvent publiés dans ce volume, sont contenus dans les manuscrits grecs 976, 978, 979 et 1153 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest. Dans le domaine du droit, les publications sur la jurisprudence des tribunaux grecs non ecclésiastiques se font rares. Le droit appliqué par la juridiction de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu, venu de Macédoine, d'Épire, de la Romélie orientale, était le droit coutumier utilisé parmi les orthodoxes de l'Empire ottoman influencé par le droit commercial de l'Europe centrale et par le droit transylvain

en vigueur. C'est un droit romano-byzantin avec des divergences adaptées aux conditions locales propres de cette collectivité et de son activité économique. Dans ce volume, un travail de grande qualité, ces arrêts et procès-verbaux sont publiés avec de larges commentaires, qui illustrent les rapports sociaux et économiques des marchands grecs, exerçant à partir de Sibiu le commerce de longue distance entre l'Empire ottoman et la Transylvanie, les Principautés roumaines, la partie autrichienne de l'Empire et la Pologne. Cette édition est accompagnée d'un précieux glossaire et de certains fac-similés ainsi que de nombreux index concernant les noms propres, les termes, les rédacteurs et les sources juridiques qui complètent cette publication. Particulièrement intéressants dans leur complexité, ces textes apportent des éléments neufs et brossent un tableau fascinant dans lequel se dégage le portrait du quotidien dans les milieux urbains du Sud-Est de l'Europe au 18^e siècle.

ROXANE ARGYROPOULOS

Antologia poeziei naïve românești din secolul al XVIII-lea, éd. Gheorghe Perian, Cluj-Napoca, Editura Limes, 2006, 158 p.

Si l'expression de « peinture naïve » est depuis longtemps un terme de référence, le terme de poésie naïve est beaucoup moins employé. Selon Gheorghe Perian, auteur d'une intéressante anthologie dédiée à l'évolution de ce genre dans la littérature roumaine au 18^e siècle, la poésie naïve partage avec le folklore l'anonymat de l'auteur. Mais, dans le cas de du genre « naïf » roumain, qui a trouvé un regain d'intérêt dans la réflexion post-moderne soucieuse de l'articulation de la culture élevée et la culture populaire, il s'agit d'auteurs cultivés, provenant du milieu urbain, mais sans intérêts intellectuels particuliers, ni niveau académique vraiment élevé, et sans aucun soutien de la part des puissants de l'époque. L'anonymat de la poésie naïve intervient au moment de la transcription et de la circulation des manuscrits.

Les poésies incluses par Gheorghe Perian dans son anthologie ont été tirées des revues littéraires du 19^e siècle ou de « certains livres anciens, où les poésies avaient été publiées pour la première fois » (p. 19). L'auteur offre des détails supplémentaires concernant les sources de ces poèmes dans le riche système de notes qui clôt le volume. La thématique des poésies est érotique ou religieuse. La voix de la femme abusée par l'homme apparaît souvent. Dans le chapitre consacré à la poésie religieuse, la voix d'Eve désespérée de devoir quitter le Jardin d'Eden et d'avoir provoqué le malheur de sa famille est impressionnante.

L'anthologie de Gheorghe Perian est une contribution importante à l'étude de la littérature roumaine du 18^e siècle, car elle présente un matériel littéraire emblématique pour l'entrée dans la modernité des zones culturelles où les Lumières ont brillé autrement que dans l'Occident européen.

MIHAILO MUDURE
(traduction française de CORINA BOLDEANU)

REVUES

Das Achtzehnte Jahrhundert, Zeitschrift der Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts, *Illuminismo, jenseits von Aufklärung und Gegenaufklärung*, Jahrgang 38-Heft 2, Wolfenbüttel, Wallstein Verlag, 2014, 263 p.

L'illuminismo aura été longtemps le parent pauvre de la recherche dix-huitième, en concurrence avec les Lumières françaises et anglaises ou avec l'*Aufklärung*. La division de l'Italie en multiples états, si elle a favorisé des études particulières sur tel lieu ou tel personnage, n'aurait pas permis de définir clairement le concept d'*illuminismo*, spécifique dans le contexte italien du temps. Il n'est pas certain que les 6 articles de ce numéro y contribuent. Il n'en demeure pas moins que les spécialistes des Lumières connaissent Muratori,

le milieu napolitain, Vico, Filangieri, *Il Caffè* et le cercle milanais des frères Verri. Après les grands du début du siècle, Muratori, Giannone et les tenants du *giurisdizionalismo*, vinrent les épigones, les historiens Alessandro Verri, Carlo Denina, Carlo Antonio Pilati, tandis que la tradition de l'érudition communale était réactivée par Tiraboschi, Foscarini ou le plus éclairé des historiens de son temps, Pietro Verri avec sa *Storia di Milano*. Se distingue Radicati di Passerano, noble piémontais radical, matérialiste, républicain, contraint à l'exil en France, en Angleterre, aux Provinces-Unies où il mourut après s'être converti au calvinisme et avoir rétracté ses écrits antireligieux. Beccaria, le grand humaniste éclairé, est la gloire du temps, avec sa lutte contre le chaos juridique, sa réflexion sur le but de la peine, son combat contre la peine de mort, retenue uniquement pour des cas vraiment exceptionnels (guerre civile, sécurité de la nation). Les frères Verri et *Il Caffè* mènèrent le combat contre « l'abus des mots », un combat qui fut celui des Lumières, commencé par Locke, poursuivi par Montesquieu, Voltaire, Condillac, Helvétius. Éradiquer le rigorisme de fer et l'usage perverti du langage, supprimer les définitions confuses des grammairiens, consacrées par la tradition, purger le discours juridique des négligences volontaires et des obscurités voulues, tel fut leur but. Deux contributions analysent des œuvres littéraires. On a trop opposé le drame bourgeois de Goldoni et le théâtre de la fable de Gozzi, les Lumières d'un côté, les anti-Lumières de l'autre. La comparaison de deux de leurs comédies révèlent plus que des parentés dans la problématique de la famille, de la parenté, de la sexualité, les rapports dans le couple, le rôle du père de famille, la place de la femme, maîtresse de maison, garante de la stabilité du foyer par son amour de mère et d'épouse. Le roman de Francesco Gritti, *Lamia historia...* (Venise 1767-1768), n'est pas véritablement un roman philosophique ou à thèse; mais par le miroir qu'il tend à *Candide*, à *La Nouvelle Héloïse*, à l'*Émile*, et dans le genre comique s'adressant *all'illuminato lettore*, il expose une connaissance expérimentale de l'homme et un nouveau territoire de la pensée. Peut-on demander que les résumés en français soient un peu éclairants?

CLAUDE MICHAUD

Bliskie z daleka, n° 30/2015, *Wiek oświecenia* [Siècle des Lumières, édition anniversaire], Warszawa, Wydział Polonistyki UW, 2014, 314 p.

Conformément à l'intitulé du numéro (qui fête le 30^e anniversaire du périodique annuel polonais) – *Le Proche vu de loin* –, dans la partie thématique, six auteurs se penchent sur la Pologne des Lumières mais en la considérant dans une perspective étrangère. Le point de vue le plus général fait définir le catholicisme éclairé et les lumières catholiques, entre lumières et anti-/contre-lumières (Richard Butterwick-Pawlikowski) ou cerner la spécificité (sans l'évaluer) du roman polonais par rapport au modèle occidental (Mirja Lecke); une tradition multiple (renaissante, ancienne et archaïque) éclaire la dernière rédaction des *Regrets d'Orphée* du poète pulawien Kniaźnin (Rolf Fieguth); l'avis des Suisses, dont Elie Bertrand, co-rédacteur de l'*Encyclopédie d'Yverdon* et précepteur des comtes Mnischek, est convoqué pour témoigner sur la période cruciale entre l'élection au trône de Stanislaw Poniatowski, promoteur de réformes, et la confédération de Bar, qui révèle les faiblesses du régime hybride polonais (François Rossel). Deux regards italiens (du nonce apostolique et de Casanova) complètent ce parcours (Pawel Zajac OMI, Jan van der Meer).

IZABELLA ZATORSKA

Diderot Studies, tome XXXIII, dir. Thierry Belleguic, Genève, Droz, 2013, 349 p.

Ce volume de mise au point, aussi pointu que modeste, sur les derniers volumes d'écrits politiques (XXI, XXII, XXVI) et de correspondance (XXVIII-XXXII) à paraître chez Herman dans les *Oeuvres complètes* de Diderot constitue un bilan de recherches comme on aimerait en trouver plus souvent. Impulsé par Georges Dulac, dont la rigueur

scientifique n'est plus à démontrer et qui présente ici les *Mélanges philosophiques pour Catherine II* et les *Observations sur le Nakaz*, il bénéficie également, pour la période russe, de l'expertise de Sergueï Karp (sur les questionnaires de Diderot au sujet de la Russie) et de Catherine Volpilhac-Auger (sur les *Principes de politique des souverains*, autrement appelés *Notes écrites à la marge de Tacite*). Il apparaît toutefois, au fil des passionnantes investigations des collaborateurs du volume, que la distinction du domaine russe n'a d'autre valeur que méthodologique, tant il est vrai, comme le signale G. Dulac, que « le cas de la Russie permet à Diderot de formuler de manière concrète et énergique certaines idées majeures, qu'il aime associer à des perspectives d'avenir, quelle que soit la sévérité de certains constats » (p. 133). Les articles de Gianluigi Goggi (sur le *Discours d'un philosophe à un roi* et sur l'*Histoire des deux Indes*) entrent ainsi en résonance avec les précédents, de même que celui d'Annie Angremy et de Didier Kahn sur la nouvelle édition de la correspondance de Diderot, qui enrichit notre connaissance des rapports de Diderot avec la Russie.

Ce n'est pas le moindre intérêt du présent volume, en effet, que d'articuler l'interprétation des œuvres de Diderot à leur datation et à la comparaison des manuscrits. Le sens d'un texte tel que le *Discours d'un philosophe*, par exemple, peut varier considérablement, selon que l'on situe sa composition au moment où Diderot rédige la *Réfutation de l'Homme* et le *Plan d'une université*, comme le faisait J. Assézat, ou à l'ouverture en 1770 de l'Assemblée du clergé, comme le pense G. Goggi (p. 17). Bien plus, l'établissement du texte et les choix éditoriaux qu'il implique, en faisant ressortir les intentions de Diderot, placent, de manière éclairante, le lecteur au cœur de sa réflexion philosophique. Au passage, sont dissipées un certain nombre d'idées reçues, sur la volonté réelle du philosophe de « convertir » la tsarine, ou encore sur l'ambiguïté des *Principes de politique*, plus enrichissante que préjudiciable pour l'œuvre selon C. Volpilhac-Auger. Cela ne signifie pas, loin de là, que tous les problèmes posés par les textes à paraître soient résolus. Les hypothèses proposées par S. Karp pour expliquer que les réponses de Laxman aux questions de Diderot ne lui aient pas été communiquées par l'Académie des sciences le montrent, ainsi que les difficultés rencontrées par les éditeurs de la correspondance pour tenir un compte rigoureux des lettres de Sophie. Ce sont toutes ces questions, et bien d'autres, que posent avec pertinence et examinent avec une attention scrupuleuse les auteurs de ce volume anticipateur qui donne l'eau à la bouche du lecteur, dans l'attente de la publication des derniers volumes des *Oeuvres complètes* de Diderot.

Le volume s'achève par de très intéressants *varia*. Jean-Pierre Cléro traite du jeu de l'imagination et de la fiction chez Hume, Bentham et Diderot. Claire Fauvergue met au jour le rôle joué par le leibnizianisme dans les articles d'histoire de la philosophie de Diderot dans l'*Encyclopédie*. Laurence Marie montre comment, dans le *Paradoxe sur le comédien*, Diderot s'appuie sur le jeu du comédien pour approfondir sa réflexion sur les rapports entre la nature et l'art, l'œuvre et le spectateur.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Rossija v XVIII stoletii. Vypusk IV [La Russie au 18^e siècle. Quatrième fascicule], dir. E. Rytchalovsky, avec A. Evstratov et F.-D. Liechtenhan, Moscou, Drevlehraniliche, 2013, 132 p., 13 ill.

Le quatrième fascicule de la série prestigieuse revue *La Russie au 18^e siècle* est consacré aux relations franco-russes à l'époque de l'impératrice Elisabeth Pétrovna (1741-1761). La plupart des six articles qui composent le recueil ont été présentés comme communications au colloque international « Elisabeth, impératrice de Russie. Entre francophonie et francophilie », organisé à l'occasion du tricentenaire de la naissance de la tsarine en 2009. Des vidéos de ce forum peuvent être trouvées sur Internet à la page <http://www.frasciru.fr/spip/?Videos>.

L'intérêt des auteurs se concentre sur la personnalité éminente d'Elisabeth Pétrovna, fille de Pierre le Grand et Catherine Première, qui reste insuffisamment connue des lecteurs

occidentaux, surtout en comparaison de Catherine II qui lui succède sur le trône russe. Des cas juridiques et diplomatiques, les médiateurs du dialogue interculturel entre la Russie et la France sous le règne d'Elisabeth Pétrovna font l'objet des présentes études. Evgueni Akeliev dans son article « Les Français devant les tribunaux russes (1740-1760)/Frantzuy pod sudom v Rossii 40-h gg. XVIII veka » examine le procès du duelliste français Jean Bénard qui s'était déroulé dans les années 40, instruit par différentes institutions russes. L'article est accompagné d'une publication de documents de l'époque. Igor Kouroukine s'intéresse aux dimensions financières de la guerre de Sept As (« Le prix des victoires : la guerre de Sept ans et les finances de Russie / Tzena pobed : Semiletnja voïna i finansy Rossii »). Francine-Dominique Liechtenhan, spécialiste reconnue de l'époque élisabéthaine en Russie, se penche sur les tableaux, gravures et médailles représentant Elisabeth Petrovna, mais aussi sur les images des autres femmes russes au pouvoir (« Elisabeth Pétrovna : portrait d'une femme au pouvoir/Elizaveta Petrovna : portret zhenschchiny u vlasti »). L'article présenté est richement illustré. Antoine Nivière présente la figure bien connue du comte Ivan Chouvalov, favori d'Elizabeth, comme un adepte de la francophonie et de la culture française à la cour de Saint-Pétersbourg, mais aussi comme initiateur d'alliance russo-française (« Ivan Chouvalov : partisan de la culture française et initiateur d'alliance russo-française/Ivan Chouvalov : pobornik francuzskoi kul'tury i iniciator zakljuchenija russko-francuzskogo sojuza »). Alexandre Stroev reprend son thème préféré des aventuriers des Lumières et examine les images des deux impératrices russes Élisabeth Pétrovna et Catherine II, vues par la chevalière d'Eon. La fameuse/euse aventurier/ère fut intéressé/e aussi par les figures de la première épouse de Pierre le Grand, Evdokia Lopoukhina, mais aussi par la fameuse princesse Dachkova. Toutes ces images féminines servaient à illustrer les idées de l'auteur énigmatique sur le rôle sociale des femmes (« Les tsarines russes par les yeux du/de la chevalier/demoiselle [d'Eon]/Russkie tsaritzy glazami kavaler-devitziy »). František Stellner analyse les politiques dynastiques et matrimoniales au début du règne d'Elisabeth Pétrovna et particulièrement le mariage de son neveu et héritier Pierre Feodorovitch, futur Pierre III et Sophie-Frédérique d'Anhalt-Zerbst, future Catherine II (« Les politiques dynastiques au début du règne d'Elisabeth Pétrovna/Dinastitcheskaja politika v nachale tzarstvovanija Elizavety Petrovny »). Tous les articles du recueil offrent des synthèses parfois surprenantes sur des sujets insuffisamment étudiés qui complètent le tableau des relations franco-russes au milieu du 18^e siècle.

ANGUÉLINA VATCHEVA

Féeries. Études sur le conte merveilleux 17^e-19^e siècle, n° 10, Grenoble, ELLUG, 2013, 324 p.

Le riche dossier de cette revue annuelle a pour thème « Conte et croyance ». Il a été coordonné par E. Sempère, qui présente le « paradoxalement travail du conte ». Celui-ci demande à son lecteur une « suspension d'incrédulité » initiale... mais c'est pour mettre en scène des croyances sur lesquelles il ne peut pas ne pas s'interroger.

Les douze contributions font la part belle au 18^e siècle. On ne s'étonne pas de la présence de Voltaire (G. di Rosa) et Diderot (M. Fourgnaud, J. Chr. Igalens), mais beaucoup d'auteurs moins célèbres exploitent le filon « oriental ». Dans ses *Mille et une nuits* (1704-1717), Galland met en scène un Islam pas vraiment exotique : pèlerinages, liturgie, aumônes rappellent fort le catholicisme traditionnel et la nécessaire soumission à la Providence (P. Pelckmans). Pétis de la Croix (1707), Caylus (1743) et Cazotte (1788) racontent la vie de Mahomet et son « voyage merveilleux » outre-monde chacun à leur manière : fidélité à la source turque, ironie ou œcuménisme (R. Robert). Le chevalier de Mouhy, dans son roman-fleuve *Lamekis* (1735-1738), accumule autour de l'aventure amoureuse et intellectuelle du héros égyptien (jalouse, vengeance, apprentissage de la sagesse), moult épisodes prodigieux qui illustrent la puissance des simulacres et des fétiches. L'appareil de notes pseudo-érudites incarne, et déjoue d'avance, le regard ethnologique en voie de constitution (Y. Citton). Potocki insère neuf contes orien-

taux dans ses relations de voyage en Turquie, Égypte et Maroc (1788, 1792) : nul merveilleux, mais une image très noire de l'humanité (D. Triaire).

Deux études nous font quitter le domaine oriental. G. Armand montre comment, dans son *Pygmalion* (1741), Boureau-Deslandes utilise le mythe d'Ovide pour nous faire croire en la science : la matière acquiert sensation, pensée puis conscience via l'apprentissage de la volupté ; dans cette expérimentation par l'imaginaire, l'intervention divine appuie la thèse matérialiste. C. Velay-Vallantin, dans « Le conte mystique du petit Chaperon rouge », illustre l'inscription de l'actualité dans des schémas préconstruits très anciens. On connaît les deux fins du conte profane : malheureuse chez Perrault (1697, l'enfant est dévoré par le loup), elle est heureuse chez les frères Grimm (1812, un chasseur tue la bête et l'enfant re-naît plus savante). Mais elles recoupent deux versions explicitement chrétiennes et lourdes de théologie. Dans un récit en vers latins d'Egbert de Liège (vers 1020, p. 23), la robe rouge du baptême est un talisman qui dompte les loups. Et la bête qui terrorise le Gévaudan pendant trois ans (1764-1767) et fait une centaine de victimes (en majorité des filles), suscite une interprétation fulminante : G. F. de Choiseul-Beaupré, évêque de Mende, y voit la Bête de l'Apocalypse envoyée par Dieu pour punir les descendants des Camisards. J'ai suspendu mon incrédulité pour lire l'extrait de ce conte-sermon qu'est le mandement de 1764 (p. 48), et je me demande encore si son auteur y croyait.

ANNIE GEFFROY

HISTOIRE DES IDÉES

Thierry BARREAU, *L'Abbé de Saint-Pierre. L'Européen des Lumières*, Cherbourg-Octeville, Éditions Isoète, 2012, 215 p.

Comment peut-on encore écrire que « Charles Irénée Castel de Saint-Pierre appartient aujourd'hui aux illustres inconnus, voir aux utopistes du plus mauvais aloi » (p. 11), alors que tout ouvrage traitant de la paix, de la guerre, de la diplomatie fait référence à l'abbé, qu'un colloque dans le prestigieux centre de Cerisy-la-Salle lui fut consacré en 2008 (ses conclusions sont pourtant connues de l'A.), que sa réputation franchit les frontières, comme en témoignent outre-Rhin, les ouvrages d'Olaf Asbach. Ces pages « volontairement sinuées » (p. 8), *i. e.* donnant dans le hors-sujet, n'en sont pas moins évocatrices de la vie et de l'œuvre de l'abbé de Saint-Pierre, même si elles ne répondent pas aux critères universitaires (les italiques ignorés pour *op. cit.*, *ibidem*, pour certains titres d'œuvres), si des citations trop longues auraient dues être portées en annexe (outre un doublon p. 49 et 52), et si quelques erreurs chronologiques ne surprenaient pas : le bon comportement de l'abbé pendant la Fronde lui vaudra l'érection de sa terre de Saint-Pierre en baronnie en 1644 (p. 23), l'abbé, mort en 1743, ajoute un commentaire au physiocrate Le Trosne, dont l'ouvrage est de 1779 (p. 97), l'Alsace-Moselle est en régime concordataire depuis 1918 (p. 161). De bonne noblesse, quoi qu'en dise Saint-Simon, élève des jésuites de Caen, abbé de Tiron et aumônier de la Palatine, cet abbé de salon fréquenta chez Mesdames Geoffrin et de Lambert, avant d'être à la fin de sa vie un commensal de Madame Dupin à Chenonceaux. Membre de l'Académie française, d'où il fut exclu en 1718 pour avoir attenté à la mémoire de Louis XIV et défendu la Polysynodie au moment où le Régent liquidait le système, actif participant du Club de l'Entresol, ce bureau de trop d'esprit que Fleury fit fermer en 1731, Saint-Pierre fut un très prolifique polygraphe qui mérite, à coup sûr, d'être connu par d'autres écrits que son célèbre *Projet de traité de paix perpétuelle*. Ses plans éducatifs pour tous, pour les dauphins (à mettre au collège), pour les filles, annonçaient Condorcet ; ses projets de taille tarifée (Mireille Touzery est citée d'après une recension), de réforme de la capitation (ses inégalités n'étaient pas aussi criantes que celles de la taille, ne serait-ce parce qu'elle imposait les nobles, p. 102) retiennent l'attention des économistes. Sa curiosité le fit

disserter sur le duel, qu'il condamne, les colonies, les barbaresques (il avait un frère chevalier de Malte), la presse. Son goût pour la physique lui fit inventer un siège qui secouait, le trémoussoir, bien propre à remédier aux maux de la sédentarité. Il rédigea des *Annales politiques*, parues seulement en 1757, dont Voltaire, qu'on ne saurait donc accuser de plagiat, aurait bien voulu avoir connaissance pour son *Siècle de Louis XIV*, publié en 1751. Cet abbé ne retenait du christianisme que la croyance en un Dieu unique et en l'immortalité de l'âme ; il était contre le célibat des prêtres, les stériles querelles théologiques, les ordres contemplatifs, ne croyait pas aux miracles. D'Alembert rendit hommage à cet ennemi de l'intolérance religieuse, des dépenses inutiles, des guerres de conquête ; il fit de l'abbé un précurseur, dont la caractéristique est que l'on ne sait qu'après qu'il est venu avant.

Claude Michaud

Arnaud BESSON, *Le Moyen Âge mythique des Neuchâtelois. Réécrire l'histoire pour devenir suisse : sur les traces d'un faussaire du 18^e siècle*, Neuchâtel, Éditions Alphil-Presses universitaire suisses, 2014, 210 p.

Abram de Pury (1744-1807), ancien militaire, ami de Jean-Jacques Rousseau, membre du Conseil d'État de Neuchâtel en 1765, président de la Société d'émulation patriotique en 1791, est l'auteur de deux faux médiévaux qui eurent une grande popularité dans la jeune république de Neuchâtel, la *Chronique des chanoines*, rédigée en 1777-1778 et les *Mémoires du Chancelier Montmollin* vers 1782-1787. Il s'agissait d'apporter un argumentaire historique au parti « helvétiste » qui militait pour l'inclusion de la principauté de Neuchâtel, sous la tutelle du roi de Prusse depuis 1707, dans le corps helvétique, au moment où était renégocié le traité d'alliance des cantons avec la France (1777) et où le Conseil d'État avait institué une commission secrète pour l'inclusion dont Abram de Pury était membre (1780). Il fallait convaincre les cantons catholiques, le roi de France et celui de Prusse que le destin de Neuchâtel était lié au corps helvétique. Dans ses deux ouvrages, Abram de Pury mêlait habilement des faits attestés, puisés dans des œuvres dont l'A. donne les références, et la fiction. De tout temps, et en particulier au Moyen Âge, les Neuchâtelois auraient été mêlés aux glorieux faits d'armes des Suisses, en particulier à la bataille de Saint-Jacques-de-la-Birs et à celles de Grandson et de Morat contre Charles le Téméraire. Abram de Pury est aussi l'auteur d'un *Mémoire contenant les motifs et les moyens de convertir la principauté de Neuchâtel en république* (1768). La mystification ne fut dévoilée qu'à la toute fin du 19^e siècle.

Claude Michaud

Jean BUON, *Madame Dupin, Une féministe à Chenonceau au siècle des Lumières, Biographie*, préf. Michelle Perrot, Joué-les-Tours, Éditions La Simarre, 2013, 223 p.

La protectrice de Jean-Jacques Rousseau, amie de l'abbé de Saint-Pierre et salonnière du 18^e siècle, mérite bien la biographie que lui consacre Jean Buon. La longévité de Louise Dupin (1706-1799), son activité mondaine et culturelle, son réseau de relations, en font un témoin privilégié de la vie sociale et intellectuelle des élites françaises tout au long du siècle jusqu'à la période napoléonienne. L'auteur rappelle les travaux anciens de Gaston de Villeneuve-Guibert (*Le Portefeuille de madame Dupin*) et d'Honoré Bonhomme, ceux, plus récents, entre autres, d'Anicet Sénéchal (inventaire des papiers Dupin), de Jean-Pierre Le Bouler ; il exploite des documents et sources variées, en particulier le témoignage de madame Dupin recueilli à la fin de sa vie par le baron de Frénilly. Il parvient, malgré la perte irréparable d'une grande partie de la correspondance de Louise Dupin, à situer le personnage dans un réseau familial et social complexe. La première partie, essentiellement biographique, rappelle comment la petite-fille de l'auteur dramatique Dancourt, fille naturelle du célèbre banquier protestant Samuel Bernard et d'une comédienne, épousera Claude Dupin, receveur des tailles qui fait une carrière dans la Ferme générale grâce à son beau-père. Elle incarne par là des stratégies d'alliances avisées entre finance, détention d'offices,

aristocratie et milieux culturels. Les Dupin représentent une forme renouvelée de patronage des auteurs et artistes. Leur ascension ne va pas sans réaction de milieux qui se considèrent comme plus légitimes, ni sans revers lorsque la transmission héréditaire des places acquises se heurte à l'incapacité de leur fils, Jacques-Armand. L'A. éclaire aussi leurs choix d'acquisition immobilière à Paris et en province, la nature de leur patrimoine, les caractéristiques du cercle animé par Louise Dupin, avec la liste des personnalités qui le fréquentaient. Madame Dupin, très âgée, vit la période révolutionnaire à Chenonceaux, moment dont l'évocation révèle les contradictions : ainsi la figure étonnante du prêtre « jureur » puis défrôqué dont la châtelaine fait son régisseur et qui évite habilement la démolition du château. La seconde partie de l'ouvrage, consacrée aux relations et activités intellectuelles de Louise rappelle l'influence de l'abbé de Saint-Pierre sur celle qu'il surnommait Plotine, en particulier dans son projet d'ouvrage sur les femmes, la rupture avec Montesquieu à la suite de la critique de *L'Esprit des lois* par Claude Dupin, les rapports de Rousseau avec Louise et sa famille. Cette seconde partie donnera sans doute davantage prise à la critique savante, en particulier dans les parallèles avec des pratiques sociales ou opinions de nos contemporains. Bien que le « féminisme » fasse l'objet d'une prudente mise au point terminologique, dans le cadre de la présentation du projet d'ouvrage de Louise Dupin, parler de la misogynie de l'auteur des *Lettres persanes*, du machisme de Jean-Jacques Rousseau laissera sans doute dubitatifs les spécialistes. Cet ouvrage conçu pour un large public, attrayant, à quelques négligences de style près, récapitule très utilement les travaux sur les Dupin et a le mérite de recenser les sources disponibles et les travaux en cours (édition du manuscrit de madame Dupin sur la défense des femmes et thèse sur le sujet). Les références précises des mentions et citations en fin de volume, comme les annexes et la bibliographie, sont également très appréciables. L'intérêt même de l'enquête approfondie menée par l'A. méritait peut-être une conclusion générale.

CAROLE DORNIER

Marie-Claude FELTON, *Maîtres de leurs ouvrages : l'édition à compte d'auteur à Paris au 18^e siècle*, préf. Roger Chartier, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, xxii + 306 p., 17 ill.

Tout à fait passionnante, cette étude originale pourrait même être de nos jours polémique. En effet, M.-Cl. Felton s'intéresse aux relations libraires-auteurs ou éditeurs-auteurs. On se souvient des cris désespérés de Diderot devant les modifications préemptoires apportées à ses textes par les libraires de l'*Encyclopédie* (ici souvent abordée ainsi que Panckoucke). Bien d'autres auteurs se sont trouvés victimes de ce monopole des éditeurs et ont décidé de publier eux-mêmes leurs textes. Six chapitres, parfaitement bien organisés, explorent le cheminement de cette autonomie révolutionnaire. Le premier, « L'édition à compte d'auteur », parcourt l'évolution des discours du 17^e au 18^e siècle et analyse l'affaire Luneau de Boisjermain à travers les écrits de l'époque, notamment ceux de Pierre-Jacques Blondel. Le deuxième présente un portrait de « L'auteur-éditeur et ses livres » où on s'aperçoit de l'action en fait déterminante de Luneau de Boisjermain qui a permis d'activer la voie de l'indépendance, ici analysée. Le troisième intitulé « D'auteur à éditeur » poursuit la longue voie qui comprend l'imprimerie et la souscription. Le quatrième « L'auteur-éditeur et le livre-objet » conduit, avec la notion de valeur et le problème de la contrefaçon, au cinquième sur « Les stratégies publicitaires ». Petit à petit, comme une voie parallèle mais bien réelle, l'auteur est confronté au commerce pratique : son ouvrage doit être rentable. C'est tout naturellement que le dernier chapitre examine le chemin « D'auteur à marchand de livres ». Cette étude très précise démêle la généalogie complexe de propriété littéraire à « vivre de sa plume ». Tout comme d'Alembert avait œuvré pour la reconnaissance du métier de savant, les littéraires avaient entrepris la professionnalisation de l'écriture. Et cette question est en pleine actualité, alors que nous avons tous signé bien souvent des contrats

de décharge intégrale de tous droits au lieu de contrats de droits d'auteurs (sans parler davantage de l'aspect économique traité en amont) et que le numérique retrouve cette question de l'autonomie de la publication de son propre travail par l'auteur. Enfin une *Annexe*, listant les auteurs et leurs ouvrages édités « À Paris, chez l'auteur » de 1750 à 1791, enrichit cette recherche qui est manifestement une importante contribution à l'histoire du livre.

MARTINE GROULT

Marie-Hélène FROESCHLE-CHOPARD, *Regards sur les bibliothèques religieuses d'Ancien Régime*, Paris, Honoré Champion, 2014, 352 p.

Cet ouvrage regroupe un ensemble d'articles portant sur des fonds très divers de bibliothèques religieuses. Usant d'une riche documentation : inventaires des bibliothèques des couvents établis sous l'Ancien Régime ou catalogues dressés par les commissaires municipaux sous la Révolution dans les années 1790-1791, l'auteur s'appuie sur des données multiples pour comprendre la lecture des religieux : choix des formats, moment de l'achat, adéquation ou inadéquation avec la production générale de l'imprimé, présence d'ouvrages polémiques, ouverture aux écrits profanes. Marie-Hélène Froeschlé-Chopard s'attache à montrer que les catalogues des différentes maisons religieuses révèlent de nombreuses différences. Si les bibliothèques des Carmes déchaux de Lille, Lyon et Montpellier révèlent un intérêt marqué pour la théologie ascétique et mystique, on ne rencontre rien de tel chez les Capucins dont les livres de piété sont pourtant nombreux. Les Carmes déchaux ont d'abord des livres susceptibles de nourrir leur vie spirituelle, dit l'auteur dans un article qu'elle intitule « Lire pour croire ». On sait que la vocation des bibliothèques ecclésiastiques est de recueillir par héritage, parfois sous la forme de collections entières, celles d'évêques, ce qui explique qu'elles soient plus riches que la plupart des collections privées, mais qu'en est-il des petites bibliothèques religieuses ? Certaines font preuve de conservatisme et s'ouvrent peu aux problématiques de leur temps. Dans celles des monastères de la Visitation, les collections sont extrêmement modestes. On trouve un grand nombre de vies de saints et de personnages remarquables offrant des modèles à la méditation des religieuses et peu d'ouvrages profanes. En revanche, l'ordre des Minimes de Marseille, offre un fonds qui subit une évolution au 18^e siècle et s'ouvre aux autres disciplines : les quelques titres acquis en histoire et en sciences dépassent les achats d'ouvrages théologiques, bien que la théologie, ce qui n'est pas une surprise, demeure le fonds prédominant. Parmi les 24 astronomes recensés et reconnus comme tels en Provence, on compte huit Jésuites et quatre Minimes. Autre leçon intéressante de cet ouvrage : le classement des ouvrages révélateur de leur fonction au moment de leur réception : un best-seller, *Le Spectacle de la Nature* de l'abbé Pluche qui exprime « une théorie » de la Nature au service de la foi, se trouve classé parmi les sciences et les arts. Quant aux mathématiques souvent pratiquées dans l'ordre des Minimes, elles représentent une discipline destinée à éduquer le raisonnement et à approcher Dieu. On aurait pu souhaiter une synthèse finale qui aurait dégagé pour le lecteur profane les traits saillants de ces riches études. Quoi qu'il en soit, il faut remercier l'auteur pour cette enquête minutieuse et nuancée qui est un outil indispensable et riche d'enseignement pour les historiens de la lecture et de la culture.

DIDIER MASSEAU

Stéphanie GÉHANNE GAVOTY, *L'Affaire clémentine. Une fraude pieuse à l'ère des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2014, 577 p.

Quand je braquais en 1989 le projecteur sur Caraccioli apologiste mondain, puis partisan enthousiaste des débuts de la Révolution, je ne me doutais pas que viendrait la thèse de Martine Jacques sur Caraccioli, encore moins celle de Stéphanie Géhanne Gavoty. Si la première élargissait le champ d'étude de l'apologiste à l'écrivain et au voyageur, la seconde – dirigée par André Magnan – fait focus sur un épisode et non des moindres de la carrière de ce polygraphe du siècle des Lumières, qu'elle nomme de manière

piquante « l'affaire clémentine ». Cette supercherie littéraire des *Lettres intéressantes du pape Clément XIV* (*Ganganelli*), traduites de l'italien et du latin (1775), qui font de ce pape, extincteur de la Société de Jésus, une figure de tolérance et d'humanité, devait en effet faire couler beaucoup d'encre. À commencer par celle sortie de la plume de ses détracteurs de tous bords, journalistes comme littérateurs, religieux ou laïcs. Pour permettre au non-initié de suivre cette affaire retentissante qui amena le fraudeur jusqu'à produire de faux originaux italiens pour authentifier ces *Lettres* scandaleuses, l'Auteur commence par dessiner les « Prémices d'une affaire de faux » en retracant le parcours qui conduit Caraccioli la même année de *La Vie du pape Clément XIV aux Lettres intéressantes* (première partie). Puis, elle nous montre « Caraccioli en lice » (deuxième partie) en éplichant le dossier des textes (discours préfaciels, libelles ou ouvrages) produits pour soutenir l'authenticité des *Lettres* attaquées de toutes parts. C'est ensuite à la réception contrastée de cette « fraude pieuse » qu'elle consacre ses soins, de façon à appréhender « L'affaire clémentine » (troisième partie) dans toutes ses dimensions : le lectorat, la presse, les polémistes, au premier rang desquels le « sultan de la littérature », Voltaire. L'apport documentaire et historique de ces trois parties, auquel il faut ajouter quatre annexes (chronologie de l'affaire, frontispices et vignette, table des lettres, article de Fréron), est considérable au sujet d'une querelle littéraire et politico-religieuse qui devait occuper durant une quinzaine d'années la république des lettres.

L'analyse minutieuse et l'interrogation exigeante de ces données aboutit *in fine* à une réflexion stimulante sur « La contagion fictionnelle en apologétique » (quatrième et dernière partie), qui examine les rapports entre ces deux modes d'écriture a priori inconciliables que sont l'apologie et la fiction, à partir du cas limite que constituent les *Lettres* de Ganganelli. Cette réflexion débouche sur une interprétation intéressante de l'œuvre comme le signe apparent d'une mutation sourde qui devait contribuer à la déchristianisation de la France, via la sécularisation du discours apologétique. À cet égard, la promotion d'un « mythe de Lumières », rapidement esquisonné par l'Auteur, mériterait d'être approfondi : « En dotant Clément XIV des qualités du philosophe, du moins jusqu'à un certain point, il semble que Caraccioli ait cherché à opposer aux modèles séduisants des littérateurs éclairés celui d'un religieux qui conciliait les valeurs chrétiennes et philosophiques, de façon à ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui, séduits par le discours moderne et réformateur, s'en étaient écartés » (p. 435). Mais ce n'est là que l'une des pistes nouvelles ouvertes par l'Auteur.

Au-delà de sa contribution à l'histoire culturelle, dont les historiens sauront apprécier l'intérêt, le présent ouvrage propose, à mon sens, un renouvellement des études sur l'apologétique : en soumettant les textes apologétiques aux méthodes modernes d'exploration des formes romanesques, épistolaires, fragmentaires et en leur appliquant les théories critiques de la fiction, Stéphanie Géhanne Gavoty, dans la voie ouverte par Nicolas Brucker avec le roman de l'abbé Gérard sous l'égide de Sylvain Menant, l'intègre de manière décisive dans le corpus des œuvres littéraires du 18^e siècle.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Bernard HERENCIA, *Les Éphémérides du citoyen et les Nouvelles Éphémérides économiques 1765-1788. Documents et tables complètes*, préf. Philippe Steiner, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, coll. « Publications du Centre d'étude du 18^e siècle », 2014, XXXII-419 p.

Les index et inventaires des périodiques du 18^e siècle, si nécessaires aux chercheurs, connaissent une nouvelle embellie avec cet ouvrage savant et naturellement austère. De 1765 à 1788, la presse du mouvement physiocratique, dite des « économistes », s'exprime à travers cinq périodes éditoriales analysées par l'auteur : les *Éphémérides du citoyen* fondées par l'abbé Baudeau en 1765-1766 qui publie en 1767-1768 la *Bibliothèque raisonnée des sciences morales et politiques*. De 1768 à 1772, Du Pont de Nemours reprend la direction

des *Éphémérides* jusqu'à son interdiction en novembre 1772. De 1774 à 1776, Baudeau, soutenu par l'appui intellectuel et financier de Turgot, relance de *Nouvelles Éphémérides économiques*, qui, après douze ans de sommeil, reparaîtront de janvier à mai 1788. Trois tables partielles avaient déjà été publiées par la recherche; le présent ouvrage couvre la totalité de la période et les divers titres du périodique, soit près de 22 000 pages. L'attribution des articles a été facilitée par l'utilisation des sources conservées dans les archives Du Pont de Nemours de Wilmington et par la découverte d'un exemplaire annoté par Du Pont lui-même conservé à la Municipale de Lyon. La liste des auteurs (annexe 4, p. XXIX-XXXII) est un véritable palmarès de la pensée économique française de l'époque, d'Abeille à Quesnay en passant par Morellet, Poivre, Lemercier de la Rivière ou Young. La table des différentes livraisons est suivie des avis des libraires et des avis aux souscripteurs, des avertissements, notices, table et préface, de la liste alphabétique des articles et des suites d'articles et d'un index des noms cités. Un nouvel instrument de travail de première utilité pour la recherche sur la pensée économique des Lumières.

FRANÇOIS MOUREAU

Linn HOLMBERG, *The Forgotten Encyclopedia : the Maurist's Dictionary of Arts, Crafts, and Sciences, the Unrealized Rival of the Encyclopédie of Diderot and d'Alembert*, Umeå University, Umeå, Suède, 2014, 312 p. + nb. ill. et tableaux.

Cet ouvrage issu d'une thèse est, à ma connaissance, le premier sur les rapports entre encyclopédistes et mauristes. Tout du moins, il révèle des relations et met en évidence des rapprochements jamais étudiés. L'intérêt historique est évident et l'intérêt culturel reste encore une source de découvertes, tant le sujet est neuf. On apprend qu'au milieu du 18^e siècle des moines de la Congrégation de Saint-Maur travaillent sur un *Dictionnaire des arts, de l'artisanat et des sciences*. Ils travaillent à partir d'autres dictionnaires comme la *Cyclopaedia* de Chambers ou encore le *Dictionnaire de Trévoux*. Ce qui les différencie de ces deux derniers consiste dans leur intérêt principal pour l'artisanat ou les métiers. Mais il semblerait que face au succès et surtout aux troubles causés par l'*Encyclopédie*, les moines n'aient jamais publié leur travail. La comparaison des manuscrits avec l'*Encyclopédie* d'une part et le *Dictionnaire de Trévoux* d'autre part, au prisme de l'histoire des encyclopédies et de la culture des Lumières, est magistralement conduite par Linn Holmberg. Cinq parties considèrent les orientations des Dictionnaires du début du 18^e s. et la Congrégation de Saint-Maur, les manuscrits retrouvés par l'auteur et comment savoir qui en étaient les rédacteurs, la construction du Dictionnaire et la comparaison avec les philosophes comme Savérien, Wolff et bien sûr Diderot et d'Alembert, puis la quatrième partie consiste dans une analyse comparée des sources, des articles et des illustrations (avec de nombreux détails sur les planches) et enfin, l'ouvrage se termine par les réflexions des mauristes sur les Lumières françaises. Il apparaît que Diderot n'était pas le seul intellectuel à vouloir faire connaître le savoir des ateliers. Appendice, bibliographie et index ferment ce travail érudit qui passionnera et étonnera chercheurs et étudiants dix-huitiémistes intéressés par les dictionnaires et leur problématique historique et culturelle. C'est également un modèle de recherche scientifique nouvelle.

MARTINE GROULT

Éliane ITTI, *Madame Dacier, femme et savante du Grand Siècle (1645-1720)*, préf. Roger Zuber, Paris, L'Harmattan, 2012, 372 p., planches, annexes, bibliographie, index.

À l'aide d'une investigation documentaire serrée, qui fixe des éléments essentiels de la biographie, Éliane Itti restitue un portrait complet d'Anne Le Fèvre, devenue, par son second mariage, en 1683, Madame Dacier. Cette traversée d'une vie est aussi une traversée de lieux (Saumur, Paris, Castres...) et de milieux (milieu protestant des Le Fèvre et des Dacier, milieu professoral et savant, relations avec la Cour...). Elle montre une famille (celle de Tanneguy

Le Fèvre, le père), non seulement de spécialistes mais de goûteurs de l'Antiquité, qui vivent intimement avec la chose latine et grecque. Elle décrit à la fois un centre de l'humanisme et un univers de la violence religieuse : en 1685, dans le contexte des dragonnades, Anne et André Dacier, alors à Castres, abjurent et font profession de foi catholique.

Eliane Itti a su rendre attrayant le récit d'une vie éditoriale (les volumes *ad usum Delphini*, les éditions nombreuses de textes antiques), captant à travers ses rebondissements l'écho d'une époque, montrant dans la traduction d'Homère par Anne Dacier, en 1711 et 1716, l'aboutissement d'un long compagnonnage avec l'Antiquité, où nos normes actuelles ne sont évidemment pas en vigueur, et dont les modalités sont autant de coups de projecteur non seulement sur la biographie de M^{me} Dacier, mais sur l'histoire de notre conception du « texte ». Les pages sur le recours aux manuscrits, sur le statut du grec et les méthodes de la traduction, sur l'annotation ou l'amendement des textes, sur le scrupule éditorial, sur la traduction, sur le public et l'acheteur de livres, détaillent les dimensions multiples d'un objet, l'érudition, qui frise ici la transgression sociale (une femme érudite et vivant de ses travaux) : « Il me semblait que les manuscrits étaient si fort au-dessus d'une personne de mon sexe, que c'était usurper les droits des savants que d'avoir seulement la pensée de les consulter » (cité p. 173). La fameuse querelle sur Homère avec Houdar de la Motte acquiert ainsi toute sa dimension, comme heurt de deux conceptions du texte antique et de son rendu, des prérequis et du *quod deceat* de la traduction, mais aussi comme situation à part entière de pugilat verbal où l'érudite se trouve indécente, hors toute autre considération, par le fait même de sa pugnacité.

Claude Rétat

Philip KNEE, *L'Expérience de la perte autour du « moment 1800 »*, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, ix + 304 p.

Cet ouvrage philosophique, à la limite du 18^e siècle, pose la question de l'héritage. Si Marcel Gauchet a lancé la formule *moment 1800* pour désigner, écrit l'auteur, l'époque où émerge une nouvelle appréhension de l'historicité, pour sa part, Ph. Knee s'attache à la compréhension de ces passages que sont l'héritage, l'expérience de la marche du temps, les traditions, les reconfigurations de l'organisation sociale. Ils constituent tous – et bien d'autres – une expérience de la perte. Parmi les questions posées en introduction, retenons celle-ci : « La modernité française doit-elle être définie d'abord par sa source chrétienne, occultée mais vivante, ou par l'arrachement à cette source symbolisée par les Lumières ? » L'objectif de l'auteur, qui s'appuie sur la notion d'autorité chez Hanna Arendt, est d'articuler la notion d'héritage à celle de renouvellement. C'est ici que le choix de l'auteur est intéressant. Il consiste à laisser de côté la Révolution en tant que prolongement des Lumières (aspect maintes fois étudié) pour examiner la face de l'incertitude, de l'inquiétude, de l'hostilité de l'expérience du *moment 1800*, non pas pour valoriser l'antimodernisme mais pour montrer comment dans ces pensées s'infiltre « l'actualité des valeurs d'égalité et de liberté ». Cinq chapitres établissent la démonstration : 1. Hériter/Inventer (où sont convoqués Montaigne, Descartes, Pascal et Rousseau), 2. Perdre (rupture avec la Révolution et désarroi qui s'ensuit), 3. Résister (refus et vivifier l'ordre perdu), 4. Composer (continuité chrétienne après les Lumières) et enfin 5. Ruser avec la perte pour assurer une autorité à la liberté (avec Tocqueville et Gauchet). Bref, on ne fait jamais table rase du passé, mais comment cela se passe-t-il vraiment ? En expliquant l'importance du temps et l'ambiguïté entre découverte et acquis, entre liberté et tradition. Le 18^e siècle est en fait bien le sujet de ce livre original et important, largement au-dessus des derniers ouvrages qui, écrits sans lire, contestent les Lumières avec le seul but de faire scandale pour se faire connaître. L'analyse sérieuse de cette question fondamentale est, peut-être, à rapprocher de la fine analyse profondément philosophique effectuée par Judith Schlinger dans son dernier ouvrage sur la notion d'influence (*Le neuf, le différent et le déjà là. Une exploration de l'influence*). Seule

l'intelligence qui habite l'ouvrage de Schlanger comme ici, celui de Knee, permet d'explorer philosophiquement la construction historique de notre existence.

MARTINE GROULT

Sergueï V. KOROLEV, *La Bibliothèque de Diderot. Vers une reconstitution*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, coll. « Archives de l'Est », 2014, 132 p., ill.

Transportée à Saint-Pétersbourg à la mort du philosophe (1785), la bibliothèque de Diderot avait été acquise par Catherine II vingt ans plus tôt. Contrairement à celle de Voltaire, acquise, elle aussi, par la tsarine et conservée aujourd'hui encore dans sa totalité – pour longtemps, espérons-le – à Saint-Pétersbourg, les livres de Diderot ont été dispersés. Le catalogue manuscrit établi avant le départ de la bibliothèque pour la Russie a disparu. L'ouvrage de S. Korolev entreprend, après d'autres tentatives, de faire l'état de ce que l'on peut en dire avec quelque vraisemblance. Vers le milieu du 19^e siècle, ces livres furent transférés, avec d'autres, de l'Ermitage à la Bibliothèque impériale (maintenant Bibliothèque nationale de Russie) et à d'autres fonds impériaux : une marque manuscrite distingue ces collections d'origine variée. L'étude des types de reliures françaises entreprise par l'auteur est peu convaincante, car celles qu'il reproduit sont typiques de la production parisienne du milieu du 18^e siècle (dos à nerfs, fleurons) et il est peu vraisemblable que Diderot achetât « en blanc » les livres qu'il aurait ensuite fait relier : les fers des dos de reliure en veau sont très variés et très répandus et ne peuvent en aucun cas caractériser une collection, comme le font les reliures « La Vallière », par exemple, à la même époque (pl. 1-8). Se fondant sur une documentation extérieure composée de la correspondance de Diderot, des comptes rendus de la *Correspondance littéraire* qu'on lui attribue, du *Plan d'une université* comportant une bibliographie, du « Livre de dépense et recette » tenu par les éditeurs de l'*Encyclopédie* qui fournissaient des livres à son co-directeur, des articles de l'*Encyclopédie* elle-même, l'auteur a croisé diverses informations (titres, marques de provenance, reliure) pour arriver au nombre de 882 exemplaires localisés pour l'essentiel à la Bibliothèque nationale de Russie et au palais de Tsarskoï Sélo. L'envoi autographe de Cerutti à Diderot sur *L'Aigle et le hibou* (n° 151) recouvert d'un cartonnage bleu d'époque montre le peu d'intérêt du philosophe pour la reliure des ouvrages dont on lui faisait hommage. On signalera d'autres ouvrages avec envoi ou provenance (Chabanon, n° 152 ; Hemsterhuis, cartonnage, non coupé, n° 387 ; Le Monnier, n° 493 ; Moscati, n° 609 ; Sedaine, n° 759 ; Young, n° 878), un Érasme provenant du grand-père de Sophie Volland (n° 271), un autre sur Langres de Nicolas Caroillon, père du gendre de Diderot (n° 320) et le Pétrarque (1573) de Mgr de Montmorin, évêque de Langres (n° 648, très discutable). La plupart des livres catalogués appartiennent à la production courante de l'époque et l'hypothèse de les ranger dans la bibliothèque de Diderot ne vient souvent que de la provenance de l'Ermitage et d'une reliure française dont nous avons dit ce qu'il fallait en penser, d'autant que d'autres collections françaises contemporaines (Malfilâtre, Fontanieu) avaient été ajoutées à ce fond. En définitive, ce bel ensemble laisse encore beaucoup à glaner et à trier dans les fonds russes.

FRANÇOIS MOUREAU

Michael MAURER, *Johann Gottfried Herder. Leben und Werk*, Köln, Weimar, Wien, Böhlau, 2014, 195 p.

Curieusement, Johann Gottfried Herder (1744-1803), un des penseurs les plus féconds des Lumières tardives allemandes, est à la fois célèbre et méconnu, souvent aussi déformé ou trahi. Il est vrai que son abondante production (33 volumes dans la grande édition critique de B. Suphan du 19^e siècle) est traversée de tensions considérables qui permettent de trouver chez lui ce qu'on souhaite y trouver, et certains, au 20^e siècle, ne s'en sont pas privés : pour s'en plaindre ou pour s'en réjouir, on l'a souvent présenté en grand pourfendeur des Lumières (il s'en prend en effet souvent violemment aux philosophes français), alors que cet infatigable polémiste se situe clairement dans les courants des « Lumières critiques », celles

qui s'interrogent sur elles-mêmes. Il fallait donc un fin connaisseur de l'œuvre de Herder pour parvenir à offrir en moins de 200 pages une présentation originale de sa pensée et M. Maurer y réussit pleinement. L'ouvrage suit les étapes de la vie de Herder en présentant les œuvres principales en quelques pages claires, concises et précises.

Théologien originaire de Prusse Orientale, Herder suivit à Königsberg les cours du Kant « précritique », qu'il admire, puis y rencontra Hamann, qui lui permit de s'affranchir en partie de Kant. Il occupa par la suite divers postes, dont l'un à Riga, avant d'être appelé en 1775 à Weimar sur la recommandation de Goethe dont il avait été le mentor à Strasbourg. Il y mourra en 1803. De la fin des années 1760 aux années 1780, il exerce une influence décisive dans de nombreux débats de son temps. Son *Traité sur l'origine du langage* (1770-1772) représente une contribution originale, puisqu'il y fait fond sur la théorie empiriste des philosophes français, lie le développement de l'entendement à celui du langage, qu'il relie, *via* la perfectibilité, à la liberté de l'homme (dont la sphère d'activité, à l'inverse de l'animal, est potentiellement infinie). Chaque langue se développe sur le modèle d'un être vivant, constituant ainsi un organisme individuel, susceptible comme tel d'engendrer une littérature elle aussi « originale ». Tournant le dos à toute poétique de l'imitation, il voit dans la poésie populaire (qu'il est un des premiers à collecter) une expression de la pensée de l'enfance des peuples, une conception qu'il étend, radicalisant les positions des théologiens dit « néologues », à la Bible comme poésie primitive des Hébreux. Les sens, l'intellectuel et le religieux sont mêlés.

Formulé dans différents textes dès les années 1770, son refus de séparer l'entendement et les sens, la perception et la connaissance, qui s'origine dans sa conception de l'être humain comme totalité (« *der ganze Mensch* »), sera la base de sa polémique contre Kant (*Métacritique de la critique de la raison pure*, 1799). Présente dans tous ses écrits, la perspective anthropologique structure sa *Philosophie de l'histoire* de 1774, fondée comme son traité sur le langage sur une analogie ontogénétique ou organologique. De même que chaque langue est originale, chaque civilisation l'est tout aussi irréductiblement, comme étape de la chaîne de développement de l'humanité, en fonction de sa place dans l'espace (poids du climat, de la géographie, etc.) et sur l'axe du temps. Dans les cyclicités historiques, chaque civilisation est un creuset qui est à sa manière un héritage culturel qu'elle dote d'une identité spécifique remplissant une fonction dans ce que Lessing a appelé « l'éducation du genre humain » : elle se développe puis meurt. La philosophie herdérienne de l'histoire amalgame une théodicée sécularisée, une téléologie qu'on dirait volontiers « ouverte » (!) et un empirisme, sur fond d'une critique d'un siècle qui se pensera comme un point culminant de l'histoire. Son déclin sera sans nul doute suivi d'un nouveau déplacement de la civilisation, par exemple vers le monde slave (Moscou, troisième Rome ?), une hypothèse qu'il avance dans sa « seconde » philosophie de l'histoire, les *Idées*, parues dans les années 1780, suivies à leur tour de *Lettres pour faire avancer l'humanité* (1793-1797).

On l'aura compris, Herder réunit dans ses écrits tout un faisceau de thèses d'origines diverses qu'il combine d'une manière originale : la théologie et la poésie s'éclairent mutuellement, tout comme l'histoire et l'anthropologie, tout fait individuel résulte d'un développement et prend un sens sur l'axe du temps. C'est sans doute une des raisons qui lui valurent une réception en demi-teinte. Comme le souligne M. Maurer, alors que ses idées ont essaimé dans des œuvres très diverses, il n'a guère que quelques rares disciples avoués (certes, de ne pas avoir été professeur l'a desservi), et sera tenu à l'écart par la « génération de 1800 », celle des Fichte, Schlegel, Schelling, Hegel, qui lui doivent pourtant de nombreuses impulsions : l'heure est désormais aux penseurs « à systèmes ».

Ce dignitaire de l'Église luthérienne du grand-duché de Weimar doit aussi composer avec ses fonctions officielles et ses convictions, car il est à la fois leibnizien et spinoziste, profondément imprégné de toute la réflexion qui cherche à établir la compatibilité de la raison et de la Révélation, mais aussi résolument empiriste, ennemi de tout dogmatisme

et des systèmes spéculatifs. Et, comme si cela ne suffisait pas, tout comme Wieland, autre grand « weimarien », et à l'inverse de Goethe et Schiller, il nourrira également de la sympathie pour la Révolution française combattue par son souverain.

Ceux qui lisent l'allemand liront l'ouvrage de Michael Maurer avec fruit, et les autres pourront se reporter aux travaux de P. Pénisson (en particulier sur sa théorie du langage) et à la remarquable thèse, certes déjà ancienne, de M. Rouché sur sa philosophie de l'histoire.

GÉRARD LAUDIN

Didier MASSEAU, *Une Histoire du bon goût*, Paris, Perrin, coll. « Pour l'Histoire », 2014, 415 p.

L'incivilité et l'impolitesse sont des thèmes de société. Récupérés par les politiques, associés par les médias à différentes formes d'insécurité, ils revêtent un caractère inquiétant. Y aurait-il donc un âge d'or de la politesse et des bonnes manières, aujourd'hui révolu ? Et que faut-il entendre par ces termes : tenue à table, manières de se vêtir, correction de l'expression ? Plus généralement, art de la discrimination et façon de se reconnaître entre gens de bon goût ?

Fidèle à la vocation des éditions Perrin de produire des ouvrages qui rendent la connaissance académique accessible à un public large, cette *Histoire du bon goût* nous plonge dans les formes et les fonctions de la politesse et de la civilité aux siècles passés. Le *bon goût* est une notion difficile à cerner, d'une part parce qu'elle recoupe une constellation de faux synonymes, de la civilité à la bienséance, de la politesse à la galanterie, et du tact au bon ton. D'autre part parce qu'elle fluctue beaucoup au cours de l'histoire. Enfin parce qu'entre les préceptes des manuels de civilité, les représentations littéraires et les pratiques réelles, l'écart peut être important.

L'ouvrage de Didier Masseau se compose de neuf chapitres. Le premier, « Fondements et origines de la distinction : du Moyen Âge à l'âge baroque », propose un survol des principales règles que le Moyen Âge va léguer à l'époque moderne quant au maintien, à la discipline corporelle et au maniement de la parole. Ces règles ne sont pas réductibles au seul savoir-vivre mais trouvent leurs racines dans la religion et la morale.

Les quatre chapitres suivants, consacrés au long 18^e siècle, composent le cœur du livre ainsi que ses pages les plus détaillées. La Cour et la haute aristocratie parisienne demeurent les arbitres du bon goût sous l'Ancien Régime. Dans la sphère mondaine, les bonnes manières consistent en un style toujours aisé et libre. La préparation et le labeur ne doivent en aucun cas transparaître, alors même que le parfait maintien exige maîtrise technique (danse, exercices équestres, maniement des armes), élégance du port et idéal de tempérance – autant d'éléments qui requièrent un apprentissage poussé. Air, gestuelle, rire, intonation, tout est codifié. Les néophytes qui intègrent la bonne société s'exposent à un double risque : la maladresse et l'incompétence d'une part, l'excès, l'agitation, le pataquès de l'autre. Néanmoins, au cours du 18^e siècle, l'extrêmement bonne société, attachée aux priviléges du rang et de la naissance, s'ouvre progressivement à différentes personnalités des arts et des lettres, auxquels des talents assurent audience et reconnaissance sociale. Face à cette « confusion des marqueurs sociaux », certains aristocrates renforcent leurs usages distinctifs, tandis que d'autres les rejettent au nom des idéaux philosophiques nouveaux. La Révolution elle-même ne constitue pas un changement radical, alors même que le bon goût comme marque de distinction s'accorde mal avec les idéaux égalitaires et qu'il est critiqué pour être une source de division sociale. Des guides et des manuels de savoir-vivre continuent à être publiés, qui attestent la persistance d'une pratique et d'un imaginaire anciens.

Sous la Restauration (chap. VI), les mémorialistes apparaissent divisés : certains déplorent la disparition de l'esprit de conversation tandis que d'autres saluent le foisonnement des salons et des hôtels brillants. De fait, des salonnières telles M^{me} de Duras ou M^{me} Récamier assurent le rayonnement de la distinction parisienne, désormais en lien avec

les ambassades et la culture cosmopolite. Sous la III^e République (chap. VII), certains quartiers parisiens sont occupés par l'ancienne aristocratie, qui se veut gardienne du bon goût et qui voit d'un mauvais œil les quartiers peuplés par les nouveaux riches. Elle juge la recherche du profit incompatible avec la distinction. La haute bourgeoisie, quant à elle, se tourne vers un modèle d'aristocratie mythifié, qui érige l'architecture, les beaux-arts, la décoration et les manières du 18^e siècle en modèle absolu, la crainte d'être rejetée pour méconnaissance des codes la conduisant souvent à la surenchère. Cette théâtralité mondaine culminera à la Belle-Époque (chap. VIII), à travers des personnages hauts en couleurs, dandys (comme Montesquieu) ou mondaines (comme la comtesse Greffulhe). Un dernier chapitre fait le lien avec la période contemporaine et aborde notamment les débats autour des buts à assigner à une (bonne) éducation dans nos sociétés.

On l'aura compris, ce livre n'a pas pour vocation de clarifier des concepts méthodologiques, de problématiser des notions telles que la « théâtralisation mondaine », ou d'avancer une vision historiographique radicalement neuve sur les objets traités. En revanche, il propose un parcours vivant et incarné à travers les réseaux mondains et intellectuels des siècles passés, à la rencontre des hauts lieux et des personnages emblématiques de l'idée du bon goût à la française. Pour ce faire, il se fonde aussi bien sur des œuvres de fiction que sur des manuels de civilités et des correspondances privées. Certains rituels du passé paraissent aujourd'hui cocasses. C'est le cas du cérémonial de table dans la grande bourgeoisie 19^e siècle : placement de table, sujets de conversation, complexité des préséances, tout est réglé afin d'éviter la moindre source de conflit, au risque de sombrer dans l'immobilité et la lourdeur. Un élément, récurrent à travers le livre, cristallise tous les enjeux liés à la représentation et au bon goût : l'art de bien parler. Un art périlleux, qui requiert gaieté, bannissement des termes bas ou techniques, recherche du néologisme. Ici aussi, le risque est la fadeur à force d'expurger la langue, et le ridicule à force de recherche du neuf. Enfin, au fil des pages, il émerge une intéressante topographie de la distinction, avec ses lieux d'élection (le cénacle autour de Louis XV et de M^{me} de Pompadour, la société du duc et de la duchesse de Choiseul, etc.) et ses évolutions. Cette topographie confirme que le respect du *bon goût* n'a évidemment rien de la seule afféterie, mais qu'en tant que facteur de domination sociale, il peut s'avérer être une arme cruelle aussi bien qu'un moyen de parvenir (comme en témoignent les pages consacrées à Elisabeth Vigée le Brun et à son usage stratégique des pratiques mondaines).

ALEXANDRE WENGER

Jean-Marie MERCIER, *Les Francs-Maçons du Pape. L'art royal à Avignon au 18^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les méditerranées », 2010, 248 p.

Deux raisons rendent l'étude de la première maçonnerie avignonnaise intéressante : sa légère antériorité par rapport aux autres loges du Languedoc et de Provence (sa première loge a été fondée en 1737) et la découverte d'un document rare, le Livre d'architecture de la Loge de Saint-Jean de Jérusalem, « une occasion pour l'heure unique de pénétrer dans l'intimité d'une loge méridionale du milieu du 18^e siècle ». Les problèmes du quotidien d'une loge y sont évoqués : absentéisme, problèmes de trésorerie, conflits et rivalités, toutes choses qui sont le lot commun des lieux de sociabilité, mais aussi les problèmes avec le régime inquisitorial de cette enclave pontificale, qui lui sont spécifiques. L'auteur développe tout cela avec clarté en s'appuyant sur de nombreux documents originaux.

ANNE-MARIE MERCIER

Myrtille MERICAM-BOURDET, *Voltaire et l'écriture de l'histoire. Un enjeu politique*, Voltaire Foundation, Oxford, 2012, 293 p.

Ignorée des philosophes, dédaignée des penseurs du politique, l'œuvre de Voltaire a plutôt mauvaise presse auprès des intellectuels contemporains, renvoyée qu'elle est à ses seuls mérites

littéraires. Une pensée trop facile juge-t-on, superficielle pour tout dire. En outre, se dispersant en formules aussi définitives que contradictoires, bref un « chaos d'idées claires » selon le mot fameux d'Émile Faguet. Le présent livre s'inscrit en faux contre ce préjugé et entend « lire globalement l'œuvre historique comme une entreprise cohérente d'appréhension des enjeux politiques de son temps ». On pourrait croire que le seul recours aux œuvres historiques limite la démonstration. Mais celles-ci forment à elles seules un massif considérable ; d'autre part, comme il est ici prouvé, tous les écrits voltairiens révèlent une sorte de porosité idéologique : le passage d'un genre à un autre, du théâtre à la poésie, du roman à la biographie historique peut se ramener à un simple changement de perspective et de moyens, mais toujours au service d'un même objectif. Dès lors, une relecture attentive du *Siècle de Louis XIV*, du *Précis du Siècle de Louis XV*, de l'*Essai sur les mœurs* et d'autres œuvres encore, de moindre envergure, révèle des constantes dans la manière de comprendre l'origine des États, leur évolution, ou dans le jugement qu'on peut porter sur la qualité de leurs dirigeants. Dispersion il y a bien, perpétuelles mutations car « La force et la fortune ont toujours décidé de tout ». Mais ce point de vue, souvent désenchanté, sur le destin des empires est d'abord destiné à dénoncer l'historiographie contemporaine qui veut faire croire à de fallacieuses continuités pour mieux justifier l'état présent des situations politiques. Et cette perpétuelle dispersion n'empêche pas, chemin faisant, de porter un jugement politique et moral sur l'action du prince, avec une nette préférence pour le « grand homme » (Pierre le Grand ou Louis XIV), oeuvrant pour son peuple autant que pour sa propre gloire, plutôt que pour le « héros » (Charles XII) qui éblouit sur le moment, mais ne laisse rien après lui. À partir de quelques idées-forces, au premier rang desquelles il faut placer la rivalité du temporel et du spirituel, du prince et du pontife, qui donne sens à tout le millénaire médiéval, se dégage pour finir l'image du souverain, sinon idéal, du moins souhaitable, qui pourrait être un prince disposant de pouvoirs à peu près sans partage, mais qui régnerait pour le bien-être de ses sujets en bon père de famille. Ce qui vaut pour l'exotique empereur chinois ou pour tel monarque distingué au fil des siècles, vaudrait tout autant pour le souverain du 18^e siècle.

La démonstration serrée, d'une rare cohérence, passe avec bonheur d'une époque à une autre, revisite de grands thèmes historiographiques (le mythe des origines, la définition du despotisme, le concept de balance des puissances qui régirait l'équilibre européen, etc.), avec sans cesse des mises au point neuves sur des questions qu'on croyait bien connaître. Tant qu'à choisir, avouons notre préférence pour le développement sur « la dramatisation du récit grâce aux acteurs de l'histoire » (p. 98-105), ou comment les techniques usuelles du récit historique sont subtilement réaffectées au profit du projet idéologique. Ou encore le chapitre intitulé « Stratégies de l'écriture historique : la voix de l'opinion et sa manipulation » (p. 240-255) qui met à nu les ruses de l'écriture voltairienne sachant créer de toutes pièces une unicité destinée, bon gré mal gré, à captiver la conviction du lecteur. En définitive, au terme de la lecture, l'histoire universelle semble bien un vertigineux kaléidoscope, un tourbillon de nations et de peuples soumis à de perpétuels avatars en fonction des passions, des rapports de force et du génie des grands hommes. N'en transparaissent pas moins des lignes de force dont la compréhension permet d'esquisser en filigrane le portrait du souverain idéal, dont les potentats contemporains auraient bien fait de s'inspirer.

HENRI DURANTON

Chaké MATOSSIAN, « *Et je ne portai plus d'autre habit* ». *Rousseau l'Arménien*, Genève, Droz, coll. « Bibliothèque des Lumières », 2014, 150 p.

On sait que Rousseau entreprit de porter le costume arménien en 1762, lors de son exil en Suisse et qu'il le quitta en 1767, l'année de son retour en France après son séjour en Angleterre. Ce livre annonce une étude des enjeux de ce choix vestimentaire qui montrera « combien il est indissociable [...] de la représentation de soi, de la pensée » de cet auteur (p. 13). Cette ambition n'est pas sans précédent dans l'immense bibliothèque critique consa-

crée à R. (signalons ici, puisque l'auteur les a négligées, d'excellentes pages de G. Macé dans *Pensées simples* sur la précise connaissance des étoffes dont fait preuve R. dans sa correspondance), mais le sujet n'est pas épousé, loin de là, notamment en termes de contextualisation par rapport à l'imaginaire de l'époque. C'est dans cette direction que C. Matossian a dirigé son enquête, au point sans doute de s'en laisser un peu excessivement fasciner. L'intérêt de ce livre tient moins, en effet, à ce qu'il nous dit sur R. qu'à ce que l'on y apprend de l'image de l'Arménie dans la culture européenne du temps. Sur le premier plan, les vingt premières pages pointent l'intérêt de R., à différentes étapes de sa vie, pour la qualité de ses costumes ou de ceux des autres, jusqu'à l'ériger spectaculairement, mais cette fois par défaut, en signe de sa Réforme ; cette herméneutique du « vêtement-signé » (p. 23) reste cependant programmatique. On entre ensuite dans une sorte de catalogue commenté des images arméniennes en circulation dans la culture. La première station (*via* les immenses lectures de R.) en est le mythe d'Er l'Arménien dans *La République* de Platon selon G. Postel et Grotius, censé nous introduire à une thématique de l'évasion hors espace-temps, voire à un fantasme de mort-renaissance. On entre ensuite en Histoire héroïque, avec la présence de l'Arménie et de ses princes chez Plutarque et Tacite, puis chez Lesueur ou Pufendorf, sans oublier ce fameux seigneur Arménien qu'est Néarque, l'amie de Polyeucte. Les stations suivantes nous font découvrir la quasi parenté du bonnet d'Arménien et du bonnet phrygien dans les représentations d'époque de l'affranchissement, de la magie et même du dieu Lunus, de telle sorte que « symboliquement (nous apprend-on) le bonnet arménien projette Rousseau dans un autre univers, celui de la liberté, du mage et de la divinité » (p. 57). Analysant ensuite le port de ce costume comme expression affichée d'une altérité recelant l'authenticité du moi, C. Matossian y décèle la marque de la *xéniteia* du moine errant oriental ; mais ce serait aussi, par un étrange oxymore, celle du marchand d'Orient, ici suggérée par un dérapage de sens (du commerce des biens à celui de la conversation) assez curieux, qui l'amène à conclure que « le commerçant arménien et le religieux arménien » figurent en paradoxales parties doubles « l'idée rousseauiste de la communauté » (p. 90). L'intérêt de R. pour le *Déluge* de Poussin entraîne ensuite un parallèle biographique étrange avec le peintre sur le thème de l'exil, et se poursuit par une rêverie para-psychanalytique convertissant la rétention d'urines dont souffrait R. en son contraire diluvien fantasmé dans « ses écrits de larmes et d'urines » (p. 114) – l'excellent docteur Groddeck se trouvant mobilisé pour l'occasion à l'appui de la thèse (il n'y songeait guère), en compagnie des *Cataractes de l'imagination*, bien nommées *Déluge de la scribomanie* par leur illustre auteur, J.-M. Chassignon. Passons sur ce que la fourrure du bonnet ou des revers induit de connotations bestiales, au point que la lycanthropie dont Rousseau se prétend accusé par ses contemporains semble devoir s'attester preuves en main pour le lecteur moderne, par l'effet d'une double image en pleine page associant son buste avec « trois têtes d'homme en relation avec le loup » du traité de Le Brun (p. 119). En fin de parcours, quelques pages plus raisonnables offrent un résumé succinct des analyses d'A. Gooden et N. Warburton sur le portrait de Rousseau par Ramsay, tandis que le dernier chapitre, consacré à l'épisode de l'Arménien de Venise dans la *Lettre sur la musique française*, conclut sans surprise à une vérification incarnée de la capacité de la mélodie italienne à toucher les coeurs *urbi et orbi*. Publié avec un index et sans bibliographie en forme, cet ouvrage n'est pas le meilleur de l'excellente « Bibliothèque des Lumières » mais peut rendre des services d'ordre documentaire.

JEAN-FRANÇOIS PERRIN

Lucien NOUIS, *De l'infini des bibliothèques au livre unique, L'archive épurée au 18^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013, 298 p., bibliographie, index.

Lucien Nouis part d'un topo au 18^e siècle, celui du « ménage » à faire dans la bibliothèque, ou de la « bibliothèque choisie » : l'impératif de tri ou de réduction veut rendre les volumes moins volumineux, voire non volumineux. L'enquête porte en somme sur la gestion de la quantité, voire du mètre linéaire et du poids, en matière de papier imprimé,

non pas d'un point de vue technique de conservation ou d'archivage, mais plutôt du point de vue de l'imaginaire, du ressenti, des fantasmes du lecteur et manieur de volumes, livré à l'oppression de la chose écrite et chose de papier, sous sa double face volumineuse et livresque. Lucien Nouis analyse les mécanismes du sursaut, de la défense, de la survie lectrice pour ainsi dire, à travers trois ensembles bien dessinés, trois postures qui, chacune à leur manière, déclarent : livres, vous ne me dévorerez pas. Le premier ensemble, centré autour de Diderot, de d'Alembert et de l'*Encyclopédie*, examine le projet ou le rêve d'une refondation des savoirs autour d'un remodelage du volume même de la bibliothèque. Essentielle est ici l'imagination de la catastrophe et d'un monde qui resurgirait neuf, c'est-à-dire armé de l'*Encyclopédie*, et débarrassé du reste. Le deuxième s'organise autour de Mercier, et d'une restitution de la chose écrite à la nature, aux cycles de la vie et de la mort, génération après génération : « les vers mangeront nos idées ainsi que nos corps » (p. 210). Mercier conçoit le livre et l'univers du livre biodégradables. Le troisième ensemble gravite autour de Rousseau, en tant que sujet d'un mouvement de reprise de soi, qui ordonne le livre au moi essentiel, dessine une hygiène de la relation livresque, marquée par la figure de Robinson Crusoë. D'un bout à l'autre, l'étude de Lucien Nouis rebondit sur une question axiale : la question de la chose écrite, qu'elle soit perçue comme excroissance mortifère ou matière en croissance, entraîne avec elle la question de la nature.

Partie de l'injonction faite aux volumes d'émacier leur propre volume, cette étude, fermement conduite et très suggestive, situe pour finir le 18^e siècle par rapport à nous-mêmes et aux réorientations contemporaines de la question (dématérialisation, nouvelles perceptions de la « place » disponible, problématiques de « navigation » et non plus de « réduction »).

Claude Rétat

Élise PAVY-GUILBERT, *L'Image et la Langue. Diderot à l'épreuve du langage dans les Salons*, Paris, Classiques Garnier, 2014, 470 p.

Cet ouvrage est parti d'une phrase de Jean Starobinski évoquant l'oscillation de la critique d'art de Diderot entre deux modes de communication, l'image et le langage, dont la légitimité se trouve tour à tour remise en question (« Diderot dans l'espace des peintres »). Une phrase qui a débouché, chez E. Pavay-Guilbert, sur une hypothèse selon laquelle « la réflexion de Diderot dans les *Salons* ne portait pas tant sur l'image que sur le langage » (p. 20), la fréquentation des œuvres d'art poussant Diderot à interroger la langue. Sur le trajet qui a conduit la recherche sur les *Salons* de l'histoire de l'art à l'esthétique, puis au domaine littéraire, E. Pavay-Guilbert propose donc une étude visant un triple objectif : replacer les *Salons* dans les pratiques d'écriture des salonniers de leur temps (première partie : « Le discours sur l'image »), les rattacher ensuite à l'ensemble de l'œuvre de Diderot (deuxième partie : « Langage et imaginaire »), pour enfin les situer à la croisée du siècle (troisième partie : « Une philosophie du langage »).

En s'intéressant dans un premier temps au discours sur l'image, E. Pavay-Guilbert ne se contente pas de reprendre les données déjà substantielles de la recherche diderotiste sur l'analyse des œuvres exposées aux Salons. C'est aux conditions d'écriture des *Salons* et à leur réception semi-publique qu'elle renvoie, pour montrer que la critique d'art agit à la manière d'un instrument de sociabilité. L'enjeu dès lors était pour Diderot de trouver le *medium* propre à rendre compte de l'image. Le style épistolaire et conversationnel, la veine ironique et humoristique, de même que les adresses au lecteur, marques usuelles de l'écriture dide-roienne, répondent ainsi par surcroît à la nécessité pour l'auteur des *Salons* d'exercer une sociabilité, tout en restant lui-même.

Mais le cœur de l'étude d'E. Pavay-Guilbert se situe indéniablement dans l'examen des rapports entre langage et imaginaire, auquel elle consacre sa deuxième partie. Elle y montre comment, sortant du cadre de la sociabilité mondaine, Diderot laisse libre cours à son

imagination pour s'entretenir, comme il en est coutumier, avec lui-même en faisant parler sa sensibilité. L'imaginaire prend alors le pas sur le commentaire d'art, qui devient une construction littéraire, sans pour autant que soit reniée la raison. Le travail du diaphragme, on le sait, ne va pas chez lui sans celui du cerveau. Un idéal de philosophe-poète se dessine de la sorte, au terme d'une analyse qui fait intervenir aussi bien l'enquête de Diderot sur la langue que ses recherches sur le pathétique, la matière ou encore l'imitation.

L'hypothèse est par conséquent vérifiée d'une critique d'art qui ne porte pas tant sur l'image que sur le langage. Dans la troisième partie, dédiée à la philosophie du langage qui se dégage des *Salons*, E. Pavly-Guilbert souligne la façon dont Diderot, confronté à la difficulté de traduire l'image en mots et surtout à relier la langue aux images et aux idées, s'efforce de remonter à une langue originelle davantage expressive. Un accent particulier est mis de ce fait sur la *Lettre sur les sourds et muets* et le « hiéroglyphe poétique » à l'œuvre dans les comptes rendus de tableaux. Dans la perspective de cette « langue de la nature » que Diderot aspire à trouver, le conflit entre nature et culture, qui est au cœur du débat des Lumières, reçoit un écho privilégié. Entre Voltaire et Rousseau, Diderot invente, selon l'Auteur, une troisième voie en se plaçant « sur le seuil qui sépare deux mondes : [...] monde de la sociabilité quand le langage policé et raffiné est prétexte au jeu de la recherche de la vérité, et monde de la sensibilité, qui encourage les élans du corps et du cœur » (p. 26).

Un regret cependant, au sein d'une étude si riche, celui que les contraintes éditoriales n'aient pas permis à l'Auteur d'y joindre les œuvres commentées par Diderot, qui étaient reproduites dans la thèse de doctorat dont cet ouvrage est issu. Cet apport aurait permis de concrétiser le rêve diderotien d'unir étroitement l'image à la langue dont le présent ouvrage s'est fait le relais fidèle et inspiré.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Osmo PEKONEN et Anouchka VASAK, *Maupertuis en Laponie*, Paris, Hermann, 2014, 234 p.

Dans *Maupertuis en Laponie*, Osmo Pekonen et Anouchka Vasak réunissent quatre textes de Maupertuis relatant le voyage qu'il entreprit en Laponie pour déterminer la figure de la Terre. Au 18^e siècle, un débat anime la communauté scientifique sur la forme de la Terre : celle-ci s'étire-t-elle aux pôles comme un citron ainsi que le prétendent les adeptes de Descartes ou est-elle aplatie telle une mandarine comme le disent les disciples de Newton ? Pour résoudre la question, deux voyages sont entrepris, l'un par La Condamine qui fait route vers l'Équateur, l'autre par Maupertuis qui, de 1736 à 1737, va en Laponie. Les Discours et les Lettres dans lesquels Maupertuis rend compte de son expédition proposent non seulement une synthèse des travaux scientifiques menés par l'Acémicien et ses condisciples, mais ils relatent aussi une incroyable aventure dans les milieux polaires, offrant des remarques ethnographiques sur les Lapons, des récits de légendes du Grand Nord, des descriptions poétiques et presque mystiques de phénomènes comme les aurores boréales et le froid extrême. Dans la longue et passionnante introduction qui précède les quatre textes de Maupertuis, Osmo Pekonen et Anouchka Vasak analysent bien tous ces aspects des écrits de l'Acémicien des Lumières qui, pour reprendre les mots d'Anouchka Vasak, creuse « une espèce de sillon » entre science et littérature, rationnel et merveilleux ». Ouvrage fascinant et agréable à lire, *Maupertuis en Laponie* témoigne aussi de l'engouement progressif des Français pour le Grand Nord. Comme le remarque Jean-Pierre Martin dans la postface, dès le 19^e siècle, ceux-ci ont suivi les traces de Maupertuis. De Jules de Blosseville à Jean Malaurie, en passant par Charcot, Paul-Émile Victor ou Jean-Louis Étienne, ils ont tous entendu l'appel du Grand Nord, nous livrant à leur tour des témoignages qu'il est intéressant de mettre en parallèle avec ceux de l'Acémicien des Lumières. Et pour cause : à l'heure où nous ne cessons d'évoquer les problèmes de changements climatiques et de fonte

de la calotte glaciaire, les écrits de Maupertuis sur le climat des régions polaires viennent confirmer les bouleversements qui frappent aujourd’hui les pôles et notre planète.

NADÈGE LANGBOUR

Jean-François PERRIN, *Rousseau, le chemin de ronde*, Paris, Hermann, 2014, 470 p.

Ouvrage après ouvrage, Jean-François Perrin poursuit sa lecture attentive et empathique de son auteur de prédilection. Après *Le Chant de l'origine* (SVEC, 1996) et *Politique du renonçant* (Kimé, 2011), voici donc, dans la belle collection *Fictions pensantes* dirigée par Franck Salaün, un nouveau livre dont le titre évoque la figure du promeneur solitaire tout en suggérant un parcours hermétique procédant par boucles, reprises et nouveaux départs. Les lecteurs familiers de l'A. y retrouveront certains de ses articles, amplifiés et redistribués en chapitres aussi cohérents dans leur unité singulière que ressaisis dans une problématique générale que l'on pourrait désigner synthétiquement comme *l'écriture du temps*, dont il est ici montré que Rousseau fut l'un des premiers écrivains à en comprendre les enjeux comme à en affronter les difficultés. Temps différencié de l'écriture et de l'impression d'abord, dans un fort intéressant chapitre introductif où l'A., en examinant la correspondance de Rousseau avec son unique éditeur (Rey), met en évidence une vigilance stylistique sans défaut, commandée par un souci prosodique qui consonne pleinement avec sa théorie du langage et de la musique rappelée au quatrième chapitre, intitulé « L'éloquence de l'accent : langue, musique, roman ». Temps de la théorisation ensuite, qui voit évoluer la doctrine cardinale de la pitie non seulement selon les exigences du système en voie de constitution, mais eu égard à la langue qu'il faut réinventer pour en penser la nouveauté, en extrayant la notion de ses usages courants et de ses connotations ordinaires. Enfin, temps immémorial des affects et des images mentales qui hantent l'esprit de Rousseau, dont il est un scrutateur passionné avant d'en devenir un praticien hors pair lorsqu'il les redéploie sur la scène de l'écriture en leur conférant un pouvoir d'envoûtement se manifestant avec un égal bonheur dans l'autobiographie, qu'il réinvente, et dans la fiction romanesque, qu'il renouvelle de fond en comble. Chemin faisant, c'est une bonne part du corpus rousseauiste que revisite l'A., en y apportant un éclairage souvent neuf et toujours judicieux ; particulièrement remarquable à cet égard m'a paru le cinquième chapitre, où la pratique mémorielle de Rousseau se voit référée aux traditionnels arts mnémonomiques, dont à son habitude et avec le génie qui est le sien, il repense entièrement le cadre. Le lecteur trouvera, dans le chemin de ronde qui lui est proposé, un guide fiable sur des sentiers diversement frayés, la familiarité du critique avec son auteur se doublant d'une érudition sans faille qui ne s'aide pas moins des dictionnaires contemporains dont la consultation systématique permet seule de prendre l'exacte mesure de la singularité et de la nouveauté du *dire rousseauiste*, expression et pensée confondues.

PIERRE HARTMANN

Franck SALAÜN, *L'Affreuse doctrine. Matérialisme et crise des mœurs au temps de Diderot*, Paris, Kimé, 2014, 456 p.

Réédition augmentée de *L'Ordre des mœurs* publié en 1996 chez le même éditeur, cet essai consacré aux enjeux du matérialisme dans la seconde moitié du 18^e siècle n'a rien perdu de sa pertinence et de son utilité, tant au point de vue des études dix-huitiémistes qu'à celui de l'intérêt, aujourd'hui, d'un questionnement sur le rapport entre croyances et conduites et sur les dynamiques régissant l'opinion publique.

Introduite par une méditation sur les tempêtes de Vernet telles que les réfléchit Diderot au prisme d'un sublime éthique, la problématique de l'essai s'annonce comme enquête sur les enjeux du nouage de la crise des mœurs (attestée par tous les secteurs de l'opinion) avec la diffusion du matérialisme – entendu autant comme doctrine que comme tendance profonde à « matérialiser » principes et idées en forces pratiques dont la concrétisation au cours du siècle transforme profondément les rapports de forces et les équilibres.

L'essai s'articule en quatre parties. La première, « La matérialisation du réel », définit en un chapitre très pédagogique la pensée matérialiste des Lumières, en la reliant à la façon dont elle s'assimile Locke sans rien oublier de l'héritage antique et libertin, et en montrant à travers La Mettrie, Diderot et d'Holbach qu'elle s'approprie le domaine des questions morales dans une sorte de Physique élargie, là où ses adversaires la voient en fourrière de dégénérescence. On observe alors l'impact démythificateur des problématiques matérialistes, bien au-delà de la sphère lettrée, dans la mise en question des pouvoirs politiques et religieux : la diffusion d'un modèle « expérimental » de la connaissance fragilise la frontière entre le matériel et le spirituel et accrédite puissamment une approche empirique des faits et des croyances où s'opère un partage, jusque-là inédit, entre science et bon sens.

La seconde partie, intitulée « Les noeuds de la société », étayée par l'analyse des *Mœurs* de Toussaint et celle des multiples réfutations du matérialisme publiées à partir du mitan du siècle (dont la très parodique *Lettre au R. P. Berthier sur le matérialisme* par ailleurs publiée en annexe), montre l'impuissance de la loi et de la censure à enrayer la libre expression des opinions, ainsi que les effets contre-productifs des réfutations anti-matérialistes qui contribuent, en les exposant à la curiosité du lecteur, à la diffusion des idées qu'elles dénoncent. Le matérialisme ou le simulacre qu'on en projette fait ainsi symptôme d'une crise profonde, ce qu'a bien compris Voltaire dont l'attitude nuancée à son égard s'inscrit dans la recherche d'une réponse moderne à la crise des valeurs : la disproportion entre la banalisation des thèmes matérialistes dans l'opinion et la démesure ridicule des dénonciations révèle en effet l'inappropriation de l'ensemble des institutions monarchiques au mouvement de la société : s'il y a bien une crise des mœurs, sa résolution ne passe pas par une crispation sur ce qui disparaît : il s'agit de les penser.

C'est le sujet de la troisième partie, consacrée pour l'essentiel aux idées de Diderot et du baron d'Holbach : à travers le premier, F. Salaün donne ici une envergure inédite à la fameuse phrase de Spinoza sur « ce que peut un corps », tandis que les écrits du second, notamment *L'Éthocratie*, aident à penser une approche matérialiste et moderne de la réforme des mœurs et de la société. Avec les Lumières, la méthode expérimentale élargit sa sphère d'application au plan des normes, par où s'engage un débat général sur les valeurs et leur articulation aux jugements et aux conduites, le risque de relativisme (voire le nihilisme moral d'un La Mettrie) étant combattus par une refondation des mœurs dans le droit naturel.

La quatrième partie, « Régénération et culture de soi », est bien sûr orientée par l'horizon de la Révolution, et du rôle qu'y sont censées jouer les élites lettrées. Après avoir montré que le débat du siècle sur la « perfectibilité » signale un fort coefficient de doute des Lumières à l'égard de l'idéal qu'on a coutume de leur prêter, F. Salaün engage une discussion approfondie des thèses désormais classiques d'Habermas, Chartier et quelques autres sur la formation de l'opinion dans la seconde moitié du siècle et son efficace politique : « si l'opinion publique est un tribunal, les juges qui rendent la justice ne sont pas identifiables, pour la bonne raison que leur existence est théorique, que l'on n'a pas affaire à des individus mais à des flux de représentations, de propos et de comportements » (p. 333). « En définitive, l'opinion publique n'existe pas, ce qui existe, c'est la pression irrégulière d'individus réunis en publics, et de publics convergeant en forces sociales à géométrie variable » (p. 349). La force de ces thèses se nourrit d'une réévaluation des rapports entre sphère lettrée et sphère publique, qui met en question toute causalité univoque dans ce domaine d'interactions devenues complexes avec l'autonomisation de la seconde : viennent à l'appui un chapitre sur lecture et sociabilité suivi d'un autre sur l'implication du lecteur chez Diderot. On lit enfin sous le titre « Qu'est-ce qu'un livre nécessaire ? » une analyse remarquable des transformations du champ dans les années précédant la Révolution, à travers les mémoires de Malesherbes destinés au roi, en particulier ceux consacrés à la Librairie.

Les limites d'une note empêchent de rendre hommage aux nombreuses et précises analyses de textes dont se nourrit l'argumentation de cet essai, ainsi qu'à la variété des

champs disciplinaires maîtrisés. On soulignera, pour finir, l'ouverture de la pensée qui progresse par auto-questionnement, préférant la redéfinition récurrente des problèmes à la quétude des solutions.

JEAN-FRANÇOIS PERRIN

Daniel TEYSSEIRE, *De l'Encyclopédie méthodique (1782-1832)*, Paris et Versailles, auto-édition danielteysseire@gmail.com, 2013, 52 p., + 14 ill.

On sait qu'on doit à l'auteur la découverte du manuscrit sur l'*Encyclopédie méthodique* de la Bibliothèque Mazarine (Ms. 14113C). Sans revenir sur des explications fournies par ailleurs, D. Teyssiere dresse un inventaire initial qui consiste dans un tableau des dictionnaires et du nombre de leurs volumes sur trois colonnes : la première correspond à l'annonce de la 102^e livraison, la seconde aux notices sur chaque dictionnaire figurant dans la même annonce et la troisième au tableau par dictionnaires du Ms. 14113C. Puis il présente une brève analyse synthétique et enfin il liste un inventaire chronologique, méthodique et systématique de tous les volumes à partir de l'exemplaire de la bibliothèque de la ville de Versailles. La première et la dernière liste sont par ordre alphabétique et il faut insister sur la clarté de leur présentation. Quand on connaît la difficulté du calcul autant du nombre des volumes que des planches, notamment pour les dictionnaires d'Histoire naturelle, il convient de saluer cette performance. C'est donc un outil de travail très pratique, très clair qui complète les listes déjà effectuées dans les ouvrages de Kathleen Hardesty Doig et dans les deux volumes des *Prospectus et Mémoires* de Ch. J. Panckoucke qui faisaient suite aux listes parues dans *Savoir et matières* (CNRS éditions, 2011). En résumé, c'est un petit fascicule à posséder absolument pour qui travaille sur la *Méthodique*.

MARTINE GROULT

Safoura TORK LADANI, *L'Impact des récits de voyage en Perse sur les œuvres du siècle des Lumières*, Limoges, Pulim, coll. « Tōzai », 2014, 122 p.

Ce petit ouvrage d'une jeune chercheuse iranienne de l'université d'Ispahan témoigne de la vitalité des études sur les Lumières, assez utiles dans son pays. Les cinq parties de l'ouvrage concernent la traduction des *Mille et une Nuits* considérées comme un texte « persan » – ce qui est un peu rapide – et leurs suites romanesques, les recherches « orientalistes » de d'Herbelot – dont les sources étaient fondamentalement arabes –, de Teixeira et de Hyde, l'influence des grands récits de voyage (Tavernier, Chardin) sur l'image d'une « Perse persane », le modèle politique persan dans la pensée des Lumières et, enfin, la Perse dans l'*Encyclopédie*, où le chevalier de Jaucourt surtout – et parfois Diderot sur la religion et Zoroastre – prouvent à satiété leur talent de compilateur. Si ce livre ne rend pas obsolètes les travaux, certes anciens, de Marie-Louise Dufrenoy, d'Olivier Bonnerot ou de Jacques (et non de « Jean ») Proust, il témoigne d'une louable ouverture de l'université iranienne.

FRANÇOIS MOUREAU

Stéphane VAN DAMME, *À toutes voiles vers la vérité. Une autre histoire de la philosophie au temps des Lumières*, Paris, Seuil, 2014, 388 p.

Stéphane Van Damme propose une histoire pragmatique de la philosophie au temps des Lumières en se concentrant sur des éléments assez peu présents dans les études philosophiques : la pratique, la matérialité, la localisation, le déploiement et la reconnaissance des « maîtres de vérité », acteurs d'une révolution philosophique dès le tournant des 17^e-18^e siècles par la multiplication de discours réflexifs et performatifs. Dans une première partie, il montre dans quelle mesure la dynamique d'expansion de la philosophie, basée sur un travail de patrimonialisation, correspond à une pratique sociale en quête de vérité. Il circonscrit ainsi un « ancien régime philosophique » à partir d'une pratique associée à des

modes de vie, femmes et amateurs inclus, et à un environnement d'objets susceptibles de produire des pratiques de jugement. Un tel processus de matérialisation de la philosophie légitime la position de porte-parole du philosophe jusque dans l'espace démocratique de la Révolution française. La deuxième partie nous fait entrer plus avant dans une histoire spatiale de la philosophie, essentiellement au temps des Lumières, par la description de la manière dont se constituent des territoires et des espaces concurrents. Ainsi apparaissent des réseaux philosophiques de plus en plus associés, avec la montée de la philosophie de la nature, à des objets expérimentaux, donc à des instruments et à des protocoles fiables. Stephane Van Damme aborde alors un cas singulier dont il poursuit l'analyse dans la troisième partie de son ouvrage, où, partant des confins, il s'interroge sur l'existence possible d'un « empire de la philosophie ». Il étudie en effet avec précision le cas des Lumières écossaises et de la ville d'Edimbourg, devenue capitale universitaire et centre européen, et il nous montre comment une pratique universitaire sous patronage local suscite l'apparition d'une « ville-monde », c'est-à-dire centre des savoirs jusque dans les espaces coloniaux. Ainsi se concrétise une économie des savoirs avec des effets de totalisation propres à matérialiser l'idée d'Écosse. Ainsi ce qui semble périphérique au premier abord permet en fait de comprendre les formes les plus diversifiées, voire contradictoires, de la dynamique spatiale du savoir philosophique. Stephane Van Damme décrit ensuite les mécanismes de reconnaissance au sein de la communauté amicale des philosophes. Une communauté amicale qui permet l'accès à la sphère publique *via* l'espace des proches dès les années 1680-1730, certes selon des modalités opposées par le fait de la tension entre publicité et exclusivité. L'ultime exemple du libertinage philosophique, appréhendé jusque dans les recoins du « libertinage secret », montre comment se construit, des philosophes libertins à leurs accusateurs, un espace d'interaction où alternent dénonciations et échanges polémiques. Qui plus est, la mise à l'épreuve du réel libertin au sein même de ses pratiques et de ses représentations de soi engendre une économie de la provocation et de la dépense extrême. L'observatoire libertin devient ainsi un point de vue particulièrement efficace pour comprendre les régimes de singularité de l'ancien régime philosophique à partir de réseaux de pratiques et d'acteurs certes très localisés, mais inscrits dans des historicités discontinues, ce qui légitime l'énoncé de l'absence d'une population philosophique stable.

JACQUES GUILHAUMOU

Kees VAN STRIEN, *Voltaire in Holland, 1736-1745*, Louvain, Peeters, coll. « La république des lettres », 2011, 44, 589 p.

On aurait pu croire qu'après le monumental *Voltaire en son temps* (René Pomeau et collaborateurs) et l'immense *Correspondance* établie par Besterman, il ne restait plus grand chose à trouver sur le plan biographique. D'autant que, pour la période étudiée dans le présent ouvrage, le *Voltaire et la Hollande* de Jeroom Vercrusse (1966) fait encore autorité. En fait il n'en est rien, et ce pour trois raisons au moins : d'abord parce que Voltaire a été à un tel point un phare pour tout son siècle qu'il y a et aura toujours quelque chose de nouveau à trouver; ensuite parce que bien rares sont les spécialistes en mesure de dépouiller les sources néerlandaises; parce que enfin, jamais encore la documentation des années 1736-1745, période pendant laquelle Voltaire multiplie les séjours en terres hollandaise et germanique, n'avait été exploitée de manière aussi exhaustive. Journaux, correspondances privées, documents officiels, pièces de toute nature, ont été dépouillés avec une irréprochable minutie.

L'ouvrage se propose en deux parties. La première, d'ordre narratif et chronologique, accompagne Voltaire lors de ses séjours en Hollande (en 1736-1737, 1740, 1743) et suit la réception de ses ouvrages. Ses moindres faits et gestes trouvent leur écho, bien souvent malveillant, dans les écrits contemporains. Et comme ce scripteur impénitent a toujours quelque ouvrage sur le chantier, ses nombreuses relations avec ses éditeurs du moment (Ledet et Desbordes, Henri Du Sauzey pour ne citer qu'eux) ou d'autres personnalités rele-

vant des milieux de l'édition (Prosper Marchand, Justinus de Beyer, Rousset de Missy et bien d'autres) suscitent une abondante littérature.

La seconde partie reproduit nombre de textes, regroupés de manière thématique, par exemple autour de la querelle avec Jean-Baptiste Rousseau, ou à propos d'œuvres très connues (ainsi le fameux *Anti-Machiavel*) ou d'autres qui n'ont pas survécu à leur actualité (comme les *Vers à M. Van Haren*, simple poème de circonstance daté de 1743, qui donne matière à un petit dossier de presse). Suivent des appendices, telles une chronologie au jour le jour des pérégrinations de Voltaire, ou la liste de toutes les références qui en sont faites dans les journaux littéraires paraissant en Hollande pour la période 1736-1746. Enfin une bibliographie de trente pages à la typographie particulièrement serrée complète le tableau.

L'image que l'on peut se faire de Voltaire n'en ressort pas fondamentalement modifiée. On savait bien déjà la fascination qu'a exercée dans l'Europe entière cet écrivain hors norme dont les moindres faits et gestes sont suivis avec délectation. On n'ignorait pas non plus les rapports constamment conflictuels qu'entretient Voltaire avec ses éditeurs. Cette ample comédie aux cent actes divers s'est jouée pendant toute son existence et pas seulement sur le théâtre hollandais en ces années-là. Mais jamais sans doute elle n'avait été narrée avec une telle minutie, au point parfois d'entraîner quelque monotonie, tant les mêmes péripéties, provoquant les mêmes clichés, reviennent avec constance sous la plume de ses détracteurs, et ils furent nombreux.

Au total, un livre essentiel pour la connaissance de cette période particulièrement agitée de la vie de Voltaire. Aucune future biographie du plus important écrivain des Lumières ne pourra l'ignorer.

HENRI DURANTON

Philosophie de Rousseau, dir. Blaise Bachofen, Bruno Bernardi, André Charrak et Florent Guénard, Paris, Classiques Garnier, 2014, 504 p.

Cet ouvrage imposant fait suite à un colloque organisé en juin 2012 à Lyon : il fait le point sur l'état actuel des recherches et des questionnements sur l'œuvre de Rousseau, et plus spécifiquement sur sa dimension philosophique, à l'aide de trente-trois interventions, y compris les introductions de Bruno Bernardi, pour l'ensemble de l'ouvrage, d'André Charrak pour la première partie *Dispositions*, de Florent Guénard pour la seconde partie *Sensibilité* et de Blaise Bachofen, pour la troisième partie *Relations*. Il témoigne donc de la très grande vitalité des études relatives à Rousseau sur la base d'un renouvellement en cours de la lecture de ses œuvres. Le premier chantier revisité est celui des rapports de Rousseau aux Lumières. Autodidacte mais savant, Rousseau dispose d'une culture vaste et consistante, comme le montrent les études sur sa familiarité tant avec la tradition antique qu'avec la pensée des modernes, tout en étant imprégné de la culture des Lumières. La question de la constitution de sa pensée est donc devenue centrale au titre d'une « autocritique des Lumières ». Une des orientations majeures en ce domaine est celle de l'élucidation de son rapport à l'empirisme. Il ressort de son examen un lien privilégié au problème de la socialisation de l'individu, à son autoinstitution comme être social comme le souligne Blaise Bachofen sur la base des interventions de la troisième partie de l'ouvrage. Face à une telle interrogation renouvelée sur la dynamique d'une pensée, la lecture de certaines œuvres, en particulier les *Dialogues* et les *Rêveries*, devient centrale pour comprendre l'approche rousseauïste de la personnalité humaine. Ainsi en est-il du développement d'un *moi relatif* dans le mouvement même de modification de l'amour de soi en amour-propre, source de toutes relations. Ainsi en est-il aussi de l'ordre de l'invention selon lequel Rousseau élucide des principes, et tout particulièrement le principe même de l'autoconservation, l'amour de soi pris dans une relation dialectique avec l'amour propre, mouvement qui rend compte des dispositions propres aux affections morales dans le contexte d'une autocritique des Lumières, comme le précise

André Charrak dans sa présentation de la première partie de l'ouvrage. À ce double titre, le contexte empiriste du savoir déployé par Rousseau correspond à des facultés humaines ayant valeur de dispositions à *quelque chose*, introduisant par là même une critique interne à l'empirisme. Une autre avancée concerne la critique et l'édition génétique des textes : elle permet de démontrer que le travail d'écriture chez Rousseau participe d'une invention conceptuelle qui confère sa vivacité au processus de formation de sa pensée. En fin de compte, en quoi l'œuvre de Rousseau participe-t-elle de la philosophie après l'affirmation déstabilisante de Starobinski, « Rousseau sort de la philosophie » ? À quel titre se considère-t-il comme philosophe ? La réponse est dans un passage fondamental des *Rêveries* où il précise la source même de son inspiration philosophique : « Pour moi, quand j'ai désiré apprendre, c'était pour savoir moi-même. » C'est à cette condition, le recours à l'ordre de la sensibilité, et la seule que le moi peut s'accroître à la dimension du nous, et constituer ainsi une personnalité morale au fondement de l'unité du corps politique. Florent Guénari insiste, sur la base des interventions de la seconde partie de l'ouvrage, sur ce point, tout en montrant que cet excès de sensibilité rend Rousseau incompréhensible à son public, d'après les *Dialogues*. En affirmant que « la sensibilité est le principe de toute action », Rousseau est bien perçu comme un monstre de sensibilité. Pour nous autres contemporains, une des originalités majeures de Rousseau tient *a contrario* dans l'établissement d'une généalogie du moi sur une base sensible et par le déploiement de toute une série de dispositions au savoir par moi-même et de relations du moi au nous. Cet ouvrage a bien le grand mérite de rendre compte des inflexions les plus récentes de la recherche sur la philosophie de Rousseau, tout en maintenant des approches plurielles.

JACQUES GUILHAUMOU

Diffusions et circulations des pratiques maçonniques, 18^e-20^e siècle, dir. Pierre-Yves Beaurepaire, Kenneth Loiselle, Jean-Marie Mercier et Thierry Zarcone, Paris, Classiques Garnier, 2012, 355 p.

Ce recueil ouvre une collection « Franc-maçonneries ». Encadrées par une réflexion d'ensemble sur l'avenir des études maçonniques (Pierre-Yves Beaurepaire) et sur les renouvellements de l'histoire de la franc-maçonnerie (Kenneth Loiselle, Jean-Marie Mercier, Thierry Zarcone), les études réunies, en français et en anglais, portent de manière prépondérante sur le 18^e siècle et témoignent d'une perspective résolument internationale. La réussite du recueil est de faire la preuve du mouvement par le mouvement. Il lie l'étude de cas locale, elle-même révélatrice des échanges (loges marseillaises à Constantinople, par Thierry Zarcone, *La triple Union* de Marseille, par Katsumi Fukasawa, *L'Anglaise* à Bordeaux, par Michel Figeac, le terrain maçonnique bordelais, par François Cadilhon, le manuscrit d'un franc-maçon provençal, par Jean-Marie Mercier), l'étude des circulations, des regards croisés et des transferts culturels (l'Ordre jacobite et pan-européen de Toboso, par Robert Collis, la perception de la diffusion maçonnique par l'Église orthodoxe dans l'Empire ottoman, par Georges Koutzakotis, les aventures, intellectuelles, spirituelles et politiques, de maçons suédois avides d'une illumination avignonnaise, en pleine période révolutionnaire, par Andreas Önnerfors), les thématiques transversales et la réflexion de fond sur l'historiographie maçonnique, ses méthodes, ses transformations : les femmes en maçonnerie et la culture de l'amitié masculine, par Kenneth Loiselle, les francs-maçons provinciaux « à l'épreuve de la Révolution française », par Céline Sala, qui à la fois éclaire une période réputée en sommeil de la maçonnerie française et renouvelle de la manière la plus fine l'approche historique du « local ».

CLAUDE RÉTAT

Montesquieu et les philosophies de l'histoire au 18^e siècle, dir. Lorenzo Bianchi et Rolando Minuti, *Cahiers Montesquieu*, n° 10, Napoli, Liguori Editore, 2013, 147 p.

Lorenzo Bianchi et Rolando Minuti ont rassemblé les actes de la table ronde qui a eu lieu à Graz le 29 juillet 2011, à l'occasion du XIII^e congrès de la SIEDS. Cette réunion avait été organisée pour s'interroger sur la place qu'il fallait assigner à la conception de l'histoire de Montesquieu au siècle des Lumières. Portant son regard sur les institutions humaines dans leur diversité, Montesquieu entend promouvoir une intelligibilité des sociétés dans leur devenir afin d'éclairer l'activité législatrice. Aussi ne propose-t-il pas une « philosophie de l'histoire » à proprement parler. *L'Esprit des lois* manifeste le regard d'un « écrivain politique » sur « les histoires de toutes les nations ». Certains auteurs ont choisi d'exercer leur attention sur les traits caractéristiques de la pensée des histoires de Montesquieu en s'intéressant à la manière dont il abordait certains sujets historiques particuliers ; d'autres ont relevés des motifs qui engageaient à diriger l'enquête vers d'autres penseurs pour interroger les lectures de *L'Esprit des lois* et les dialogues qui s'instauraient entre les œuvres portant sur l'histoire européenne.

Selon Paul A. Rahe, la pensée du devenir historique de Montesquieu ne peut être correctement interrogée si l'on ne remarque pas comment il porte attention à l'histoire du christianisme, à la rupture que représente la modernité en matière d'organisation du commerce – les formes historiques anciennes et modernes de l'organisation économique faisant l'objet d'une étude suivie dans *L'Esprit des lois* – et à l'examen circonstancié qu'il fait de l'évolution des institutions juridiques, ce qui soulève le problème du rapport du droit positif et du droit naturel. Robert A. Sparling propose d'examiner le mode de pensée que suppose l'objet historique, et c'est la tension entre un Montesquieu procédant à des analyses empiriques et un Montesquieu rationaliste à la recherche de lois universelles qui est interrogée. Comment opère le raisonnement analogique dans l'argumentation historique de *L'Esprit des lois*? Rebecca Kingston relève la fréquence de la référence aux *Vies parallèles* de Plutarque chez Montesquieu, ce qui conduit à voir comment Athènes et Rome constituent des repères essentiels pour interroger les histoires des nations, et quel rôle important jouent les républiques antiques dans cette réflexion. Alicia Montoya étudie précisément les derniers livres de *L'Esprit des lois*, livres dits « historiques », où Montesquieu donne une lecture personnelle de l'histoire médiévale pour en révéler les enjeux politiques. En faisant dialoguer les œuvres, Luigi Delia examine l'influence que la réflexion juridique de Montesquieu exerce sur les projets de codification de la seconde moitié du 18^e siècle, notamment dans les articles que Jaucourt rédige pour l'*Encyclopédie*; Myrtille Méricam-Bourdet, quant à elle, met en regard la représentation du devenir historique chez Montesquieu et Voltaire, et la façon dont ils usent dans l'argumentation des situations de leur temps. Céline Spector attire notre attention sur l'œuvre historique de William Robertson, et la façon dont il se réfère à Montesquieu, pour voir comment se constitue chez le penseur écossais un jugement historique qui vise à éclairer la genèse et le développement d'une civilisation européenne en interrogant l'héritage féodal et la révolution du commerce. Natalia Danilkina, enfin, étudie la présence de Montesquieu dans la pensée philosophique russe, en dégagant les analyses historiques et politiques que le philosophe Sergius Hessen, au début du 20^e siècle, reprend pour proposer son interprétation de la notion d'absolutisme. Les contributions de ce volume, par la diversité des angles d'attaque et des orientations interprétables, permettent de soulever nombre de questions sur la façon dont la pensée de Montesquieu fait écho aux débats de son temps, et comment il déploie une approche singulière dans laquelle on peut mettre au jour des tensions.

DENIS DE CASABIANCA

L'homme est né libre... Raison, Politique, Droit, Mélanges en hommage à Paule-Monique Vernes, dir. Josiane Boulad-Ayoub, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2014, 426 p.

Le décès brutal de Paule-Monique Vernes le 15 janvier 2013 a accéléré la publication, en préparation, des mélanges en son honneur. Presque deux ans après sa disparition ce titre résonne encore plus fort puisque le 11 janvier 2015, après le massacre du 7 janvier, il a fallu descendre dans la rue pour défendre la liberté. Ajoutons encore que la présentation de Josiane Boulad-Ayoub commence par la poésie de Paul Éluard « Liberté ». Cet ouvrage collectif est donc important par son sujet et par son contenu qui n'est plus l'affaire de chercheurs discutant entre eux d'une question de philosophie, mais qui est au cœur de notre actualité. Il est impératif qu'il soit lu par le plus grand nombre. Il faut insister également sur la rigueur de ce livre organisé en trois parties : Raison, Politique, Droit. Chaque partie est introduite par un texte inédit de Monique Vernes suivi de 7 contributions. Enfin une annexe comporte 1/ un texte qui revisite le libre arbitre à la lumière de la psychologie cognitive, 2/ une bio-bibliographie de Monique Vernes et 3/ un très beau poème « Bienveillance, Élégance, Excellence » de Hélène Gérardin, une de ses anciennes étudiantes. Pour revenir brièvement sur la partie scientifique des trois « balises philosophiques » raison-politique-droit, dont il nous est impossible de détailler les 3 textes et les 21 articles, disons que l'actualité – car Monique Vernes replaçait toutes ses analyses dans notre époque – est mise en dialogue avec les réflexions des cyniques, de Rousseau (son maître), de Sartre allié (ou non) à Rousseau, de Protagoras, de Descartes, de l'islam (rencontre théologique entre Jean Damascène et l'islam), de Machiavel, du pouvoir et des institutions culturelles républicaines comme instruments de gouvernement, d'idéologies, de l'art américain, de Montesquieu, de la légitimation de la torture comme dilemme entre éthique et politique, du cosmopolitisme de l'*Encyclopédie* à l'*Encyclopédie méthodique*. Toutes les questions qui ont été soulevées dans ce parcours historique de la critique du capitalisme à l'instauration d'un droit universel, sont non seulement celles qui ont conduit Monique Vernes tout au long de sa brillante carrière, mais elles sont aussi celles qu'il faut continuer à se poser. Non, pardon, celles qu'on « doit » débattre encore et encore pour dire que l'homme est né libre puisque sans cesse il se remet lui-même dans les fers...

MARTINE GROULT

La Torture, de quels droits? Une pratique de pouvoir 16^e-21^e siècle, dir. Norbert Campagna, Luigi Delia et Benoît Garnot, Auzas, Imago, 2014, 213 p.

Fruit d'une rencontre réunissant douze historiens, philosophes et juristes, la présente étude multiplie les approches autour d'un problème qui a longtemps divisé les opinions. Elle a pour premier mérite de mettre à mal l'idée reçue d'une suppression de la torture légale obtenue par le seul mouvement philosophique, rassemblé autour du drapeau brandi par Voltaire, les Lumières triomphant de l'obscurantisme de juges crispés sur la défense de pratiques barbares d'un autre âge. Non qu'elle soit entièrement fausse. Les abolitionnistes éclairés ont bien, de fait, fini par convaincre l'opinion publique de la justesse de leur cause. Il est indéniable par exemple que les débats pour et contre la torture dans la seconde moitié du 18^e siècle se font tous à partir du célèbre livre de Cesare Beccaria, *Traité des délits et des peines* (paru en 1764, traduit en français deux ans plus tard).

Pourtant cette pratique cruelle, mais estimée indispensable par beaucoup, était depuis longtemps discutée, voire condamnée, y compris par les juges eux-mêmes, bien conscients par exemple que la torture était souvent peu efficace et toujours menacée d'être à l'origine d'erreurs judiciaires. De manière lancinante revient l'objection imparable : le vrai coupable, courageux ou simplement robuste, soutient l'épreuve sans faillir ; le faible innocent avoue n'importe quoi pour faire cesser sa souffrance.

Pourquoi alors ne pas avoir aboli plus tôt ? C'est que la torture s'inscrivait dans une logique judiciaire globale ; elle était une étape, parfois indispensable, de la méthode inquisi-

toire qui fait de l'aveu la « reine des preuves » et veut l'obtenir coûte que coûte de la bouche du coupable récalcitrant.

Résultat d'une multitude de causes, y compris d'ordre judiciaire (ainsi l'ordonnance criminelle de 1670 incitait déjà à la modération), le recours à cette pratique est en constant recul dès le 17^e siècle, au point de finir par devenir marginal, en tout cas pour la torture préparatoire (infligée au cours de l'instruction pour obtenir des aveux) ; moins pour la torture préalable (appliquée après le jugement à la mort pour obtenir la dénonciation des complices). Sa progressive abrogation dans toute l'Europe entérina à peu près un état de fait. Un consensus finit par s'établir, jamais remis en question. Au total, nous dit-on, l'accord s'est fait : « la torture est politiquement ruineuse, juridiquement condamnable et moralement inadmissible ».

Et pourtant, rien ne sert de se voiler la face. La torture existe toujours, même si ses partisans se sont faits discrets. Par exemple le fameux *ticking bomb* est un argument qui ne cesse de refaire surface : que décider face à un terroriste qui sait comment arrêter une bombe dont le déclenchement est imminent et qui refuse de parler ? Et il suffit d'évoquer le sinistre nom de Guantanamo pour rappeler que cette pratique officiellement condamnée sévit encore dans l'ombre.

HENRI DURANTON

India and Europe in the global eighteenth century, dir. Simon Davies, Daniel Sanjiv Roberts et Gabriel Sánchez Espinosa, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, xii + 341 p., 14 ill.

Dirigé par trois professeurs de Queen's University de Belfast, ce collectif attire l'attention sur le regard porté jusqu'à présent sur les transformations impérialistes entre l'Inde et l'Europe au 18^e siècle. Ont-elles été vraiment analysées ? Pas tout à fait pour les auteurs qui s'attachent à nuancer les positions trop réductrices d'opposition est/ouest pour approfondir, à partir de points de vue interdisciplinaires, la complexité des interactions entre histoire, politique et culture entre l'Europe et l'Inde. L'ouvrage introduit par D. Sanjiv Roberts, comprend 14 articles. Il commence avec les écrits historiques et leurs traductions en Europe dont la plus belle illustration reste *l'Histoire des deux Indes* de Raynal. Ensuite, ce sont John Richardson, John Keats, Bernier, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre, Anquétil-Duperron, etc., qui sont convoqués. Les études, souvent comparatives et toujours extrêmement documentées, font de ce livre une présentation complète sur cette question. Les spécialistes y trouveront de nouveaux points de vue et les non-spécialistes apprendront beaucoup. Résumés, bibliographie et index permettent une lecture suivie selon les intérêts des lecteurs.

MARTINE GROULT

Las Encyclopédias en España antes de l'Encyclopédie, dir. Alfredo Alvar Ezquerra, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2009, 566 p.

Les 22 contributions de cet ouvrage collectif renouvelent considérablement nos connaissances dans le domaine relativement peu exploré – et encore moins connu hors de l'espace culturel et scientifique hispanique – de l'encyclopédisme espagnol. À partir d'une assez brève introduction de l'éditeur de l'ouvrage, l'historien Alfredo Alvar Ezquerra, on découvre ainsi une riche et érudite moisson d'études sur des encyclopédies et des genres encyclopédiques parus dans le monde espagnol, depuis le moyen-âge jusqu'au début du 18^e siècle : telle l'étude de Gonzalo Anes y Álvarez de Castrillon sur l'encyclopédisme espagnol de la première moitié du 18^e siècle, et en particulier sur le très intéressant projet du *Diccionario Universal d'Álvaro Navia Osorio* datant des années 1720 ; tel l'article de Jaime Olmedo Ramos sur les répertoires biographiques parus au cours du 18^e siècle en Espagne, et faisant écho à la vague de dictionnaires biographiques caractéristiques du Siècle des

Lumières ; ou telle encore l'analyse de Luis Miguel Enciso Recio sur la réception de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert ainsi que de l'*Encyclopédie méthodique* en Espagne, qui montre l'importance et le rôle précurseur, pour le développement de l'encyclopedisme hispanique moderne, du règne de Charles III d'Espagne et en particulier des années 1770, marquées par l'essor des *Sociedades Económicas* et l'impact de personnalités réformateurs comme Pedro Rodríguez de Campomanes.

On peut toutefois regretter, à la lecture de cet ouvrage riche en renseignements et en nouveaux apports, tout d'abord l'absence d'une définition précise des termes « encyclopédie » et « genre encyclopédique » qui rend le corpus très vaste et assez flou. Les différents auteurs de l'ouvrage englobent, en effet, sous ces termes, des genres aussi différents que les manuels d'écriture et les répertoires biographiques, les traités d'éducation (comme le *Traité sur l'éducation des filles* (1687) de Fénelon traduit en espagnol en 1769, les collections d'images et d'emblèmes (« *Iconografía y emblemas* », p. 449-478, art. de Antonio Martínez Ripoll), les compilations théologiques (« *Recopilaciones teológicas católicas* », p. 161-179, art. de Enrique García Hernán) ou encore les « *relojes des principes* » (p. 385-410, art. de J. L. Gonzalo Sánchez-Molero), des traités d'éducation pour les princes. Contrairement à ce que le titre annonce, certaines contributions traitent aussi – et cela constitue justement un apport précieux de l'ouvrage – des formes et des conséquences de la diffusion, de la réception ainsi que des différents types de traduction et d'adaptation d'ouvrages encyclopédiques français, notamment de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert et de l'*Encyclopédie méthodique*, en Espagne. On peut regretter, enfin, le manque d'un index à la fin de l'ouvrage, qui aurait été très utile, ainsi que le fait que la vaste recherche internationale sur les encyclopédies des 17^e et 18^e siècles, comme les travaux de Clorinda Donato sur la traduction espagnole de l'*Encyclopédie méthodique*, ceux de Jean-Luc Chappey sur les dictionnaires biographiques, ou encore ceux d'Alain Rey en France (*Miroirs du monde. Une histoire de l'encyclopedisme*, Paris 2007) et de Ulrich Johannes Schneider (*Seine Welt wissen. Enzyklopädién in der Frühen Neuzeit*, Darmstadt, 2006) en Allemagne, sur l'encyclopedisme en général, n'est que très partiellement prise en considération.

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

Denis Diderot, Esztétika, filozófia, politika [Esthétique, philosophie, politique], dir. Eszter Kovács, Olga Penke, Géza Szász, Budapest, L'Harmattan – SZTE Filozófiai Tanszék, 2013, 249 p.

Les ouvrages de Denis Diderot trouvèrent un accueil assez tardivement en Hongrie. Les premiers traducteurs des travaux de Voltaire et de Rousseau à la fin du 18^e siècle, les membres de la fameuse Garde du corps nobiliaire hongroise de la Cour de Vienne, connaissaient certainement ceux de Diderot aussi, mais la censure et les problèmes linguistiques empêchèrent longtemps leur traduction. À part quelques extraits de l'*Histoire des deux Indes* attribués à Diderot, ses premiers textes littéraires virent le jour à la fin du 19^e siècle. Pour les ouvrages philosophiques, il fallait attendre jusqu'au 20^e siècle et les œuvres complètes sont toujours en attente... Le présent volume publié par les soins des éminents chercheurs de l'Université de Szeged souhaiterait combler quelques lacunes dans la suite des traductions hongroises des œuvres du célèbre rédacteur de l'*Encyclopédie*. Les textes choisis sont regroupés autour de trois grands thèmes : esthétique, philosophie et politique et concernent des sujets de recherche récents. Autre fil conducteur du livre : ce sont des textes inédits en langue hongroise qui complètent bien les autres anthologies hongroises de Diderot. Les extraits suivent les éditions les plus récentes et sont toujours accompagnés des notes des traducteurs. Ainsi les éditeurs ont-ils sélectionné *La Promenade Vernet du Salon de 1767* et *L'Éloge de Richardson* dans la première partie de l'ouvrage. Malgré la traduction hongroise relativement précoce de *La Religieuse* (1869) les lettres insérées dans l'introduction de cet ouvrage n'ont pas été encore publiées en Hongrie. Le conte intitulé *Les Deux Amis de Bourbonne* termine la première partie

du livre. Parmi les textes philosophiques, nous pouvons trouver des extraits très différents. Une entrée de l'*Encyclopédie* consacrée à AGNUS SCYTHIUS, une note critique sur Hubert Robert du *Salon de 1767*, le discours préliminaire du *Voyage en Hollande* ouvrent la section. Ensuite, deux textes tardifs de Diderot, l'*Essai sur les règnes de Claude et Néron* et la conclusion des *Éléments de physiologie*, présentent les pensées philosophiques polyvalentes de l'auteur au public hongrois. La partie consacrée à la pensée politique intéressera certainement le plus les spécialistes hongrois du 18^e siècle. Il s'agit là des textes fondamentaux ayant des rapports avec l'histoire de l'Europe orientale, en particulier avec la puissance émergeante russe qui ne sont pas sans rapports avec l'histoire hongroise. Les réflexions de Diderot exprimées dans ses *Mémoires pour Catherine II* ou dans ses *Observations sur le nakaz* sur les systèmes politiques et le gouvernement présentent des parallélismes avec les écrits politiques qui ont circulé en Europe centrale dans cette période. Les *Fragments politiques* élargissent l'horizon en traitant de sujets parfois plus « exotiques » comme le gouvernement des Chinois ou bien le cannibalisme. La *Lettre apologétique de l'abbé Raynal*, rédigée le 25 mars 1781 et adressée à Grimm, clôt la section en évoquant la participation de Diderot à l'*Histoire des deux Indes*. Tous les textes sont accompagnés des commentaires et des notes détaillées. Une introduction (Eszter Kovács) et une postface (Olga Penke) expliquent la genèse de l'ouvrage. Une bibliographie exhaustive des traductions hongroises des œuvres de Denis Diderot permet l'orientation du lecteur hongrois dans ses recherches supplémentaires. Malgré l'hétérogénéité des morceaux de cette anthologie, nous ne pouvons que nous réjouir de constater la haute qualité de ce travail littéraire et scientifique.

FERENC TÓTH

Femmes, rhétorique, et éloquence sous l'Ancien Régime, L'école du genre, dir. Claude La Charité, Roxanne Roy, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2012, 419 p.

Le sujet abordé ici était (et reste) peu exploré, du moins sur la longue durée de l'Ancien Régime, dans le monde francophone, jusqu'au colloque organisé à Rimouski par Claude La Charité en 2007, dont l'ouvrage est issu.

Ce volumineux recueil propose 8 études concernant le 18^e siècle, sur un total de 28. Conformément à ce qu'annonce son titre, il couvre de façon équilibrée les trois siècles de l'Ancien Régime, abordant une variété de champs et de *corpus* appréciables : manuels, éloges, correspondances (privées ou publiques), pratique des salons aux 16^e et 17^e siècles, discours politiques, controverse religieuse, textes polémiques... Sont ainsi abordés en principe tous les lieux possibles d'exercice de l'art oratoire, ce que souligne l'organisation en trois sections : *Pédagogie, théorie et modèles rhétoriques*; *Éloquentes et pratique épistolaire*; et *Pratiques rhétoriques, sociabilité et politique*. Même si en réalité la pratique des salons est plus difficile à cerner.

La trilogie du titre suggère une dialectique qui se vérifie : de l'apparente (ou supposée) ignorance féminine, puisque l'art oratoire est principalement transmis, sous l'Ancien Régime, via les institutions d'enseignement dont les filles étaient exclues, comme le collège; à la maîtrise d'une éloquence véritable, que permettent de vérifier nombre d'études des sections 2 et 3 – qu'elles relèvent des procédés oratoires traditionnels ou d'une « nouvelle éloquence », autorisant de la conversation, la « rhétorique pratique » que célèbre le traité de *Rhétorique destiné aux jeunes filles*, de Gabriel-Henri Gaillard, en 1745, à la faveur de la civilisation des mœurs, et de la tradition jésuite.

La question de l'accès ou du degré d'exposition des femmes à la rhétorique devait être soulevée pour les raisons historiques bien rappelées par Claude La Charité ou Cinthia Meli. La première section l'aborde à travers l'étude des principaux manuels épistolaires du 16^e (C. La Charité) au 18^e siècle (J. Siess); puis, de deux ouvrages destinés aux femmes qui auront des destinées contrastées, l'un, de Marguerite Buffet, en 1668 (C. Meli), l'autre, de Gaillard, largement réédité jusqu'à la fin du siècle qui consacre le modèle d'une éloquence

du cœur, le plaçant sous un patronage féminin. (M.-A. Bernier). On y voit ainsi émerger la définition d'une nouvelle rhétorique, naturelle, issue de l'usage mondain de la conversation et de la lettre, et que Furetière enregistre.

Plusieurs articles montrent l'utilisation de l'art oratoire, d'abord chez les épistolières citées par Gaillard : Deshoulières et Sévigné, cette utilisation fut-elle déniée, comme chez cette dernière, en vertu de l'esthétique nouvelle de la négligence mondaine, ou encore chez Catherine de Bourbon (J. Couchman). En marge de la politique, des œuvres de circonstance d'Isabelle de Charrière, tirées des *Observations et conjectures* (1787), attestent sa lecture approfondie du *Traité des études* de Rollin (M. Van Strien).

Ce volume lève aussi des *a priori*, montrant des pratiques éloignées de l'*ethos* féminin, que ce soit chez les héroïnes de Corneille, au théâtre (M. Maître) ; dans les débats religieux, avec la janséniste mère Angélique de Saint Jean d'Andilly, ou bien encore dans l'espace élitaire et privilégié – il est vrai – de la *Correspondance littéraire* de Grimm, où Epinay adopte une posture satirique éloignée de la modestie attendue (M. Caron). On découvre aussi avec intérêt la rhétorique discrète de plusieurs femmes, aux 16^e et 17^e siècles, autour de la loi salique (E. Viennot).

Parfois, en revanche, le lien avec le sujet paraît plus tenu ou un peu artificiel, comme lorsqu'il s'agit d'évoquer les normes épistolaires sexuées ; ou dans plusieurs études traitant, pèle-mêle, d'un manuel de contre-civilité allemand de Dedekind, de la topique de la colère féminine dans les contes de M^{me} d'Aulnoy, de la controverse autour de la conversion de Catherine de Bourbon lors de la conférence d'Annecy, ou des éloges collectifs de femmes de la première moitié du 16^e siècle...

Ce volume apporte un renouvellement relatif dans l'étude de l'épistolaire, qui reste encore l'un des lieux privilégiés de l'art de bien dire pour les femmes, tout en éclairant la façon dont se sont constitués quelques-uns de ses clichés. On apprécie évidemment la présence d'une bibliographie, ainsi que des résumés souvent précis qui permettent au lecteur de distendre la frontière académique des siècles.

LAURENCE VANOFLEN

Diderot. Langue et Savoir, dir. Véronique Le Ru, Reims, Epure, 2014, 118 p.

Le présent volume regroupe les textes des cinq conférences données à l'Université de Reims à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Diderot, le 26 mars 2013 : ceux de Jean-Louis Haquette, Françoise Gevrey, René Daval, François Pépin) et Véronique Le Ru, celle-ci responsable aussi de l'édition.

Ainsi faut-il souligner l'imprévisible unité de ce livre. Tout d'abord, l'article de Jean-Louis Haquette (« Le langage et la puissance de l'image dans l'esthétique de Diderot ») élargit le contexte de la relation entre langue et savoir en considérant l'importance commune de l'image, et la distinction nécessaire entre la peinture, la langue et la littérature. Portant surtout sur le théâtre et les notions de « scène imaginaire », « image scénique » ou « théâtre intérieur », il constitue une sorte d'introduction à l'article de Françoise Gevrey, « Langue et savoir dans *Les Bijoux Indiscrets* » : souvent négligé, *Les Bijoux* est ici considéré comme un « conte expérimental » (p. 33). En effet, les questions qui relèvent de l'image et de l'imagination, y sont développées par des aspects moins soulignés par la critique : la question de l'ordre du discours (très proche déjà de la pensée de Foucault sur le même thème), la pratique de l'intertextualité des images du discours et des songes, ou les conséquentes ambiguïtés d'un savoir dynamique, toujours en état d'essai ou en forme de dialogue (stratégies qui se présentent sous la forme des « voix multiples », de la « promenade du sceptique » au *Rêve de D'Alembert* ou aux entrées de l'*Encyclopédie*). Ces questions, essentiellement de raison esthétique, seront réévaluées par René Daval (« Enthusiasme et esthétique chez Diderot »), cette fois-ci, considérant le contexte dynamique de l'influence des philosophes anglais, notamment de Shaftesbury, dans l'évolution de la pensée de Diderot en ce qui concerne la rationalisation

du « génie ». Significativement, la citation finale d'Yvon Belaval, faite par René Daval (p. 70), en opposant « l'enthousiasme d'âme et celui de métier », annoncera au lecteur (certainement pas par hasard...) la deuxième partie du volume, relative à la perspective épistémologique de la relation langue-savoir. L'article de François Pépin (« Diderot et la langue des savoirs expérimentaux ») partira implicitement, soit de la « dialectique de l'image et du texte », soit de cette opposition entre « l'enthousiasme d'âme et celui de métier », pour poser la question de la « traduction » dans tout le déplacement, entre les langues, mais aussi entre les arts, et entre les arts et les métiers. L'image de Diderot est celle d'un nouveau Socrate qui dresse une nouvelle « philosophie expérimentale », puisque Diderot se met « dans la position de celui qui imagine ce que pourrait dire un manouvrier » (p. 82). Le langage de manouvriers doit comprendre et être compris par les scientifiques ou par les artistes, et un double mouvement/traduction s'impose : d'une part, il faut refuser la subalternisation du savoir pratique/opérationnel au savoir théorique/savant ; d'autre part, penser la genèse d'un art (même, précisons-nous, de la littérature) « comme un raffinement progressif de ce qu'un mélange de hasard et de génie a mis à jour ». Le dernier article (« Langue et savoir dans l'*Encyclopédie* », de Véronique Le Ru) reprend ce que l'article de F. Pépin annonce à la fin : le double but de l'*Encyclopédie*, « rendre la philosophie et le savoir populaires, d'une part, fixer la langue, d'autre part », à travers l'invention (*in-ventio*) d'un système de concepts qui puissent permettre à l'art de raisonner et d'analyser nos idées. L'*Encyclopédie* vise ainsi une nouvelle métaphysique du savoir qui « présuppose une critique de l'usage traditionnel du terme de métaphysique » (p. 98), que Véronique Le Ru trouve aussi bien dans les textes de d'Alembert que de Diderot, à quelques écarts terminologiques près. Ce dernier article nous renvoie aux autres : à l'importance de l'imagination sur la mémoire, du paradigme de la fiction narrative, de l'observation des lois cachées du génie, ou de concevoir la langue comme un savoir et le savoir comme une langue. Il y aurait sans doute des rapports à faire entre la pensée de Diderot sur le savoir et la *Naturphilosophie* des philosophes allemands de la fin du 18^e siècle... .

Qui ce livre peut-il intéresser? Les dix-huitiémistes? Certes. Mais ce qui demeure la pierre de touche de ce livre est encore son désir de souligner l'actualité de Diderot, pendant qu'on célèbre le tricentenaire de sa naissance. Surtout en ce qui concerne cette relation entre langue et savoir. Les études de littérature comparée sont du plus grand intérêt dans cette perspective, puisque Diderot, même avant Goethe, théorise non pas seulement sur le dialogue entre les langues, mais aussi entre les arts, entre les arts et les sciences, entre le savoir pratique et le savoir théorique, et il faut bien le souligner aujourd'hui, quand on veut redéfinir la littérature comparée ou parler de son apport dans le champ interactif des relations entre les arts ou entre les arts et les sciences.

Diderot nous renforce aussi nos défenses contre l'accumulation d'information, qui n'assure jamais la communication : « Penser par soi-même et éduquer le lecteur à penser par lui-même, telle est la ligne de force du chemin de vie de Diderot. Mais pour bien penser, il faut apprendre à connaître les forces de la nature mais aussi apprendre à bien lire. » Il faut bien le redire. En écrivant sur Diderot, ces spécialistes imaginent, comme Diderot, un lecteur qui n'est pas forcément un philosophe, mais qui est, quand même, quelqu'un qui aime penser : « prends et lis. [...] Comme je me suis moins proposé de t'instruire que de t'exercer, il m'importe peu que tu adoptes mes idées ou que tu les rejettes, pourvu qu'elles emploient toute ton attention » (p. 5).

MARIA LUÍSA MALATO

Penser l'Europe au 18^e siècle, commerce, civilisation, empire, dir. Antoine Lilti et Céline Spector, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, ix + 280 p.

C'est sur le ton de l'actualité que ce collectif propose une histoire intellectuelle de la notion d'Europe. Rappelant les récentes fluctuations entre considération et déconsidération apportées à l'Europe par les propres pays qui la constituent, entre désillusion et civilisation

que la genèse intellectuelle de l'idée d'Europe conserve présente en chacun, les éditeurs se sont donné pour objectif « d'analyser comment l'Europe en tant qu'idée ou concept est devenue l'objet d'une connaissance à la fois historique et philosophique, dans le cadre d'une histoire philosophique qui n'est pas encore une véritable philosophie de l'Histoire ». Neuf philosophes et historiens conduisent donc une enquête qui va mettre en évidence l'empire, le commerce et la civilisation pour comprendre l'émergence du concept d'Europe, comment l'Europe s'est constituée comme « le lieu théorique où se croisaient les nombreuses ambivalences des Lumières ». Une première partie est consacrée au nouvel ordre européen qui véhicule les notions d'équilibre, de paix, de juridique. La deuxième interroge avec pertinence la fin de l'ancien Régime en rapport avec l'*Histoire des deux Indes*. Enfin une troisième partie analyse la civilisation et ses critiques. Elle se termine avec la rencontre du 18^e et du 21^e siècles. On sait après le 7 janvier que le 18^e siècle est plus qu'un horizon dans les débats actuels de l'Europe, comme l'écrit l'auteur, mais à nouveau une référence pour mener le combat contre le fanatisme dénoncé par Voltaire. Ce livre, construit sur le concept philosophique de relation et qui s'interroge à partir de là sur l'Europe, est à lire pour, en effet, ne jamais sortir, moins du champ d'interrogations du siècle des Lumières, que de son combat.

MARTINE GROULT

L'Invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (18^e et 19^e siècles), dir. Sarga Moussa et Alexandre Stroev, Paris, Institut d'Études slaves, coll. « Eur'ORBEM/Cultures & sociétés de l'Est », 2014, 234 p., ill.

Au 18^e siècle, la Sibérie parcourue par les voyageurs européens dès le 16^e siècle devient un objet de savoir. Les actes de ce colloque de Lyon en envisagent les diverses étapes poursuivies jusqu'au siècle suivant. Pour ce qui est du 18^e siècle, ce volume va largement au-delà des deux ouvrages canoniques du genre viatique que sont les relations de Chappe d'Aute-roche et de Pallas et des scènes de la vie quotidienne sibérienne dessinées, peintes et gravées par Jean-Baptiste Le Prince; d'ailleurs, il y est aussi question de divers voyageurs européens non-francophones (dont Pallas évidemment). L'étude commence par un « incunable » de voyage publié par le *Mercure galant* de 1687 d'après une relation par extrait du diplomate moscovite Venouikov dont il existe au moins deux copies et, peut-être, une troisième, celle de Bultea, un contemporain que l'auteur de l'article n'identifie pas et qui est Charles Bultea, un grand bibliophile dont le catalogue de la bibliothèque fut publié en deux volumes par le libraire Gabriel Martin (1711, sur la Russie, t. II, p. 846). En 1692, puis en 1705, Nicolas Wisten publie en hollandais son grand ouvrage sur « la Tartarie septentrionale et occidentale » qui compile les relations bien connues des jésuites français établis dans l'Empire du milieu, dont celles des pères Avril et Gerbillon poussant leurs enquêtes au-delà de la Mongolie, patrie d'origine de la dynastie des Qing, et rejoignant la Chine par la voie terrestre. La cartographie jésuite des régions orientales de la Russie va servir de base au géographe français Joseph Nicolas Delisle convié à Saint-Pétersbourg en 1725 par son Académie dans le cadre de la modernisation de l'antique Moscovie. Mais le séjour de dix années effectué en Sibérie par l'Allemand Gerhard Friedrich Müller, de la même Académie, conduit à un conflit avec Delisle, mêlé, malgré lui, aux débats des diplomatises russe et française. Müller publie en allemand des *Nachrichten von Seereisen* (1758), ouvrage traduit en anglais (1761) puis en français (1766), qui proclame la supériorité des Russes dans l'exploration de la Sibérie et la recherche du passage du Nord-Ouest. Mais il n'y a que de savants explorateurs à courir les chemins de la partie asiatique de la Russie. À côté d'un primitivisme à l'exotisme assez esthétique chez un Le Prince par exemple et de l'éloge des Samoyèdes qui vivent selon les pures lois du code de la nature, la Sibérie, qui sert à la relégation des prisonniers de guerre, dont des Français, présente une image des steppes glacées qui illustre une vision particulièrement effrayante du despotisme oriental. Les paysa-

ges asiatiques attirent aussi quelques Français audacieux au service de l'administration russe. Le voyage en Sibérie en 1781 du futur conventionnel Romme, alors l'un de ces précepteurs à la mode dans l'aristocratie russe, n'est pas totalement avéré. Un peu désordonné et parfois répétitif, ce recueil qui se poursuit sur le 19^e siècle, offre néanmoins des nombreuses sources peu connues concernant les voyageurs français, mais aussi européens – dont des Russes – à la découverte d'un espace témoin d'une colonisation intérieure entreprise par le pouvoir tsariste.

FRANÇOIS MOUREAU

Jean-Jacques Rousseau et l'exigence d'authenticité. Une question pour notre temps, dir. Jean-François Perrin et Yves Citton, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2014, 474 p.

Ce recueil propose les actes d'un colloque qui a eu lieu en octobre 2012 à l'Université Stendhal de Grenoble et que les organisateurs auront su publier dans les meilleurs délais ; la performance est devenue assez rare pour qu'on la salue. Leur colloque voulait insister sur la foncière actualité de l'œuvre de Jean-Jacques, qu'on nous présente donc comme « un penseur du 18^e siècle dont tout atteste que les intuitions fondamentales demeurent pour bonne part devant nous » (p. 9). Il anticiperait notamment sur toute une problématique de l'*authenticité*, qui serait, même si le terme n'affleure sous sa plume que dans sa très ancienne acception juridique, la préoccupation centrale de son œuvre.

Ce n'est bien sûr pas la première fois qu'on aura proposé d'unifier celle-ci autour d'un concept philosophique qui n'appartenait pas encore au lexique ni aux catégories familiaires de Jean-Jacques, mais qui permettrait de cerner au mieux une inquiétude ou un enjeu central de sa pensée. Une telle tentative ne peut, par la force des choses, s'autoriser que de la qualité des exégèses qu'elle permet ; le présent recueil propose quelques très belles analyses, qui donneraient à penser que l'*authenticité* a toutes chances de faire un commun dénominateur au moins aussi valable que l'*aliénation* (P. Burgelin), la *transparence* (J. Starobinski) ou la *reconnaissance* (B. Baczko). Une étude d'ensemble qui la prendrait un jour comme argument pourrait donc devenir à son tour un classique des études rousseauïstes.

Nos actes se contentent inévitablement d'un argumentaire dispersé. Ils s'inspirent essentiellement, fût-ce pour s'en démarquer, de la leçon de Charles Taylor, dont l'ouvrage connu en France comme *Le Malaise de la modernité* s'intitule dans sa version originale *The Ethics of Authenticity*. Le philosophe canadien y fait état d'un tournant expressiviste en vertu duquel une modernité privée de valeurs communément partagées assoirait désormais son éthique sur l'exigence d'une constante fidélité à soi-même : les conduites paraissent moralement valables du moment qu'elles expriment la vérité profonde de leurs agents. Il s'agirait, toujours selon Taylor, d'une évolution foncièrement problématique, qui risquerait, faute de disposer d'aucun critère supra-personnel, d'autoriser les pires dérives : elles correspondraient toujours à leur manière aux postulations intimes de qui s'y livre. S'ensuivrait la nécessité de redécouvrir de nouveaux horizons moraux à la fois adaptés à notre modernité et susceptibles de circonscrire cet arbitraire.

Les contributions les plus philosophiques du volume se situent diversement par rapport à ces analyses. Barbara Carnevali les rejoints d'assez près en montrant comment la fidélité à la nature rousseauïste ne s'aligne pas, contrairement à celle des stoïciens, sur un ordre cosmique mais défère à une dictée intime : Jean-Jacques se fait, tel qu'en lui-même, la mesure de toutes choses. D'autres contributions soulignent de même l'implication personnelle inédite d'une œuvre « intensément incarnée » (p. 189), qui s'accompagne dès ses débuts d'une réforme morale de l'auteur et finit par se faire de part en part autobiographique. Benoit Cadoux prendrait plutôt le contre-pied de l'évaluation assez sévère de Charles Taylor en rappelant que Jean-Jacques, loin de s'abandonner à certaine « sincérité narcissique » (p. 130), chercherait plutôt à rejoindre un homme de la nature, qui vaudrait un hori-

zon moral foncièrement partagé et fournirait ainsi de quoi conjurer les dérives omniprésentes de ce qu'il appelle l'amour-propre. On peut se demander – et pas seulement pour cette contribution au volume –, si cela ne revient pas à découvrir un peu trop chez Jean-Jacques ce que nous aimerais, en notre début du 21^e siècle, qu'il eût dit : c'est à la fois le très grand mérite et la principale faiblesse de ce volume de poser des questions fort intéressantes mais qui requerraient, pour y répondre valablement, une monographie à part entière.

D'autres contributions préludent plutôt à des chapitres de ce livre à venir. Quelques études fort bien venues (Antoine Lilti, John C. O. Neal) insistent sur les rapports retors entre l'exigence d'authenticité et la célébrité d'un auteur qui aura été un des premiers à savourer les délices mais aussi les affres du vedettariat moderne. Sa réforme morale est aussi un geste ostensible, qui se veut exemplaire, se donne du coup en spectacle et ne va donc pas sans certain cabotinage. La hantise du complot en est à certain degré le contrecoup : elle dit le désarroi d'un homme submergé par une attention soutenue qu'il avait lui-même appelée, mais qui le condamne aussi à une prolifération d'images caricaturales ou malveillantes. Les *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*, dans ce sens, ne se réduisent pas à un simple délire ; ils proposeraient au contraire une exploration fort précoce, et à sa façon lucide, des risques d'une vie d'idole donnée tout entière en pâture au public.

Michael O'Dea et Amélie Tisoires suggèrent que la prédilection de Jean-Jacques pour la musique italienne regarde surtout une authenticité émotionnelle dont la musique française serait incapable. Leurs contributions sont d'autant plus intéressantes qu'ils s'emparent d'ajouter que les compositeurs italiens restent forcément des artificiers, qui suscitent ou suggèrent des émotions mais qui recourent à un art tout aussi concerté que celui de leurs rivaux français : là aussi, « les sentiments de l'auditeur sont l'effet d'un simulacre » (p. 280). C'est dire que l'exigence d'authenticité dont il s'agit ici ne se limite pas à l'immédiateté pure et simple d'un retour à la nature. Jean-Jacques réverrait plutôt, au-delà de certaine facticité générale du monde comme il va, d'une harmonie supérieure qu'on n'atteindrait pas, ici comme ailleurs (l'idée revient dans d'autres essais), sans des efforts, très *concertés*.

Yves Citton voudrait même, dans une postface fort bien enlevée, que l'œuvre entière de Jean-Jacques invite surtout au « travail nécessaire à l'émergence d'une authenticité qui n'a rien d'originel ni d'immédiat » (p. 434) et qui se rapprocherait ainsi de *l'ingenuidad aprendida*, l'ingénuité apprise définie récemment par le philosophe espagnol Javier Goma Lanzon. On ne peut que constater qu'il existe au moins quelques pages célèbres où le Citoyen ne donne pas précisément l'impression de se méfier de l'originel ou de l'immédiat ; là encore, la question serait de savoir si elles font le poids à côté des suggestions de sens contraire. Ce volume d'actes tendrait à privilégier ces dernières ; admettons, en attendant la monographie qui pourra trancher la question, que c'est bien de ce côté-là que Jean-Jacques risque d'avoir débordé, et même de façon assez substantielle, le tournant expressiviste mis en cause par Charles Taylor.

Je signale pour terminer que notre volume contient aussi, comme on pouvait s'y attendre dans un recueil d'actes, quelques contributions qui ne rejoignent pas vraiment la problématique définie par les organisateurs du colloque. Je n'en retiens, faute de place, que deux très belles explications de texte. Jacques Berchtold s'attarde aux premières pages des *Confessions* et plus précisément au silence pieux que Jean-Jacques y garderait sur les cruautés de son père ; il y a là, au regard de son parti pris de franchise absolue, un curieux mensonge par omission, qui a pu laisser des traces, sur le mode de la dénégation, dans l'admiration fascinée pour tels pères romains, Brutus l'Ancien ou Manlius Torquatus, qui n'hésitaient pas à sacrifier leurs fils à la République. Dominique Hölzle interroge de son côté un souvenir de jeunesse enchanté et montre brillamment comment la danse du régiment de Saint-Gervais, qui apparaît dans la note finale de la *Lettre à d'Alembert* et qui s'y termine en apothéose quand les femmes des soldats viennent spontanément rejoindre leurs maris, triomphe comme par miracle de toutes les dissonances qui menacent d'habitude les fêtes rousseauistes. Ce triomphe prendrait aussi

le contre-pied « de la scène pathétique de l'arrestation de Junie revécue par Néron » (p. 313) dans *Britannicus*; le mot de la fin rejeté en note, où l'on verrait d'abord une manière de corps étranger, s'inscrirait ainsi dans la ligne de mire exacte de la *Lettre*.

PAUL PELCKMANS

La Révolution française et le monde d'aujourd'hui. Mythologies contemporaines, dir. Martial Poirson, Paris, Classiques Garnier, 2014, 554 p.

Ce fort volume collectif vise à ouvrir un nouveau champ d'investigation historiographique : la construction sociale et politique de stéréotypes culturels suscités par la Révolution française dans l'espace de la mondialisation médiatique. Si la place manque ici pour rendre compte de la grande richesse de cet ouvrage, on ne peut qu'être frappé par l'avalanche de références à la Révolution dans le discours politique français des années récentes, dans la fiction historique, et les productions du monde entier visant un public populaire. Une première section est intitulée « Échos et postures politiques ». Elle porte sur l'image de la Révolution française qu'entretiennent les acteurs des révolutions arabes contemporaines et sur celles du discours politico-médiatique, commémoratif et mémoriel. L'instrumentalisation des faits et gestes des grands acteurs de la Révolution dans les débats politiques contemporains des deux assemblées est l'occasion de passes d'armes savoureuses entre nos élus. Certains, comme le député communiste Jean-Pierre Brard, s'en sont fait une spécialité. Le phénomène est étudié avec beaucoup d'humour par Michel Biard ! Quant aux grandes manifestations organisées autour d'un épisode de la Révolution, comme la guerre de Vendée évoquée aux spectacles du Puy du Fou, elles ne sont plus matière à débat, mémoire à entretenir ou modèle à imiter, mais simple prétexte à divertissement. L'ère de la marchandisation, coïncidant avec l'effacement du sens historique, aurait succédé aux querelles théoriques en vigueur au temps du bicentenaire. Une deuxième partie analyse la Révolution française dans les arts du spectacle. Comme le montre G. Gengembre, dans un article fort convaincant, la Révolution fascine les romanciers, les cinéastes et les auteurs de téléfilms, mais les procédures de réduction et les dérivés sont fréquentes : focalisation sur les destins individuels, assimilation de la Révolution à la Terreur, « visée compassionnelle privilégiant vaincus et victimes ». Une dernière section étudie les transferts internationaux et les réinterprétations. Une part de choix est, bien sûr, réservée aux nombreuses représentations de Marie-Antoinette que Guy Spielmann analyse, en s'appuyant sur les travaux d'Edgar Morin, pour montrer comment et pourquoi la reine de France est transformée en superstar. Il ne s'agit plus ici d'une interprétation, dit-il pertinemment, portant sur un personnage historique, mais d'une image créée à partir d'une représentation déjà fictionnelle, pour aboutir finalement à un type, reflétant tout un imaginaire de la séduction et un style de vie incarnant le plaisir et le luxe aristocratiques.

Il faut rendre hommage à Martial Poirson, le responsable de cet ouvrage. La voie tracée ici pour l'étude de la Révolution française est prometteuse, car sa visée est double. Elle permet de comprendre comment la médiatisation généralisée de la culture modifie la relation du public, pris au sens large, avec cet événement fondateur qu'est la Révolution, tout en jetant un regard aigu sur les conduites, les positions et l'imaginaire de nos contemporains. Cette approche à la fois historique, sociologique et sémiologique étudiant en même temps, mais sans bien sûr les confondre, culture savante et culture de masse, histoire et mémoire, instrumentalisation politique de l'événement et approche distanciée, relie de façon nouvelle notre connaissance du passé à celle du présent. Elle montre aussi comment notre imaginaire parfois appauvri par le filtre médiatique, parfois stimulé par la création littéraire et artistique, perçoit un grand événement fondateur en fonction d'un mode de représentation imposé par les préoccupations du moment.

DIDIER MASSEAU

Louis XIV et le Grand Siècle dans la culture allemande, dir. Jean Schillinger, Nancy, PUN, 2012, 310 p.

Dès le début de son règne, l'agressivité diplomatique et militaire de Louis XIV ne fut pas de nature à lui concilier les peuples de l'Europe. Deux ouvrages, entre autres, ont étudié cette hostilité : P. J. W. Malssen, *Louis XIV d'après les pamphlets répandus en Hollande*, Amsterdam-Paris, 1936 et, plus récemment, Jean Schillinger, *Les Pamphlétaire allemands et la France de Louis XIV*, Berne, 1999. Ce dernier a poursuivi sa réflexion en organisant à Nancy en 2010, dans le cadre du CRGI (université de Lorraine), un colloque intitulé *Louis XIV et le Grand Siècle dans la culture allemande*, dont il a édité les actes en 2012.

La nouveauté du volume réside dans l'élargissement chronologique du point de vue : explorer la place de la mémoire de Louis XIV dans la culture allemande de 1715 à la fin du 20^e siècle. Un nouveau questionnement s'ensuit : dans quelle mesure l'admiration ou l'hostilité pour le Grand Siècle ont contribué à façonner, par mimesis ou par opposition, une identité culturelle allemande ? Des quinze communications publiées dans l'ouvrage, cinq portent sur le 18^e siècle. Ces dernières mobilisent un corpus documentaire varié : un roman galant publié en 1715 (Ruth Florack), un ensemble d'almanachs et de pamphlets circulant de 1715 à 1815 (Hans-Jürgen Lüsebrink), quelques écrits de Frédéric II (Brunhilde Wehinger), des ouvrages de réflexions prônant l'émergence d'une littérature nationale allemande (Anne Wagniar) et, enfin, un certain nombre d'histoires de l'Europe qui traversent le siècle (Gérard Laudin). De ces différentes études émergent au moins deux constantes.

La première est une franche hostilité, à vrai dire ancienne et convenue, car les arguments se trouvent déjà dans les pamphlets des années 1667-1715 : Louis XIV fut un tyran voulant écraser les libertés allemandes, mais également françaises, comme l'existence de la Bastille ne le prouve qu'assez ; la Révocation de l'édit de Nantes fut une honte indélébile ; sa cruauté n'eut de pair que son brigandage, les ravages du Palatinat manifestèrent la preuve de sa malfaillance, etc.

La seconde constante est l'admiration contrariée : le classicisme français avait joui d'un rayonnement européen écrasant, surtout comparé à la culture littéraire allemande, méprisée par les classes dirigeantes allemandes elles-mêmes. Et cela n'avait pas changé au début du 18^e siècle. Les restes d'une telle admiration sont palpables même dans les almanachs populaires. Johann Christophe Gottsched, lui, tenta autour des années 1730 de tirer parti du modèle classique et du répertoire français pour faire naître une littérature proprement allemande, notamment théâtrale, mais ce fut un échec. C'est à partir de la réaction anti-française de Lessing, suivi par le jeune Goethe, que la culture littéraire allemande cherche et trouve des chemins autonomes et que l'admiration pour le classicisme louis-quatorzien laisse la place à l'indifférence respectueuse que l'on réserve aux formes littéraires désuètes. Au cours de la seconde moitié du siècle, les Allemands se détachent définitivement de Racine et de Descartes pour embrasser Shakespeare et revenir aux anciens Grecs. Un détachement qui s'approfondit du côté des historiens, surtout (une fois de plus) ceux qui publient leurs ouvrages au cours de la seconde moitié du 18^e siècle : pour ceux-ci, rien ou presque de l'époque de Louis XIV ne peut être sauvé ni servir de référence aux Allemands ; ils estiment même que son temps est celui du début de la décadence française et de son modèle politique : analyses fines qui anticipent (influencent ?) celles des historiens français post-révolutionnaires comme Lemontey. En somme, le 18^e siècle allemand considère le Grand Siècle français comme une expérience culturelle épuisée, le chant du cygne d'une civilisation inadaptée à la nouvelle modernité qui incarne les valeurs de l'émergeante « Kultur » nationale allemande.

À la lecture des cinq contributions consacrées au 18^e siècle, une absence étonne : Voltaire, dont le *Siècle de Louis XIV* avait formalisé l'idée même de Grand Siècle, n'est jamais cité (même lorsqu'il est question de « l'homme au masque de fer », inconnu avant lui ; même lorsqu'il est question de Frédéric II qui, dès le début des années 1740, put lire en manuscrit des larges parties du *Siècle voltaire* ; même lorsque Grillparzer estime que

Louis XIV fit renaître le « siècle de Périclès ». Si une telle absence allait (presque) de soi pour tout texte précédent 1751, sa persistance au cours des décennies suivantes est un des résultats les plus inattendus de ce recueil : la formalisation voltairennne n'aurait donc joué aucun rôle dans la construction allemande de l'image de Louis XIV et de son siècle. Une suggestion intéressante, qui appelle des futurs approfondissements.

DIEGO VENTURINO

The Arc of the Pendulum, dir. Freya Johnston, Lynda Muggleton, Oxford, Oxford University Press, 2012, 226 p.

Cet ouvrage collectif, dont le titre s'inspire de la remarque cinglante de Hazlitt en 1819 décrivant le style de Johnson comme pompeux et entravé dans une rhétorique lourdement binaire, comprend seize articles portant sur des thématiques précisément ciblées. Le but recherché est de réhabiliter, si besoin est, l'écriture de Johnson, en particulier contre les attaques des romantiques ainsi que de quelques autres.

Dans leur lumineuse introduction, Freya Johnston et Lynda Muggleton rappellent qu'outre Hazlitt, Hugh Blair avant lui dans ses *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* avait déjà mis en avant le caractère pompeux du style de Jonhson et que John Ruskin avait ultérieurement développé des arguments du même ordre. Mais les auteurs font valoir que le balancement rhétorique, loin d'être un écueil, est aussi et surtout liberté de mouvement, que les contradictions ne sont qu'apparentes et qu'elles expriment surtout les flux contraires qui animent l'esprit humain et dont le balancement thèse/antithèse est l'image.

Philip Smallwood analyse le rapport de Johnson au temps à travers les effets de l'imagerie et de l'analogie. Ainsi s'explique la distinction antinomique entre temps et durée. Alors que le temps annihile, la durée est, dans l'esprit humain, le socle de l'expérience qui prévient les errances mentales et névrotiques.

Dans le même ordre d'idées, Robert DeMaria Jr. étudie le caractère de Johnson dans lequel il voit d'abord une « constance herculéenne » et une « stabilité romaine ». Cependant, cette image de l'homme de lettres qui fait de lui une sorte de statue du commandeur est nuancée par la prise en compte du mouvement qui se manifeste dans le style lui-même et notamment dans *Lives of the English Poets*. Johnson s'assigne comme but de mettre de l'ordre dans la confusion sans pour autant déboucher sur une conception figée du monde.

Alors que Johnson est souvent décrit comme un écrivain aux idées solidement ancrées, John Richetti met en regard ses affirmations et ses concessions étudiées dans la perspective de l'irrésolution morale qui tend à se résoudre et à s'inscrire dans la rhétorique. Sans doute Johnson goûte au plaisir de la contradiction, au culte du paradoxe dont il use aussi dans la conversation. Il n'en demeure pas moins que l'écriture de Johnson a un caractère dialogique dont la finalité est autant la recherche de la vérité que la difficulté à l'entrevoir.

Ce fonctionnement mental fondé sur une permanence de la thèse et de l'antithèse peut poser un problème psychologique dont le style peut être le reflet. Or, Johnson est connu pour la solidité de son équilibre mental. Loin d'être une aporie, selon Philip Davis, le balancement rhétorique entre une affirmation et son contraire apparaît clairement dans le *Dictionnaire*. Selon l'auteur, la puissance de l'écriture de Johnson réside paradoxalement dans la conscience aiguë de ses limites.

Les flux contraires qui animent le paysage mental de Johnson ne pouvaient pas manquer de concerner une approche freudienne plus ou moins convaincante. C'est ce que montre Adam Philips qui conclut que si Johnson nous encourage à lire Freud, il n'en va pas de même du contraire.

Johnson est aussi souvent présenté comme un critique atrabilaire toujours prompt à traquer ce qu'il considère comme des fautes chez les écrivains ou les poètes qu'il étudie. John Mullan explique comment il s'efforce presque systématiquement de contrebalancer les

éloges et à dénoncer l'inconsistance logique (notamment dans les allégories). Or, Mullan précise à juste titre que Johnson ne contredit pas pour le simple plaisir, mais parce qu'il considère que les fautes d'un bon auteur sont dangereuses parce qu'elles peuvent servir d'exemples. Pour Johnson, la bonne critique est celle qui détrompe le lecteur.

Johnson appartient à une époque où le débat sur le génie est très présent. Cette notion est souvent présentée comme un don divin se situant hors du champ humain. Lawrence Lipking montre comment Johnson s'oppose aux conceptions populaires du génie, lequel, affirme-t-il en bon connaisseur de l'empirisme, ne se connaît qu'à partir de ses résultats. Si le génie se manifeste par ses effets, son essence demeure inconnue. Le but de Johnson est d'humaniser le génie, mais l'histoire de la littérature montre que son point de vue n'a pas prévalu.

Freya Johnston étudie pour sa part le point de vue de Johnson sur la personification en la replaçant dans le contexte du 18^e siècle. Il résulte de son analyse que cette figure rhétorique, dont l'usage est des plus anciens, atteint rapidement ses limites. Dans le même ordre d'idées, Jane Steen se penche la formation du caractère chez Johnson à la lumière de l'expérience.

C'est en vain que l'on cherchera des femmes dans les *Lives of the English Poets*. Il en va de même, à de très rares exceptions près, dans le *Dictionnaire*, ainsi que l'illustre avec beaucoup de précision Charlotte Brewer. Certes, comme l'affirme l'auteur, cette absence réduit le champ lexical de l'ouvrage et limite la perspective culturelle. Néanmoins, si la critique féministe peut à juste titre qualifier Johnson de misogyne, elle a tout loisir d'étendre ses investigations sur la plupart des écrivains de l'époque, tant une approche contemporaine peut jeter à l'envi sur le passé un regard réprobateur.

Lynda Muggleton aborde également le *Dictionnaire* sous un angle rigoureusement lexicographique en mettant en regard le commun des lecteurs et la sémantique du vocabulaire, tant dans son acceptation générale que dans son évolution.

James McLaverty étudie dans une analyse originale ce qu'il appelle la « fixité » et « l'instabilité » dans les poèmes de Johnson. On en revient ainsi à la permanence de la thèse et de l'antithèse débattue plus haut sous des angles différents dans la pensée et le style de Johnson. L'auteur, soulignant une autre contradiction, explique que Johnson composait ses poèmes rapidement (et donc qu'il se fiait à une forme d'inspiration circonscrite dans le temps), alors que dans les *Lives* il n'a de cesse de louer le travail du texte censé conduire à la perfection.

Les trois derniers chapitres apportent une conclusion générale à l'ouvrage. Isobel Grundy s'interroge sur les questions que l'on se pose toujours sur Johnson. Elle voit en l'écrivain un feu d'artifice d'énergies contradictoires qui, au lieu de paralyser, alimentent au contraire la création littéraire. David Fairer évoque l'épisode des relations tumultueuses entre Johnson et les frères Wharton où l'on retrouve encore les mêmes contradictions entre friction et résistance d'une part et douceur et rire bienfaiteur de l'autre. Dans le dernier chapitre, Howard D. Weinbrot tente un « ré-équilibrage » de Johnson en montrant que l'écrivain savait être sociable et ouvert et qu'il n'était pas, contrairement à une image souvent véhiculée, un soutien sans nuances de l'Église anglicane.

L'ouvrage se clôt par une bibliographie, certes sélective, mais très appropriée. Un index vient aussi faciliter la lecture.

Comme dans tous les ouvrages collectifs, certains chapitres retiennent l'attention plus que d'autres. On peut dire que tous les auteurs parviennent à rendre justice à Johnson selon l'angle qu'ils ont choisi de l'étudier. Mais on retiendra particulièrement l'excellente introduction de Freya Johnston et de Lynda Muggleton, les chapitres de Philip Smallwood, John Richetti, John Mullan, Lawrence Lipking, James McLaverty, Isobel Grundy et Howard D. Weinbrot. Il n'en demeure pas moins que toutes ces études sont des plus stimulantes. S'il n'est pas certain que Johnson avait besoin d'être réhabilité, l'ouvrage dirigé par Freya Johnston et Lynda Muggleton apporte un nouvel éclairage du meilleur aloi.

PIERRE MORÈRE

Revisiter la « querelle des femmes » : discours sur l'égalité-inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution, dir. Éliane Viennot, avec Nicole Pellegrin, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « L'école du genre », 2012, 201 p.

À partir de 2007, la SIEFAR (Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime) a mis en œuvre, avec le soutien d'institutions partenaires (IHMC, Columbia University/Reid Hall, Institut Émilie du Châtelet, IUF, Université Jean Monnet), un ambitieux programme de recherche autour de la « querelle des femmes ». Quatre colloques ont ainsi été organisés à Paris entre 2008 et 2011, couvrant les périodes 1750-1810, 1600-1750, 1400-1600 et, dans une perspective comparatiste, à l'échelle européenne, la période 1400-1800. Les volumes correspondant aux trois premiers colloques ont été publiés en 2012 et 2013 dans la collection « l'école du genre », que dirige Éliane Viennot.

Dans le volume inaugural (1750-1810), celle-ci consacre une large préface à la présentation et à l'analyse de cette « querelle », peu connue en France en dépit des milliers d'ouvrages qu'elle a suscités durant près de cinq siècles. Comme en atteste la riche bibliographie présente à la fin du volume, les études consacrées à cette gigantesque polémique sont en effet essentiellement étrangères, ce qui a motivé le programme lancé par la SIEFAR. La préface d'Éliane Viennot souligne notamment les enjeux de pouvoirs inhérents à la querelle, qui se cristallise autour de la question de l'*incapacité des femmes*, jugées inaptes aux carrières accaparées par les hommes dans un contexte de développement de l'État moderne. En disqualifiant les femmes – sur des registres divers et au noms de critères fluctuants –, leurs adversaires écartaient des concurrentes potentielles, ce que confirmerait l'extinction de la querelle au 20^e siècle, la féminisation de l'enseignement supérieur entraînant progressivement celle des emplois et fonctions d'importance.

Les huit études rassemblées dans le volume révèlent la vigueur des débats concernant la place des femmes dans la société au tournant des Lumières : politique, création littéraire et artistique, éducation, autant de domaines où s'affrontent défenseurs et détracteurs des femmes – dont divers documents, opportunément cités et présentés en complément des articles, font entendre la voix. Ces études pointent l'impact des discours misogynes sur les institutions révolutionnaires et impériales : Sandrine Lely établit ainsi le lien entre les critiques jugeant inaptes à contribuer à la régénération de l'art français des femmes prétendument vouées aux genres d'imitation (natures mortes, miniatures) et leur exclusion, en 1793, de la Société républicaine des Arts puis, en 1795, des Académies reconstituées. De même, Éliane Viennot insiste sur le rôle que la loi salique, mythe forgé de toutes pièces au 15^e siècle et pérennisé jusqu'au siècle des Lumières, a pu jouer lorsqu'il s'est agi d'écartier les femmes, en 1791, du suffrage universel.

Les auteures des articles et des notices de présentation des documents s'intéressent également à l'extraordinaire polyphonie dont la querelle est le cadre : diversité des thèses, des arguments, des genres mobilisés – y compris sous la plume d'un même auteur, comme Madame de Genlis, dont Martine Reid confronte le recueil de biographies intitulé *De l'influence des femmes sur la littérature française* (1811) et deux nouvelles : *La Femme auteur* (1802) et *La Nouvelle poétique ou les deux amants rivaux de gloire* (1807). Caroline Fayolle, à partir d'un examen des débats politiques sur l'éducation des femmes à l'époque de la Révolution, et Anne Morvan, à partir d'une étude de trois discours sur la famille légitimant l'exclusion des femmes de la sphère publique (Rousseau, Guiraudet, Bonald), soulignent le succès croissant de l'argument de la complémentarité des sexes. La famille se voit valorisée comme rempart à l'individualisme des Lumières : elle permet de résoudre, au nom d'un déterminisme biologique et/ou d'une nécessité sociale, la contradiction entre égalité de droit et inégalité réelle des citoyens en fonction de leur sexe. S'intéressant aux théories médicales relatives aux *vapeurs*, entre 1750 et 1820, Sabine Arnaud constate également une inflexion très nette du vocabulaire et de l'approche de ces pathologies à l'aube du 19^e siècle : le passage d'une conception des *affections vaporeuses*, communes aux deux sexes et favorisées

par l'oisiveté des aristocrates, à l'*hystérie*, désormais produite – au prix d'un tour de force discursif – par l'avidité de l'utérus, montre à quel point « l'élaboration du savoir ne vient pas seulement refléter les inégalités, mais les produire » (p. 141).

Riche et stimulant, cet ouvrage nous incite non seulement à nous intéresser à la « querelle des femmes » mais, au-delà, à interroger sous un angle nouveau l'histoire culturelle et sociale du 18^e siècle, la prégnance de certaines thèses dans les débats contemporains (parité, « mariage pour tous »...) et les points aveugles de nos approches critiques.

FRANÇOISE LE BORGNE

Classer les mots, classer les choses. Synonymie, analogie et métaphore au 18^e siècle, dir. Michèle Vallenthini, Charles Vincent et Rainer Godel, Paris, Classiques Garnier, 2014, 376 p.

Le présent ouvrage résulte des contributions et des discussions prononcées à l'occasion d'un colloque réunissant à Halle en mars 2012 des chercheurs allemands et français sur le thème du statut de la rhétorique au 18^e siècle : il s'agit de faire le point sur le « dépassement de la tradition rhétorique » au temps des Lumières, en référence à la nature, la vérité, les sentiments, et sur la base de traditions différentes. Côté allemand, l'accent a été mis jusqu'à cette rencontre sur la figure de l'analogie – en tant qu'elle explore le semblable dans le dissemblable – et son potentiel analytique. Côté français, c'est la synonymie, – en tant qu'elle considère la différence dans ce qui est semblable – la capacité à la variation, à la distinction du bien dire dans la conversation qui a été retenue prioritairement, avec son point de départ bien connu, le dictionnaire des *Synonymes français* de l'abbé Girard (1718). Cependant l'originalité des contributions tient à une réflexion d'ensemble sur les rapports de l'homme à son identité personnelle du point de vue des usages réels et possibles de la synonymie, de l'analogie et de la métaphore. Il s'agit d'abord d'analyser en quoi telle ou telle attestation d'un synonyme ou d'une analogie permet de comprendre la modification de l'identité du sens d'une phrase dans l'usage qui en fait. Il est ainsi possible d'aller au-delà d'une rhétorique classificatoire, et donc d'entrer dans des considérations existentielles, en examinant la manière dont l'être humain devient individu dans son rapport à l'existence formulé sous diverses formes linguistiques. Une telle interrogation sur les conditions d'existence des figures étudiées ouvre alors une nouvelle perspective épistémologique. Selon Ralph Ludwig, l'analogie, avec Condillac, est au centre d'une instrumentation analytique de la rhétorique. Elle renvoie à un acte d'orientation lié au cheminement de l'interprétation de la réalité à l'action individuelle. Par ailleurs, le passage par Condillac et son *Dictionnaire des synonymes* proposé par Jean-Christophe Abramovici permet de le resituer dans le contexte des écrivains de son temps. De cette orientation analytique ressort une sédimentation du savoir rhétorique, que ce soit avec Sade, comme le montre Michèle Vallenthini, ou dans le cas de la perception de l'Autre dans l'*Encyclopédie* étudiée par Karen Struve.

À ce modèle épistémologique à orientation nominaliste s'opposent toutes sortes de contre-épreuves de *L'Homme Machine* de La Mettrie, analysé par Rudolf Behrens au *Traité de l'origine des langues* de Herder pris en compte par Rainer Godel. La contre-épreuve au discours analytique dominant relève d'un intérêt permanent pour le déplacement entre le savoir et le non-savoir. Ainsi, parmi les auteurs que Hans Adler retient, Alexis Gottlieb Baumgarten fait un usage de la synonymie dans l'ordre poétique à contre-pied de toute réduction analytique. De même Diderot, comme le montre Caroline Jacot Grapa, oppose à un savoir idéalement analytique une poétique des rapports éloignés. Reste que la contre-épreuve ne peut résister à l'analogie systémique des sciences physiques et naturelles, étudiée par Olaf Breidbach. L'ouvrage se termine par l'examen de quelques cas exemplaires, suite à l'analyse des synonymes dans l'arène révolutionnaire par Philippe Roger. Ainsi de Frédéric II de Prusse publiant *De la littérature allemande* avec Daniel Fulda. Puis du traitement de la pantomime, sous forme linguistique chez Condillac, Rousseau, Diderot et Kleist, introduite par Gisela Febel. Et encore avec les pseudo-synonymes comme arme polémique,

étudiés par Charles Vincent. De même avec l'assimilation entre orage et révolution que Olivier Ritz analyse dans ses usages rhétoriques. Et tout se termine par la mention par son épouse d'« un demi-soupir » de Crébillon, détail lexical analysé par Michel Delon dans l'ordre des temporalités concurrentes.

JACQUES GUILHAUMOU

Representing Violence in France (1760-1820), dir. Thomas Wynn, Oxford, SVEC, 2013/10, ix-287 p.

Ce volume collectif se propose d'aborder la pensée de la violence à la charnière des 18^e et 19^e siècles. Il participe en cela du renouveau historiographique qui affecte aujourd'hui une notion dont les ramifications sont plurielles. Car la violence engage aussi bien des enjeux politiques, éthiques, juridiques que scientifiques (dans le cadre des phénomènes cataclysmiques ; voir l'article de Malcom Cook sur Bernardin de Saint-Pierre). Surtout, et c'est la perspective adoptée ici, la notion est mesurée à l'aune des dispositifs (esthétiques, littéraires) qui la modélisent. Elle est ainsi au cœur de la réflexion burkienne sur le sublime que Diderot a contribué à diffuser dans le *Salon de 1767* (Olivier Ritz). À un autre niveau d'analyse, la violence comme lieu des contraires se trouve problématisée dans les écrits de Sade (Michèle Vallenthini, Thomas Wynn, Jean-Christophe Abramovici, Will McMorran), ou, de manière semi-ironique, dans *Pauliksa ou La Perversité moderne de Réveroni Saint-Cyr* (Pierre Saint-Amand). Si elle sert indiscutablement d'outil critique, la matière littéraire porte parfois servilement une idéologie – qui est aussi en l'occurrence une conception de l'histoire →, celle de la « régénération » de la nation, comme en témoigne le théâtre révolutionnaire (Stéphanie Genand, Pierre Frantz, Yann Robert). La scène transpose également la figure de Rousseau pour stigmatiser la violence jacobine, et, à travers elle, la figure honnie de Marat (Ourida Mosefai). *A contrario* la littérature évacue la violence pour mieux la conjurer, comme le montre la remarquable efflorescence du roman sentimental et de la pastorale dans les années 1790 et, peu après, sous la Terreur. Si la violence révolutionnaire forme le point de convergence de la plupart des articles, d'autres manifestations sont prises en compte. Il en est ainsi de l'entreprise de diffamation dont fut victime le duc d'Orléans et dont l'article de Rebecca Sopchik explore les formes (animalisation, mœurs sexuelles dévoyées, etc.). Comme on le voit, la moisson proposée par ce volume est riche, malgré un relatif déséquilibre au sein du spectre chronologique proposé. La période du Consulat et surtout de l'Empire est sans doute insuffisamment représentée (l'article de Michel Delon reste quelque peu isolé). On aurait par ailleurs souhaité qu'une place plus importante soit accordée aux dispositifs iconographiques qui encadrent notamment les fictions. Mais cela est amplement contrebalancé par la qualité des analyses qui éclairent une notion protéiforme, qui se nourrit de ses apories, comme le souligne Thomas Wynn dans son bel avant-propos.

ADRIEN PASCHOUUD

HISTOIRE

Susan BAUMERT, *Bürgerliche Familienfeste im Wandel. Spielarten privater Festkultur in Weimar und Jena um 1800*, Frankfurt am Main, Peter Lang, coll. « Quellen und Forschungen zur Europäischen Kulturgeschichte », 2013, 326 p.

Depuis les années 1970, la culture festive et la famille sont des champs souvent exploités par les historiens de la vie quotidienne en lien avec des ethnologues, des historiens des religions, des sociologues et des littéraires. La présente étude, qui se fonde sur des lettres, dont un bon nombre inédites, et d'autres types d'écrits (manuels de savoir-vivre, articles de presse, en particulier du *Journal des Luxus und der Moden*), porte sur les mutations que traversent les fêtes familiales (anniversaires, fiançailles et mariages, rites dominicaux et de Noël) dans le grand-duché de Weimar autour de 1800. Dans ce petit État, dont l'import-

tance culturelle depuis quelques décennies excède largement l'importance politique, la puissance de l'élite bourgeoise s'est accrue à partir du milieu du 18^e siècle, alors qu'émergent les valeurs de la « vie privée », de l'« intime » et du subjectif.

Dans toutes ces fêtes privées se reflète le mouvement de « sécularisation » affectant le monde luthérien depuis la fin du 16^e siècle, désormais doublé d'un processus de démocratisation, d'individualisation et de libéralisation accéléré par les contrecoups de la Révolution française. La célébration de l'anniversaire, longtemps réservée aux souverains et hauts personnages, tend à remplacer dans la bourgeoisie de Weimar et de Iduna celle du prénom, donc du saint patron, déplaçant ainsi les enjeux vers l'ego, jusqu'à faire de ce jour une sorte de « couronnement de l'individu » qui manifeste aussi la cohésion de la famille, laquelle fait montre de sa « culture » par exemple en offrant des poèmes.

Les mutations que connaît le mariage sont plus complexes. L'introduction de l'état civil vers la fin du 18^e siècle dans la principauté de Weimar comme dans de nombreux autres territoires (le mariage civil obligatoire ne s'imposera dans toute l'Allemagne qu'en 1874), accentue un transfert, déjà amorcé chez les luthériens avec les consistoires, de l'autorité civile vers les fonctionnaires de l'État. Si la nouvelle régulation sociale des unions accorde une place plus grande à l'expression affective individuelle, elle accroît également le contrôle exercé par l'État, qui, sous prétexte de prévenir la ruine des familles, n'hésite pas à fixer par exemple le montant de dépenses à ne pas dépasser, sous peine d'amende, lors du banquet de mariage – amende que les plus riches toutefois préféreront payer, car si la « privatisation » du mariage progresse (souvent célébré dans la plus stricte intimité), le mariage remplit pour la famille une fonction de représentation : le port d'un vêtement spécifique par la mariée, qui ne concernait naguère que l'aristocratie, devient l'indice d'une promotion sociale de la bourgeoisie qui s'aligne en partie sur les usages aristocratiques et parvient à inventer des formes propres de célébration entre le luxe de la noblesse et les joies simples du peuple.

Le dimanche demeure certes marqué par la fréquentation de l'église, mais s'ajoutent des activités profanes, culturelles ou distrayantes (concert, théâtre, bientôt aussi le bal), et le jeu de quille ou la pratique d'un sport, dans les années 1830 à Iduna, font partie de la norme sociale. Habitude plus ancienne, la promenade fournit également à la famille l'occasion de se mettre en scène et de marquer son statut social par sa tenue vestimentaire. Quant à l'exigence de repos marquant le « jour du seigneur », qui trouvait de longue date sa justification sociale dans le fait qu'il permet de reprendre des forces après les fatigues de la semaine, il commence à être écorné par des pratiques inspirées plus ou moins directement de l'éthique calviniste du travail exclusif de toute vie « contemplative » : une initiative privée ouverte à Weimar en 1813 une « école du dimanche » destinée à former les orphelins à un métier, mais sans oublier de leur faire lire la Bible.

Le maintien du facteur religieux dans le processus de laïcisation et de définition d'un espace familial privé se retrouve dans la fête de Noël. C'est vers la fin du 18^e siècle que les rites (sapin, échange de cadeaux le 24 décembre et non plus à la Saint-Nicolas, chants comme « O Tannenbaum » dont la version actuelle date de 1824) acquièrent leur forme actuelle et se diffusent avec une extrême rapidité dans la haute société aristocratique et dans la bourgeoisie. Bien vite, la police doit renoncer à encadrer les préparatifs (elle tenta par exemple d'interdire l'abattage de sapins) et d'imposer des amendes aux contrevenants, et Noël devient le modèle même de la mise en relation de la religiosité et d'une perception de la famille comme un espace privé avec en son centre les enfants.

GÉRARD LAUDIN

Xavier BISARO, *Le passé présent. Une enquête liturgique dans la France du début du 18^e siècle*, Paris, Cerf, 2012, 192 p., annexes, bibliographie, index.

Dans la continuité de sa remarquable somme sur la liturgie du 18^e siècle (*Une nation de fidèles. L'Église et la liturgie parisienne au 18^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2006), qui faisait

renaître pour l'historien le rite gallican tel que révisé par Mgr de Vintimille et par l'abbé Lebeuf, Xavier Bisaro analyse ici une enquête liturgique du début du 18^e siècle, telle qu'elle fut menée par l'oratorien Pierre Lebrun au moyen d'un questionnaire diffusé dans la France ecclésiastique et monastique. Il plonge dans la vaste nébuleuse inédite (documents liturgiques, correspondances et réponses au questionnaire) qui constitue les entours et l'amont de l'*Explication littérale, historique et dogmatique des prières et des cérémonies de la messe* publiée par Lebrun de 1716 à 1726.

Cette « enquête de l'enquête » fait surgir un paysage complexe, animé, mouvementé, de la France religieuse du début du 18^e siècle. L'enquête de Lebrun sur la messe touche le point sensible de ce que l'on veut afficher et de ce que l'on veut taire, de ce que l'on veut (ou peut) s'avouer, autour d'une dialectique conflictuelle de l'antiquité, des racines religieuses locales, d'une unité de l'Église qui se décalquerait (ou pas) dans « le » rite. C'est le fourmillement local, le cœur d'une multiplicité de fait, d'une hétérogénéité des strates, que touche l'enquête, mettant à vif, partout où la rupture ou la conscience historique font mal, les aventures difficiles du rite ou des rites gallican(s) et de la romanisation unificate de la liturgie, dans un univers du soupçon religieux où Lebrun, oratorien, n'occupe pas la place la plus confortable. Xavier Bisaro montre brillamment que l'entour manuscrit inédit, dans son éclatement même, dans ses disparates et son irréductibilité, constitue, non pas simplement une sorte de matériel préalable qui s'écoulerait dans le livre publié, mais la clef d'une compréhension historique et textuelle plus vaste, plus fine : l'*Explication* publiée par Lebrun cherche elle-même les voies d'une transaction avec la dynamite de la documentation ramassée, vise, tout en minant le discours de la liturgie unifiée, une « normalisation » de l'expression liturgique, dans le rapport du fidèle à son culte (évacuant notamment les traces du haut moyen âge, traquant à la fois les « superstitions » et ses « gestes » propres, une pratique liturgique qui faisait dominer, dans l'expression de la foi, le groupe sur l'individu).

C'est donc à la fois une contribution de tout premier plan à l'histoire religieuse du 18^e siècle que livre Xavier Bisaro, mais aussi une démonstration passionnante de recherche textuelle et historique : l'exploration de première main de l'univers manuscrit n'est pas tant recherche des sources qu'ouverture d'horizons nouveaux.

CLAUDE RÉTAT

Rafe Blaufarb, Michael S. Christofferson, et Darrin M. McMahon, *Interpreting the « ancien régime »*, David Bien, préf. Keith Baker, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, xiv + 312 p.

Professeur d'Histoire à l'Université de Michigan de 1967 à 1996, David Bien a marqué les esprits par ses travaux sur les origines de la Révolution française. Contrariant les interprétations françaises marxistes, Bien a fait figure de révisionniste en réécrivant l'affaire Calas, en pointant le foyer révolutionnaire non dans la pauvreté du peuple mais dans la frustration de la bourgeoisie. Cette remise en cause sociale et politique de l'histoire du 18^e s. est retracée dans cet ouvrage par onze chapitres dont dix sont des articles de Bien (les dessous de l'affaire Calas, les magistrats catholiques et les mariages protestants, l'aristocratie, les manufactures, les agents de change, le cas de l'abbé Terray, l'ancien régime comme origine de la liberté démocratique, l'armée dans la France des Lumières, l'éducation militaire, la noblesse de Toulouse, etc.) et le dernier, une interview de 1971 avec Norman Cantor. Pour conclure, je reprendrai le conseil de K. Baker aux lecteurs : mentionnez et utilisez ces textes ! Ils sont à relire de toute urgence.

MARTINE GROULT

Stéphane BLOND, *L'Atlas de Trudaine. Pouvoirs, cartes et savoirs techniques au siècle des Lumières*, Paris, CTHS, 2014, 415 p., 26 x 21 cm, 78 ill., 7 tableaux, 8 graphiques, 9 cartes.

De 1737 à 1777, l'administration royale entreprit la tâche herculéenne de cartographier la totalité des routes de France dont l'état déplorable à la fin du règne de Louis XIV entraînait le développement de l'économie du royaume. L'évaluation de l'efficacité du système de corvée n'était pas, non plus, indifférente au projet (Annexes I et II). C'est surtout par la volonté du contrôleur général des finances Philibert Orry, puis sous l'intendance des finances de Daniel Charles Trudaine et de son fils Trudaine de Montigny (1742-1777) que l'opération prit son véritable essor à une époque où la nouvelle école des ponts et chaussées fondée par Jean-Rodolphe Perronet correspondait à une politique active de modernisation du réseau routier dont la cartographie était une espèce d'état des lieux. Dans les intendances de France couvertes par le projet – elles ne le seront pas toutes –, les ingénieurs levant les itinéraires routiers et les 96 dessinateurs mettant en couleur les cartes réalisées et annotées établissent des « brouilliards » et des minutes qu'ils transmettent au bureau des dessinateurs de l'administration centrale, soit, au total 3103 planches, dont près d'un quart de plans de ponts : un véritable objet d'art en soi avec ses titres-frontispices à la plume et au lavis gris. L'étude de « l'Atlas de Trudaine » (terminologie moderne) porte sur les volumes conservés au CHAN et sur des documents tirés d'autres dépôts, dont la BnF et de nombreuses archives départementales. Elle intéressera aussi bien les spécialistes de la cartographie et des techniques de levée et de dessin (matérialité de la carte) que les spécialistes de l'administration de la fin de la fin de l'Ancien Régime, qui, avant la Révolution, imagine et développe de grandes écoles qui existent encore (École des ponts et chaussées, École des mines, etc.). Cette immense étudition est transmise dans une langue limpide qu'éclairent de magnifiques illustrations en couleur : une éblouissante réalisation éditoriale.

FRANÇOIS MOUREAU

Claire DOLAN, *Délibérer à Toulouse au 18^e siècle. Les procureurs au parlement*, Paris, Éditions du CTHS, 2013, 340 p.

Le livre de Claire Dolan nous introduit dans le monde mal connu des procureurs, plus précisément ceux du parlement de Toulouse, entendus comme communauté, milieu social et individus. Cette plongée repose sur les registres de délibérations, soumis à une pluralité de lectures qui en font ressortir les multiples rôles : la place dans l'élaboration d'un discours sur le groupe, la construction d'une mémoire en perpétuelle affirmation et qui s'adresse autant à la communauté qu'à l'institution parlementaire. La matérialité même des délibérations, rassemblées en registres, est une image de cette importance et de cette cohérence. Recueils de décisions et non simplement comptes rendus, ces volumes illustrent les logiques de la sélection et des enjeux de pouvoirs qu'elle suppose. La délibération revêt ainsi une dimension performative et s'inscrit dans une règle en construction qui donne au texte sa dimension légale. Outre une perspective de conservation, le registre relève également d'une dynamique et d'une action. Soucieuse de cette vie du registre, Claire Dolan a fait le choix assumé d'en proposer des extraits longs, destinés à en illustrer le ton, la rhétorique et la construction.

Les registres donnent à voir une structure institutionnelle en action. À ce prisme, les assemblées générales connaissent une désaffection au cours du siècle, au profit du développement de la forme des commissions, plus efficaces. Les vingt-quatre commissaires voient leur rôle s'accroître à partir de la décennie 1750. Les registres font également place au dialogue, parfois tendu, entre syndics et doyen dans une direction conjointe. Ces présentations, nourries de la pratique des délibérations, permettent alors de rentrer dans l'analyse des registres entre « mémoire et outil juridique ». La délibération sert à défendre la communauté et à lui en donner les moyens, par la constitution d'un recueil de titres et de pièces justificatives. Le rôle du syndic est alors de sélectionner ce qui mérite la fixation et

les termes de cette mise par écrit, instrument en cas de contestation. Dans cette optique, la nature du registre change après 1749 et les textes se font plus précis, signe d'une transformation du rapport entre assemblée et délibération. S'ouvre alors la question de la dimension politique du registre. Ce dernier n'est pas le lieu d'un discours cohérent en ce domaine, mais d'une expression politique, insérée dans le cadre d'autorité de l'époque, et construite pratiquement au jour le jour. La défense de l'unité de la communauté empêche l'apparition de la dissidence à la vue de tous et circonscrit l'écrit dans certaines limites. Si le registre est bien le lieu d'une parole politique, celle du corps, il n'est pas celui d'un échange politique.

Le fonctionnement concret de la communauté met en jeu le rapport entre le corps et l'individu qui apparaît dans les délibérations. Le nom en est une trace, et fait l'objet d'un usage spécifique, où le patronyme n'est précédé que d'une initiale qui va identifier le procureur et le distinguer de ses homonymes. Le rapport entre la logique de l'office (du titre) et la logique de la pratique sociale (de l'entreprise), que révèle la pratique du prêt de nom et celle de la signature, en est une autre figure. Le développement de l'action de clercs solliciteurs face à la baisse du nombre d'offices entraîne la croissance d'une solidarité qui ne passe plus forcément par la communauté et qui suscite une interrogation sur l'intérêt de faire corps au 18^e siècle.

La communauté est une compensation du faible statut social individuel que connaissent les procureurs. Les signes communautaires sont alors rappelés : la discipline, la bourse commune, la place dans la hiérarchie parlementaire et les relations cordiales avec les magistrats, signe de respectabilité, la préséance. Pourtant, quelque chose change dans l'économie symbolique de la communauté, notamment au cours des grandes cérémonies publiques. La participation gratuite recule et la monétarisation de la présence se développe. Surtout, la communauté laisse à la basoche la charge de la représenter à ces occasions qui ne mobilisent plus le corps entier. Cela pose la question de la portée de ces représentations publiques et de la perte éventuelle de sens qu'elles peuvent connaître. Le « faire corps » change alors également de signification. La clôture des délibérations en 1781 apparaît alors comme un signe de ces remises en cause : la montée des commissaires délégués, le recul de l'assemblée générale et de l'image. Exemple d'une analyse monographique qui redonne toute sa cohérence aux registres et aux délibérations sis dans leur contexte de production et de réception, comme outil et composante d'une mémoire agissante, cette étude est une porte ouverte sur le monde judiciaire, mais également sur la pratique de l'écrit au sein des corps de l'Ancien régime.

GAËL RIDEAU

Stéphane DURAND, Arlette JOUANNA et Élie PÉLAQUIER, avec le concours de Jean-Pierre DONNADIEU et Henri MICHEL, *Des États dans l'État. Les États de Languedoc, de la Fronde à la Révolution*, Genève, Librairie Droz, coll. « Travaux du Grand Siècle », 2014, 984 p.

Une somme ! et quelle somme ! Ce magistral ouvrage allie trois vertus essentielles : la vaste perspective revisée sur le fonctionnement de l'Ancien Régime, l'érudition nourrie par l'abondance des sources archivistiques (en particulier la série C des Archives de l'Hérault), la pédagogie enfin, car les conclusions partielles des 33 chapitres, particulièrement ramassées, condensées, refocalisent l'attention sur l'essentiel. Loin d'un bling-bling jargonieux ou conceptualisant, qui dissimule trop souvent l'insuffisance du vrai travail de l'historien, *i. e.* la recherche archivistique, les auteurs, parfaitement coordonnés, et dont on sait par ailleurs l'éminence des travaux, offrent ici une synthèse dont ne craint pas de dire qu'elle n'est pas prête d'être remplacée. Contrairement à l'assertion courante, ce n'est pas au 16^e, mais au 18^e siècle que les États de Languedoc, dotés d'une organisation administrative complexe, vécurent leur apogée. Une première partie décrivit l'institution, dont la particularité était d'avoir une représentation du Tiers (l'oligarchie urbaine) égale en nombre à celles du clergé et de la noblesse réunis, et de voter par tête. Elle surplombait trois assem-

blées de sénéchaussée (Toulouse, Carcassonne et Beaucaire-Nîmes), 24 assiettes diocésaines qui répartissaient l'impôt, et 2864 communautés d'habitants. Elle organisait son travail par commissions, disposait d'officiers dont les principaux étaient les trois syndics généraux et surtout le trésorier de la Bourse, à la tête de l'administration fiscale et financière des États. Car la prérogative essentielle de l'assemblée, reconnue par Charles VII en 1428, et maintenue avec ténacité contre les entreprises de l'État absolutiste, était le consentement à l'impôt. Chaque année, l'assemblée votait les impositions ordinaires et extraordinaires, le don gratuit, négociait aisément avec le Contrôle général le montant ou l'abonnement des inventions fiscales du siècle (capitation, 10^e, 20^e, 50^e), pour les avances desquelles il fallait souvent emprunter. Et comme le clergé dont le crédit était bien supérieur à celui du roi, les États empruntaient pour le compte du souverain (164 millions entre 1740 et 1789) ; d'où tout un système d'amortissement de la dette. L'assemblée devait maintenir ses priviléges en face des pouvoirs concurrents, à Montpellier l'intendant, le bureau de finances, la chambre des comptes, à Toulouse le parlement. Notons l'appréciation nuancée de l'intendant Basville, qui fut bien plus un collaborateur des États et un défenseur de la province que ce « roi du Languedoc » stigmatisé par Saint-Simon. La seconde partie est consacrée aux relations entre les États de Languedoc et l'État monarchique, l'épisode central étant le renvoi de l'assemblée en février 1750 ; soutenue par la cour des comptes, elle avait refusé à une très large majorité, le don gratuit, car le 20^e du contrôleur général Machault avait été imposé arbitrairement, sans consentement. Les membres des États mirent en avant leur honneur et leur conscience, ils étaient les dépositaires des priviléges sacrés de la province. Rétablis en octobre 1752 par un édit humiliant, les États n'eurent de cesse d'en effacer les clauses et de reconquérir leurs prérogatives fiscales. Ils résistèrent aussi à l'offensive des traitants parisiens qui voulaient mettre la main avec brutalité sur le système fisco-financier de la province. Dans les trois dernières décennies de l'Ancien Régime, le gouvernement royal soutint les États contre les prétentions du parlement de Toulouse, au risque de l'impopularité partagée des alliés. La dernière partie détaille l'œuvre économique et culturelle des États. Les travaux publics, la route royale de Montpellier vers l'Auvergne, le port de Sète, le canal des Deux-Mers, celui des Étangs, celui de Beaucaire à Aigues-Mortes, générèrent toute une administration. La politique manufacturière, le textile avant tout et les exportations de draps vers le Levant, les encouragements à l'agriculture sous le signe des idées physiocratiques, l'assèchement des marais... requièrent de plus en plus l'attention des États. Des créations d'écoles et de chaires universitaires de physique (Chaptal), la sponsorisation de grands travaux savants (la *Carte générale de la Province de Languedoc*, le Devic et Vaissète), les subventions aux sociétés savantes entrent l'assemblée dans l'univers des Lumières. Le plus visible aujourd'hui, ce sont les embellissements des villes, le Jardin de la Fontaine à Nîmes et surtout les quais de Toulouse et la Place royale du Peyrou, cadre d'une statue équestre de Louis XIV. La conclusion revient sur le dialogue entre État et États et ouvre des perspectives sur la régionalisation, devenue actualité brûlante. Cette recension dit trop peu la richesse du contenu et l'intérêt constamment soutenu que l'on prend à la lecture de ce gros volume. Félicitons encore une fois l'équipe montpelliéraise.

CLAUDE MICHAUD

Waldtraut HEIDL, *Gehorsame Rebellen. Bürokratie und Beamte in Österreich, t. I : 1780-1848*. Vienne/Cologne/Graz, Böhlau Verlag, coll. « Studien zu Politik und Verwaltung », 2013, 416 p.

Une bonne part de ce bel ouvrage concerne le 19^e siècle. Mais c'est pendant la décennie du règne personnel de Joseph II que les bases d'une bureaucratie moderne se mirent en place dans la monarchie des Habsbourg et l'empreinte fut profonde, à tel point que l'âge d'or de la bureaucratie au temps du néo-absolutisme, après 1848, fut une sorte de réédition joséphiste et que l'esprit de cette bureaucratie autrichienne perdura jusqu'en 1918. On sait

combien ce monde des fonctionnaires, routinier, obtus, inerte, fut l'objet des moqueries de Kafka ou de Musil (*la Kakanie*), plus récemment de Thomas Bernhard. C'est faire bon marché du fait que la bureaucratisation fut un aspect fondamental, indispensable, de la modernisation de l'État ; Max Weber a dressé le portrait idéal-typique du fonctionnaire au sein d'une administration bureaucratique rationnelle, forme la plus pure, et la seule, de la domination légale assurant pour le moins un minimum de droits aux citoyens. Le fonctionnaire de Joseph II n'était pas le serviteur du prince, mais celui de l'État ; il était soumis à des normes strictes regardant le lieu de travail, les horaires, la collégialité, la hiérarchie, le déroulement de la carrière – l'ancienneté censée ruiner le privilège nobiliaire ; un système de pensions de retraite était prévu pour l'impétrant, sa veuve, les orphelins. Les études juridiques dans une université que Sonnenfels avait réformée pour le service de l'État, étaient nécessaires pour entrer en fonction. Les fonctionnaires étaient soumis au contrôle tatillon de l'État policier josephiste ; il ne s'atténua pas sous François II (I^e). Une bonne part de l'ouvrage traite de l'embourgeoisement (*Verbürgertum*) de cette bureaucratie, du rapport de force entre roturiers et aristocrates, de la concurrence pour les hautes fonctions où la grande noblesse tenait le quart des postes (Conseil d'État, diplomatie), de la proximité entre les fonctionnaires issus de la bourgeoisie, souvent anoblis, et de la petite noblesse. Les salaires étaient très bas, sinon misérables au temps des guerres napoléoniennes. D'où le mécontentement de jeunes diplômés, sous-payés, réduits à stagner dans des emplois subalternes et routiniers, et qui ne furent pas pour peu dans les événements de 1848. Ces fonctionnaires, qui avaient souvent adhéré à la franc-maçonnerie au temps de Joseph II, formèrent, pour les plus aisés, une « seconde société » au temps du Biedermeier, tinrent salon, lieu de communication intellectuelle et politique ; la culture de salon était une culture de bureaucrates et elle fut à l'origine d'une bonne part de la littérature autrichienne. C'est là le côté valorisant d'une institution qui, par ailleurs, fut un soutien du régime absolutiste. Car, hors de la sphère privée, le fonctionnaire était tenu à l'obéissance et au silence et devait garder par-devers lui ses opinions personnelles, dans le cas où la routine n'avait pas éteint en lui toute conscience. Au total, une très riche enquête, qui débouche sur les interrogations actuelles sur les fonctionnaires, pléthoriques et budgétives.

Claude Michaud

Dominique JULIA, *Réforme catholique, religion des prêtres et « foi des simples »*. Études d'anthropologie religieuse (16^e-18^e siècles), Genève, Droz, 2014, 525 p.

Ce recueil rassemble des études écrites entre 1971 et 2007, soit sur plus de trente ans, et publiées dans des revues, des ouvrages collectifs ou des recueils d'actes. Certaines ont été remaniées, d'autres sont publiées à l'identique, cependant munies d'une bibliographie actualisée. Une copieuse introduction situe les textes dans les débats historiographiques du moment, eux-mêmes liés à l'actualité de l'Église. Les constitutions de Vatican II et leur mise en application, la sécession lefèvriste, l'action sociale catholique, la mission ouvrière entrent ainsi en écho avec les études sur la réforme post-tridentine ou le jansénisme, les notions controversées de religion populaire ou de déchristianisation. Les textes présentent donc un double intérêt : en plus de l'apport scientifique, indéniable, qu'ils ont pu représenter pour deux générations de chercheurs, et représenteront sans doute encore pour les générations à venir, ils constituent un témoignage historiographique majeur dans les années qui ont vu l'épanouissement de l'histoire religieuse en France, enfin émancipée de toute autorité confessionnelle.

Les historiens qui illustreront ce renouveau des sciences religieuses appartiennent à toutes les sensibilités politiques. Ils partagent cependant les quatre mêmes exigences : la prise en compte du temps long ; le principe d'analogie ; les sources écrites ; la distanciation. Premièrement, le cas de la piété populaire l'a suffisamment prouvé : le caractère hétéroclite des matériaux à partir desquels s'est peu à peu constituée la foi des simples impose de considérer les faits dans une diachronie large. Deuxièmement, le rapprochement des attitudes

à des époques distantes revêt une fonction heuristique telle que la recherche s'en trouve stimulée. C'est ainsi que les mêmes réflexes, les mêmes attitudes se constatent d'une réforme à l'autre; de Trente à Vatican II, les divisions subsistent, opposant culture cléricale et culture populaire sous des vocables et selon des modes discursifs différents. Troisièmement, les sources écrites – enquêtes et mandements épiscopaux, visites pastorales, règlements, lois ou arrêt civils – sont exploitées de façon plus systématique. Des recouplements sont opérés sur des corpus d'origines différentes, de façon à s'éviter toute tentation de projeter sur des pratiques anciennes des attitudes de modernes. Car, et c'est le quatrième point, la qualité du travail historien dépend du coefficient d'altérité selon lequel il aura pu appréhender son objet. Ce qui ne veut pas dire pour autant que l'historien doive « se placer du point de vue de Sirius » (p. 45). La statistique religieuse de Gabriel Le Bras, l'histoire des mentalités de Lucien Febvre, l'histoire sérielle de Jacques Le Goff ont su, chacune dans leur genre, introduire les médiations conceptuelles propres à décourager toute identification.

Les conditions de la production de l'histoire religieuse se sont trouvées modifiées du tout au tout en l'espace de cinquante ans. Elles furent accompagnées du progrès parallèle de l'histoire du livre et de la lecture, et a profité des grandes entreprises éditoriales qui ont ouvert au chercheur l'accès des correspondances d'écrivains religieux.

Loin de n'être qu'une compilation d'anciens articles, le recueil forme un vrai livre, fortement structuré, dont la division en parties et en chapitres est censée reproduire le mouvement de la pensée. Du panorama historiographique du début, qui situe la recherche et ses enjeux, on passe à des synthèses, plus méthodologiques que descriptives, sur trois grandes questions d'histoire religieuse dans la France post-tridentine, la réforme du clergé, la lecture de la Bible, la culture paysanne. Suivent deux monographies, qui sur des objets précis valident les méthodes exposées plus haut, l'une sur le clergé champenois entre 1670 et 1720, les confrères du curé Meslier, l'autre sur la guérison miraculeuse d'Anne de La Fosse le 31 mai 1725. L'angle s'élargit enfin pour embrasser deux évolutions majeures, qui reconfigurent le champ de la vie religieuse : la déchristianisation, dénoncée comme une impasse historiographique car relevant d'un mythe post-révolutionnaire, et à ce titre soumise à un rigoureux examen critique; le conflit des deux puissances, royale et ecclésiale, au sein de l'appareil d'Etat. Ces évolutions font émerger une société nouvelle, qui repense sa relation à la croyance et au pouvoir.

On regrette que les références littéraires ne soient généralement pas considérées comme telles par l'historien. L'autobiographie fictionnalisée de Rétif de la Bretonne *Monsieur Nicolas* est ainsi abondamment exploitée pour l'information qu'elle semble receler. C'est ignorer que loin de constituer un dossier de témoignages et de documents authentiques, elle est une savante reconstruction d'un passé qui n'a sans doute jamais été. Les citations qui en sont extraites, sur les thèmes de la migration urbaine, le compagnonnage, la lecture de la Bible, la culture paysanne ou le jansénisme auxerrois mériteraient d'être examinées avec la même acribie que l'historien applique aux questions dont il retrace la fortune critique dans son ouvrage. Que sait-on du séjour de Rétif à Bicêtre (p. 437) sinon ce qui en est écrit dans *Monsieur Nicolas*?

À cette réserve près, l'ensemble impressionne par la maîtrise tant conceptuelle que documentaire, par l'étendue du champ couvert, par la clarté et l'élégance du style. Voilà un livre qui deviendra vite pour l'étudiant et pour le chercheur un classique de l'histoire religieuse.

NICOLAS BRUCKER

Tabetha LEICH EWING, *Rumor, diplomacy and war in Enlightenment Paris*, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, x + 312 p.

L'auteur porte un regard tout à fait nouveau sur les relations entre les écrits et les paroles transmises, entre les dires officiels et les écrits clandestins et s'attache à construire dans

cet ouvrage une des bases de la vie publique de la société française. Comprendre comment s'est formée l'opinion parisienne en politique nécessite d'étudier la complexité renfermée dans l'interrelation éphémère entre l'oral, le manuscrit et les écrits publiés au 18^e siècle. Dix chapitres développent tous les ingrédients critiques qui, au sein du pouvoir français à Paris, ont fait émerger ce qu'on appelle aujourd'hui le discours politique et y reste profondément inscrit. Pour connaître ce que les conversations diplomatiques ont laissé comme traces, les « on-dit » qui font partie selon l'auteur de la culture française, toutes sortes de documents historiques d'archives sont utilisés (correspondance – celles de Graffigny –, mémoires, chansons, articles de l'*Encyclopédie* qui rapportent l'actualité, gazette de la police, chroniques de journaux), tout y passe et les derniers chapitres sur les soupçons envers les étrangers ou les citoyens qui en côtoient beaucoup. Les négociations de la guerre de succession d'Autriche (1740-1748) qui se terminera avec la Paix d'Aix-la-Chapelle dureront trois ans. Elles terminent l'ouvrage qui s'achève sur un peuple français submergé par l'impôt et une pauvreté grandissante. L'auteur en conclut à des citoyens hypothétiques. Si on a pu dire que le 18^e siècle était le siècle qui avait levé le voile de la connaissance, ce livre nous emmène avant 1750 sous ce voile, pas encore levé sous le poids des guerres et de leurs lots de relations opaques.

MARTINE GROULT

Laurent LEMARCHAND, *Paris ou Versailles? La monarchie absolue entre deux capitales 1715-1722*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Histoire », 2014, 405 p.

Le 2 septembre 1715 meurt le grand roi. Aussitôt c'est la débandade; en peu de jours le château est déserté. Le petit Louis XV est envoyé en grande hâte à Vincennes, puis à la fin de l'année aux Tuilleries où il résidera jusqu'en 1722. À sa suite tous les courtisans et l'appareil administratif s'installent à Paris où les grands seigneurs se font construire de somptueux hôtels. Or, curieusement, cette migration considérable a peu attiré l'attention des historiens, et l'on s'est contenté d'explications superficielles (éloigner le petit roi d'un Versailles empêtré de miasmes délétères; désir de Philippe d'Orléans de rester au Palais-Royal pour y satisfaire plus commodément à ses plaisirs).

Laurent Lemarchand s'inscrit en faux contre cette imagerie sommaire. Son livre se veut à la fois le récit d'un événement considérable (le déménagement vers Paris, l'intermède de huit ans dans la capitale, le retour à Versailles) et l'exposé d'une thèse (le rétablissement d'un régime absolutiste en quasi-faillite à la mort du roi), les deux s'éclairant mutuellement. Les vraies raisons, tant du départ que du retour, sont minutieusement explorées. Pour le dire vite, elles sont à chercher dans la rupture de l'équilibre, imposé par Louis XIV, entre pouvoir absolu et noblesse tenue en laisse et dépendante des largesses royales. La vacance du pouvoir éveille les appétits, le nouveau régent bataillant pour assurer son emprise sur les leviers de l'État. À quoi se superposent rivalités et alliances entre la noblesse de cour et les élites parisiennes désormais en contact direct. L'essentiel du livre est consacré à ces relations, tant sur le plan politique que culturel, et même architectural. Pendant ce temps l'appareil d'État continue de fonctionner; mieux, il se renforce et se modernise. C'est même un des aspects les plus intéressants de cette nouvelle vision des années 1715-1723 que la mise en perspective de cette maturation d'une authentique bureaucratie centralisée. Non, la Régence ne fut ni une parenthèse stérile, ni une fête insouciante, mais une période de recomposition des forces dirigeantes, débouchant sur une reprise en main par un pouvoir absolu, désormais doté d'un appareil d'État efficace. Pour reprendre une formule connue d'Emmanuel Le Roy Ladurie, rappelée dès l'introduction, l'époque peut se définir en définitive comme une « transition conservatrice de l'absolutisme ». Le balancement entre Cour et Ville, Versailles et Paris, s'explique par ces complexes jeux de pouvoir.

HENRI DURANTON

Christian Portou, *La Population de la Sologne au dix-huitième siècle. Étude médicale et démographique d'une région humide*, Orléans, Chez l'Auteur, 3 rue Hippolyte-Forestier, 45 000 Orléans, 2014, 360 p.

Ce qui aurait pu ou dû être une thèse de doctorat, au temps où fleurissaient les travaux de démographie historique, à la suite de la mise au point de la méthode de dépouillement des registres paroissiaux de l'Ancien Régime, par Michel Fleury et Louis Henry, nous parvient aujourd'hui sous la forme de ce bel ouvrage qui impressionne par le volume des données chiffrées collectées dans 134 paroisses, 160 000 au total, et leur exploitation dans un texte remarquablement pédagogique, documenté de quelques 1 400 notes et illustré par 54 tableaux démographiques, 100 graphiques dont 24 en couleurs, et 10 cartes de la main de l'auteur, dont 8 en couleurs. Christian Poitou, maître-historien de la Sologne, auteur d'une soixantaine d'articles sur ce pauvre pays, livre ici la synthèse d'une longue quête érudite. Tout vient d'un milieu pédagogique hostile, du sable sur de l'argile en terrain plat, d'où des sols pauvres mal égouttés, ne portant que des cultures à bas rendement de seigle et de sarrasin, des terrains de parcours pour les ovins et partout des étangs et des marécages faisant de la Sologne une zone paludéenne, en un temps où le quinquina était rare et cher. L'autre maladie qui affligeait des Solognots chétifs, au teint jaune et de petite taille, mal nourris, était l'ergotisme transmis par un seigle corrompu. L'encadrement médical était précaire, pas de médecins, 6 chirurgiens plus ou moins amateurs pour 10 000 habitants, des hôpitaux à la périphérie, Orléans, Bourges, Blois, trop éloignés; la médecine populaire gardait toute sa place, prodiguée par les curés comme par les charlatans sur les foires; le recours aux prières, aux saints guérisseurs était pratique courante. L'étude démographique commence par celle de l'effrayante mortalité qui commandait l'ensemble des comportements. Tous les paramètres sont mesurés, mortalité néonatale, infantile, juvénile, globale; pour résumer, disons que les générations étaient coupées en deux avant l'âge de 10 ans, d'où une forte natalité pour compenser les ravages du « massacre des innocents ». Le temps de la nuptialité et de la fécondation obéissait aux règles générales du royaume : respect du Carême et de l'Avent, abstinence obligée pendant les durs travaux agricoles. Cette Sologne fut durement touchée par les crises de subsistance; comme partout le siècle s'ouvre par le grand hiver de 1709; la suite fut moins catastrophique que le siècle précédent, avec néanmoins un interminable hiver en 1739-1740, une pandémie grippale en 1782. Le solde naturel du siècle est négatif. La population, autour de 70 000 habitants, n'augmenta légèrement qu'à cause du solde migratoire, venu surtout du Berry. Ajoutons que les variantes régionales sont minutieusement prises en compte pour dresser le portrait nuancé du plus misérable pays du royaume de France, où la très grande propriété triomphante ne fut nullement, sauf rares exceptions, un facteur de progrès.

CLAUDE MICHAUD

Simon SURREAUX, *Les Maréchaux de France des Lumières. Histoire et dictionnaire d'une élite militaire dans la société d'Ancien Régime*, Paris, Éditions SPM, coll. « Kronos », 2013, 1126 p.

Voici une étude exemplaire d'histoire institutionnelle et plus encore sociale, d'une élite militaire. Disons d'entrée de jeu que nous ne verrons pas les 80 titulaires du maréchalat sur leurs champs de bataille, quand ils y furent, car l'âge moyen pour recevoir le bâton, plus de 60 ans, les éloigna souvent des sentiers de la gloire. De leur devise, *Terror Belli, Decus Pacis*, la seconde partie semblerait mieux leur convenir. Le corpus est donc composé des maréchaux en fonction de 1715 à 1791, 13 nommés sous Louis XIV, 67 sous ses successeurs. Le maréchalat était une dignité (est toujours), que l'on tenait jusqu'à la mort – ce n'était donc pas une charge –, assortie d'un office assermenté, mais qui ne connaissait pas la vénalité, du moins institutionnelle, car il exista des familles de maréchaux. Comment devenait-on maréchal? Fallait-il être « blanchi sous les travaux guerriers » et, toujours avec Corneille,

peut-on dire de tel titulaire, que « la faveur l'a pu faire autant que le mérite » ? Les maréchaux des Lumières n'eurent pas la stature de ceux du siècle précédent. La hiérarchie des honneurs les plaçait immédiatement après les ducs et pairs – 24 l'étaient – et tout un cérémonial les accompagnait à la cour et jusqu'à leurs obsèques. 17 furent ambassadeurs du roi. Ils componaient le tribunal du point d'honneur. L'étude démographique et sociale exploite, selon des méthodes éprouvées, les contrats de mariage, les testaments, les inventaires après décès : âges au mariage, nombre d'unions et d'enfants, régime communautaire, douaire, préciput, dots, endogamie et exogamie (les mariages avec des filles de financiers)... L'étude des patrimoines mobiliers, à partir de 69 inventaires, révèle le poids de l'argenterie (23 %), juste après le mobilier (30 %), détaille les bijoux et les habits (sans oublier les couleurs), dénombre les chevaux et autres équidés (20 en moyenne, 50 chez Villars), les domestiques (30 en moyenne), les grands crus dans les caves. Tous sont de grands propriétaires terriens, quelques-uns investissent dans l'industrie, Croÿ à Anzin, La Feuillade dans les canaux, la Tour-Maubourg dans les forges. Certains sont de bons gestionnaires, d'autres sont terriblement endettés (Löwendal) et laissent des successions difficiles (La Fare, La Mothe-Houdancourt). Aucun, sauf Noailles, ne se distingue par une piété particulière. L'étude des bibliothèques détaille les formats, les langues, les lieux d'édition, les matières : 50 % pour l'histoire, 24 pour les belles lettres. Certains maréchaux collectionnent avec passion, porcelaines, estampes, tapisseries ; Noailles possède 17 000 médailles, 33 bustes, et des centaines de coquillages. Seul Noailles a des tableaux de maître, Vinci, Raphaël, Véronèse, Carrache, Corrège, etc., prisés 44 600 lt. Une attention spéciale est accordée aux maréchaux académiciens, peu assidus aux séances sauf Beauvau. Villars fut l'artisan de la création de l'académie de Marseille, Belle-Isle de celle de Metz. D'Estrées fit céder les résistances pour l'élection de Montesquieu. Ce magnifique ensemble est nourri d'exemples personnalisés, illustré de 134 tableaux, enrichi de pièces justificatives, dont 32 testaments. Et *last but not least*, le dictionnaire prosopographique où nos 80 maréchaux, du marquis d'Alègre au duc de Villeroy, s'alignent comme à la parade. Un livre important et passionnant, donc.

Claude Michaud

Jérôme Luther VIRET, *Le Sol et le sang. La famille et la reproduction sociale en France du Moyen Age au 19^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2014, 493 p.

C'est une histoire de l'état familial au sens large puisque l'armée et le clergé y sont adjoints, et des modalités de son maintien au sein du corps social, que nous offre l'auteur dans une vaste synthèse englobant près d'un millénaire de notre passé. Et c'est une histoire dense, précise, minutieuse, s'appuyant sur la lecture d'à peu près tout ce qui a pu être écrit depuis 30 ans sur le sujet dans les deux domaines de l'histoire du droit privé et de l'anthropologie rétrospective. Pénétré de la science des notaires, assemblant méthodiquement en une marquerterie savante les acquis actuels de la recherche, s'appuyant également sur les régions comme la Normandie qu'il connaît bien, l'auteur nous propose une synthèse rigoureuse, bien souvent décapsante des modalités selon lesquelles pendant les sept à huit siècles de l'Ancien Régime sur lesquels nous pouvons nous documenter, se sont constitués, conservés et maintenus les unions matrimoniales et le patrimoine des familles. Le sol et le sang sont, finalement, les deux principes dominant la complexité des pratiques anciennes, l'un, le sol, cherchant plutôt à maintenir le bien familial, le nom, la maison, le domaine aux dépens d'une partie des descendants, l'autre, le sang, s'attachant surtout à la sauvegarde de la filiation, de la postérité, de la race. Deux options fondées sur des valeurs originelles dont les modalités pratiques s'inscrivent dans la complexité d'un territoire partagé entre pays de droit écrit et de droit coutumier, de citadins et de ruraux, de privilégiés et de dépendants, de riches et de pauvres. Deux références confrontées aux mêmes problèmes qui sont, quelque part, le statut de la femme dans le ménage du vivant ou non du mari, le sort des personnes âgées, l'avenir des enfants, par rapport au maintien d'un patrimoine indispensable

pour le soutien du rang ou simplement des conditions de vie de la famille. Si l'ouvrage s'intéresse assez peu aux incidences démographiques de ces exigences, il n'en dessine pas moins pour autant les rigoureuses stratégies qui guident la main des notaires à l'heure où se rédigent les contrats de mariage ou se corrigeant les testaments. Bien plus l'un des intérêts de l'étude est de nous éclairer sur la manière dont le droit lui-même, évolue sous la contrainte des besoins et, plus encore, de dévoiler de quelle manière sont contournées les exigences officielles en fonction des situations. Cette incursion dans l'histoire de la France patrimoniale ne se fait pas sans une certaine initiation sémantique (il y a un lexique réduit au minimum en fin d'ouvrage) et, parfois même, l'appel à une certaine connivence. Mais les vraies questions sont posées et les mises au point des chapitres deux et quatre déblaient un immense terrain. Sans doute assistons-nous à la naissance d'un classique dont il nous faut apprendre à méditer l'apport.

JEAN BOISSIÈRE

Charles WALTON, *La Liberté d'expression en Révolution. Les mœurs, l'honneur, la calomnie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 315 p.

Préfacé par Jean-Clément Martin, l'ouvrage de Charles Walton s'inscrit dans la continuité d'une lecture libérale de la Révolution française. Le questionnement porte en effet sur les causes d'un « revirement tragique » entre 1789 et 1794 dans le domaine de la liberté d'expression. Choisissant la perspective de la calomnie au point d'en faire un élément central de la culture politique, Charles Walton souligne le paradoxe libéral suivant : « Héritée de l'Ancien Régime, la culture de la calomnie incluait un double volet paradoxal : exprimer la contestation par la calomnie et traiter la calomnie comme un affront criminel, voire une trahison si elle attaquait l'honneur de l'autorité souveraine ou les valeurs morales que cette autorité était censée incarner ou protéger » (p. 27). Il aborde ainsi la dynamique de la politique révolutionnaire, sa radicalisation, d'un point de vue strictement libéral : la liberté d'expression qui permet l'enclenchement de cette dynamique se retourne contre les révolutionnaires eux-mêmes, au point d'aboutir, avec la Terreur, à une répression meurtrière. Cette lecture n'est certes pas nouvelle, elle relève de toute une tradition historiographique que François Furet et Robert Darnton ont su faire fructifier ces dernières décennies. Cependant, du fait de la proximité du chercheur avec l'opinion des Girondins, et en particulier de Thomas Paine, il en ressort une vision de la radicalité révolutionnaire tout en embarras et paradoxes. Entre les accents libertaires des débuts de la Révolution française et « le fanatisme idéologique » (p. 239) de la Terreur, l'accent est mis sur les limites en acte de la liberté d'expression, ce qui donne un aspect multiforme aux développements historiques nombreux et fort bien documentés de l'ouvrage. Il y est tout autant question du caractère envahisseur des tendances punitives que des inquiétudes véhiculées par la législation révolutionnaire : ainsi, les unes contribuent à introduire le concept de lèse-nation dans la politique révolutionnaire, les autres favorisent l'extension de la traduction discursive des affaires de lèse-nation au sein du discours d'assemblée. Il en est de même des valeurs : si elles façonnent les luttes politiques, elles n'en demeurent pas moins sous la dépendance des circonstances. À ce titre la liberté politique n'est plus, au sens généalogique, la valeur des valeurs, elle ne conditionne plus l'existence du phénomène révolutionnaire. Elle est surtout soumise aux aléas de la politique, donc appréhendées dans ses manifestations au jour le jour. En fin de compte, l'historien s'efforce ici de percevoir comment s'opère empiriquement l'acte de légitimer aux limites dans le domaine de la calomnie. À ce titre, il n'est plus question de penser la législation révolutionnaire comme une traduction de l'identité souveraine du peuple exprimée dans la résistance à l'oppression sous l'égide d'un législateur-philosophe, à l'exemple des philosophes allemands, en particulier Kant et Fichte, contemporains de l'événement révolutionnaire.

JACQUES GUILHAUMOU

Money and political economy in the Enlightenment, dir. Daniel Carey, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, xi + 256 p., 4 ill.

Sept articles composent ce collectif qui porte sur le sujet très controversé que constitue l'argent, mais sujet qui est immédiatement associé à celui mieux accepté de politique économique. Menées par P. Carey, professeur à l'Université nationale d'Irlande à Galway, les recherches relèvent donc le défi de revisiter les points de vue conflictuels sur les relations entre l'argent et les États. À travers les classiques que sont Locke, Davenant, Toland, Smith etc., les articles s'attachent à expliciter l'incidence de ces rapports violents et ambiguës sur la philosophie. S'il a pu y avoir des courants consensuels sur d'autres sujets au 18^e siècle, les découvertes ou les nouvelles idées concernant la finance semblent être restées dans les oppositions virulentes. Ce livre porte un regard sur la transversalité entre l'argent, la banque, le crédit et la pensée politique au 18^e siècle. Les visées sur les sources anglaises, irlandaises et écossaises sont complétées par le jeu des relations avec la France et les réponses d'Adam Smith. Les discussions à propos de l'endettement sont abordées avec Sir R. Filmer et les idées de Locke : le « Whig Locke » est moins progressiste que le « Tory Charles Davenant » sur le crédit. La pensée républicaine est très sérieusement analysée d'un point de vue plus responsable que celui qui est habilement envisagé. Enfin la Révolution française est approchée dans son propre défi de rassembler les priorités issues de la culture commerciale. L'argent est le point central de cet ouvrage car il est un moteur de la culture trop souvent malmené, c'est-à-dire dont le sérieux a été plus regardé au travers des conflits que des influences. Ce livre offre une approche très détaillée historiquement et philosophiquement, mais surtout une approche qui pourraient modifier notre façon de percevoir cette question largement d'actualité.

MARTINE GROULT

La Culture judiciaire. Discours, représentations et usages de la justice du Moyen Âge à nos jours, dir. Lucien Faggion, Christophe Regina, Bernard Ribémont, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2014, 522 p.

Au premier regard il semble y avoir assez peu à retenir des 27 communications de ce volume, qui traitent aussi bien de la culture judiciaire des jongleurs et trouvères au Moyen Âge que de la féminisation actuelle des professions de justice. Une petite dizaine d'interventions pourtant évoquent la criminalité à l'époque classique. Mais surtout, en dépit des apparences, qui éloignent les démarches inquisitoires en usage avant la Révolution des manières actuelles de rendre la justice, s'y révèlent d'étonnantes permanences. Dans la mise en scène que réclame l'acte de juger, les différents acteurs (magistrats, accusés, avocats, témoins, experts, etc.) jouent leur rôle de façon à peu près identique au cours des siècles. Et le public, qu'il soit lecteur de factums (18^e siècle), abonné à la presse populaire (19^e siècle), ou amateur de séries policières (20^e-21^e siècles), manifeste toujours la même appétence pour les faits divers scandaleux, pittoresques ou sanglants.

Les innombrables histoires que recèlent les archives judiciaires – querelles de voisinage aussi bien que crimes de sang – sont ici analysées sous trois angles d'approche : genre et sexualité / Représentations, discours et critiques de la justice / Stratégies, justice et pouvoirs, les deux derniers d'ailleurs révélant des frontières poreuses. Au total, cet ouvrage collectif ne se veut nullement une histoire de la justice ou du droit, plutôt la mise à nu des rituels judiciaires, tant dans leurs représentations (qui relèvent souvent de la littérature et plus spécifiquement du théâtre), que dans leurs significations, qui en disent long sur les mentalités, voire les obsessions collectives.

HENRI DURANTON

La Russie et la Méditerranée. L'Expédition à l'Archipelague de Catherine la Grande (Rossia i Sredizemnomorije. Archipelagskaya ekspeditsija Ekateriny Velikoї), dir. Irina Smiljanskyà Mikhail Velizhev, Elena Smiljanskyà, Moscou, Indrik, 2011, 838 p.

Le volumineux ouvrage jette une nouvelle lumière sur la guerre russo-turque du 1768-1774 et la politique de la Russie catherine non seulement sur le Sud-Est européen au 18^e siècle, mais également sur toute la région de la Méditerranée. Les événements militaires sont le squelette de la recherche, qui réunit des approches différentes de l'analyse. Les auteurs rendent compte des problèmes traditionnels de l'histoire de cette campagne bien connue, mais aussi des enjeux diplomatiques compliqués animant la scène européenne entière. Le sujet principal n'est pas seulement la politique expansionniste de la Russie dans l'Europe de Sud, le théâtre de la guerre sur terre et les batailles maritimes dont la plus célèbre est celle de Tchesme, mais aussi l'expansion culturelle sur les Grecs et les peuples slaves des Balkans. Les dix chapitres de l'ouvrage portent sur les étapes de la campagne, les relations avec les Grecs et Italiens, les projets d'insurrections des peuples balkaniques, la fondation et l'histoire de l'Archipelage sur une vingtaine des îles près de littoral turc, sujet mal étudié jusqu'à présent. L'attention des auteurs se tourne principalement sur les héros principaux de la campagne – le fameux Alexeï Orlov et ses frères, les amiraux S. Greig et G. Sviridov. Une partie très impressionnante de l'ouvrage est consacrée aux relations avec les États italiens (Toscane, Genova, Vénice, Naples, Sardaigne) et à la vie de la colonie russe en Italie. Les négociations des Russes avec les pays Arabes de la Méditerranée pendant la guerre sont aussi un sujet encore presque inexploré qui constitue un des attraits de la présente étude. Dans les deux derniers chapitres sont analysées les œuvres littéraires russes en honneur des événements militaires et les formes de la propagande en Russie, ainsi que les sujets parus dans la presse européenne en relation avec cette guerre russo-turque. Quelques annexes importantes concernant documents, plans d'action, etc. ont trouvé place aussi. La section finale comprend trois articles additionnels concernant les impressions des pèlerins russes de leurs voyages à la Méditerranée (13^e-18^e siècles), la mission de baron Tonus en Égypte à la fin du 18^e siècle et à la collection d'Ivan Tchernichev de cartes géographiques du théâtre de la guerre (ce dernier par V. Bulatov). Le tome est richement illustré.

ANGUÉLINA VATCHEVA

Les Brigands. Criminalité et protestation politique (1750-1850), dir. Valérie Sottocasa, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, 244 p.

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque sur *Brigands et brigandages. Criminalité, violence et protestation politique vers 1750-vers 1850* tenu en 2007 à l'Université de Toulouse II-Le Mirail. Le brigandage, ici limité à la France, étant perçu comme une forme de criminalité, les sources judiciaires, et secondairement littéraires, donnent l'essentiel des informations à leur propos. Reste que « l'historien aborde nécessairement les brigands [...] par la bande » (Bérénice Grissolande), compte tenu de procédures souvent fleuves et toutes ficelées, et déjà commentées dans des travaux antérieurs. C'est pourquoi chaque intervenant s'efforce, dès la première partie sur l'identité construite du brigandage, de contourner l'obstacle par un point de vue particulier : d'abord le cas Mandrin dont il convient de retrouver aussi les traces dans les écrits ordinaires (Sylvie Mouysset) ; ensuite « la bande de Pourrières » de l'an X (Karine Lambert) avec le point de vue des femmes, compte tenu de leur rapport étroit avec les bandes, puis les brigands « parisiens » de l'an II-en VI saisis dans leur mobilité et leur dispersion au sein d'en réseau de relations (Bérénice Grissolande), enfin le cas de Jean Sbogar raconté par Charles Nodier (Marie-Catherine Huet-Brichard). La seconde partie aborde le rapport du brigandage à l'État. À la fin de la Révolution, et sous le Directoire plus particulièrement, le brigand est perçu par le gouvernement et sa police comme un « ennemi de l'intérieur », donc susceptible d'entretenir le feu de la guerre civile. Tout un dispositif d'ordre à la fois législatif et tactique se met en place dont Bernard

Gainot interroge le caractère novateur ou non. Alan Forrest y revient en proposant plus largement un état de la question sous la Révolution et l'Empire, et en mettant l'accent sur ce cas des déserteurs. Cette seconde partie se termine par l'étude d'un cas exemplaire, le département de l'Aveyron (1789-1815) dans la mesure où Laurent Del Puech montre que la lutte contre le brigandage est présentement une donnée constitutive de la formation de l'État Français dans cette région. Mais le schéma idéologique reste toujours le même : les bandes de brigands sont perçues par les pouvoirs publics comme une armée intérieure qu'il faut éradiquer. La dernière partie porte sur des cas régionaux, la Bretagne (Roger Dupuy), le Languedoc (Valérie Sotocasa), l'Auvergne (Philippe Bourdin) et la Corse (Francis Pomponi). La question posée est ici celle de la diversité des modèles (régionaux) : le modèle politique, avec le passage des brigands aux chouans ; le modèle idéologique avec la qualification de « brigands » appliquée aux acteurs de la contre-révolution méridionale ; le modèle social lié à la misère en Auvergne et enfin le modèle de la dissidence propre à la population des Pyrénées. Jean-Clément Martin tire alors les conclusions du colloque en soulignant d'abord les ambiguïtés des usages du mot « brigands », tels qu'ils apparaissent d'une communication à l'autre. Puis il souligne le peu de productivité historiographique d'une simple histoire des représentations et des mythes à propos du brigandage, et insiste par conséquent sur la nécessité de considérer d'une part les multiples médiations des notables dans la lutte du gouvernement contre le brigandage, et d'autre part l'importance, à travers la figure du brigand, de l'exaltation de l'individu porté jusqu'à la glorification du « brigand sublime » ce qui nous renvoie à l'enchevêtrement inextricable des dimensions qui identifient les brigands d'une intervention à l'autre de ce colloque.

JACQUES GUILHAUMOU

HISTOIRE DES SCIENCES

Miriam NICOLI, *Les Savants et les livres. Autour d'Albrecht von Haller (1708-1777) et Samuel-Auguste Tissot (1728-1797)*, Genève, Slatkine, 2013, 365 p.

Dans ce livre, issu de sa thèse de doctorat soutenue en 2011, Miriam Nicoli propose de construire et d'analyser « les pratiques ordinaires du travail savant » (p. 35) au 18^e siècle. L'étude porte principalement sur les cas de deux représentants des Lumières helvétiques, Tissot et de Haller, mais englobe aussi d'autres figures telles que le naturaliste genevois Charles Bonnet (1720-1793) et le médecin argovien Johann Georg Zimmermann (1728-1795). Dans le but de reconstituer les « mille tracasseries » qui rythment le quotidien de ces savants – soit « marchander le prix d'une page manuscrite avec un éditeur, rester au courant des nouveautés de librairie, prendre des notes, trouver un bon copiste, juger de la qualité d'un ouvrage ou d'une traduction, se protéger des contrefaçons, se créer un fonds de bibliothèque » (p. 19) – M. Nicoli se fonde essentiellement sur les lettres que ces savants ont échangées entre eux, ainsi que sur un corpus documentaire secondaire composé de notes de lectures, de corrections apportées à des manuscrits, ou encore de témoignages de tiers. Le livre se compose de sept gros chapitres qui tournent autour des multiples rapports à l'écrit : pratiques d'achat, pratiques d'écriture, relations avec les éditeurs, les imprimeurs, les vendeurs, etc. On se rend alors compte que face à l'explosion des connaissances, les savants du 18^e siècle partagent déjà de nombreuses préoccupations avec les scientifiques d'aujourd'hui, à commencer par la gestion des flux d'information, la nécessité de publier pour exister dans le monde savant, ou encore la difficulté de dégager du temps pour écrire. Face à ces préoccupations, M. Nicoli souligne l'importance des intermédiaires, en particulier ceux qui sont investis dans la production matérielle des ouvrages, afin de montrer que la science se fait aussi « dans l'atelier de l'imprimeur et du graveur, dans le bureau du copiste et celui du traducteur » (p. 302). L'originalité de ce travail tient également dans le fait d'envisager le livre scientifique à la fois comme un bien intellectuel et comme une marchandise commerciale.

Les questions soulevées sont intéressantes, mais parfois hétéroclites et en trop grand nombre, au point que le centre de l'étude – la thèse, en somme – n'apparaît pas clairement. Il en résulte une démonstration générale hétéroclite, comme en témoigne par exemple la présence d'un « Intermède » (p. 143) ou de notations que l'auteure elle-même dit apporter « pour le plaisir » (p. 117). Par ailleurs, le type d'approche historiographique adopté mériterait d'être précisé. L'auteure se revendique à plusieurs reprises et pas toujours de façon cohérente de l'histoire des sciences, de l'histoire du livre, de l'histoire culturelle, ou encore de l'approche micro-historique. Le travail hésite entre une approche matérielle préoccupée des conditions de facture du livre, une histoire sociale des pratiques savantes, et une histoire culturelle des représentations du travail intellectuel. Enfin, certains concepts ou notions-clés, intéressants parce que complexes, sont insuffisamment problématisés. Une définition du « savant-écrivain » (p. 123) manque, comme font défaut une réelle discussion sur la question de la vulgarisation scientifique ou sur celle de « la standardisation des savoirs scientifiques » au 18^e siècle. Ces désagréments proviennent peut-être du fait que la source principale – la correspondance épistolaire entre les savants considérés – permet difficilement de répondre aux multiples questions avancées, et qu'un travail portant sur des cas, fussent-ils aussi intéressants que ceux de Tissot et de Haller, ne permet pas de tirer des conclusions générales sur « le savant-auteur d'Ancien Régime » (p. 258), sur ses « pratiques d'achat, de lecture, d'écriture et de diffusion du savoir », sur « la création d'un langage uniformisé propre à la sciences ou à l'idée controversée de la stabilité de la production scientifique imprimée » (p. 27).

ALEXANDRE WENGER

Séverine PILLLOUD, *Les Mots du corps. Expérience de la maladie dans les lettres de patients à un médecin du 18^e siècle : Samuel Auguste Tissot*, préf. Olivier Faure, Université de Lausanne, Éditions BHMS, Anthropos, 2013, 367 p.

Dans sa conclusion, Séverine Pilloud marque l'originalité de sa démarche par son caractère à la fois historique et discursif : « Dans cette étude sur l'expérience de la maladie dans les consultations épistolaires adressées à Tissot, la thèse principale défendue est celle d'une construction intersubjective de la maladie, informée par les catégories lexicales et sémantiques disponibles dans la culture médicale de l'époque, mais qui offre néanmoins aux individus des marges d'interprétation et de négociation » (p. 291). Ce travail prend ainsi appui sur les quelque 1300 consultations épistolaires que recèle le fonds de correspondance, conservé à la bibliothèque universitaire de Lausanne, et rassemblé par Samuel Auguste Tissot, célèbre praticien suisse de la seconde moitié du 18^e siècle. Chaque patient(e), parfois épaulé(e) par un proche et généralement issu(e) des classes supérieures et moyennes, décrit ses symptômes pour avoir un avis médical. Tissot lui répond par un diagnostic. L'expérience de la maladie se présente donc sur un mode à la fois narratif et interprétatif, comme le montre d'emblée la reproduction de longs passages d'une de ses lettres. À partir de ces témoignages hautement subjectifs, l'historienne s'efforce alors de décrire les divers caractères de l'expérience de la maladie. Ici la médiation du langage est fondamentale, ce qui oblige Séverine Pilloud à prendre en compte, de son point de vue analytique à visée d'histoire sociale, le rôle de l'intersubjectivité dans la constitution de l'expérience de la maladie, en lien avec les travaux de Georges Canguilhem et Michel Foucault. L'anthropologie médicale est également convoquée dans la mesure où elle permet d'appréhender l'expérience du corps à travers de tels ego-documents. Enfin le travail de l'historienne s'inscrit, avec son originalité propre, dans la configuration des travaux sur ce fonds épistolaire, constituée d'abord à l'initiative de Philip Rieder et Daniel Teyssière, puis revu récemment par Nahema Hanafi dans la perspective du rapport homme/femme. Une fois mis en place ce qu'il en est des divers aspects de la pratique de la consultation épistolaire dans la seconde moitié du 18^e siècle, Séverine Pilloud détaille les multiples médiations susceptibles de permettre

au malade d'avoir recours à Tissot. Alors que les lettres d'introduction sont le fait de la médiation familiale, les mémoires et lettres de consultation nous renvoient plutôt vers les praticiens. Un point est ici souligné : bien des patient(e)s (ou tiers) ont une certaine connaissance du vocabulaire médical. Il convenait également de préciser ce qu'il en est du marché thérapeutique, donc des diverses formes d'offre sanitaire. Cependant la part la plus originale de cette étude se trouve dans les chapitres 5 et 6 qui décrivent les registres lexico-sémantiques de la représentation des corps, d'une lettre à l'autre, et son complément, la mise en intrigue des maux. Nous disposons ainsi d'une véritable cartographie discursive du corps au 18^e siècle à l'exemple de la présentation, par les patients, d'"un corps nerveux [...]" envisagé comme étant parcouru d'entrelacs complexes de fibres nerveuses qui régulent tant les mouvements que les perceptions internes ou externes » (p. 186). L'ouvrage se termine par un petit dossier de sources manuscrites et une très riche bibliographie (p. 333-367).

JACQUES GUILHAUMOU

Femmes de sciences de l'Antiquité au 19^e siècle. Réalités et représentations, dir. Adeline Gargam, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2014, 345 p.

Dans le présent ouvrage, huit contributions d'études littéraires ou historiques traitent entièrement ou en partie du 18^e siècle : « Femmes et sciences au 18^e siècle » (G. Chazal), « Entre hostilités misogynes et résistances philogynes. Réflexions sur les tiraillements idéologiques du siècle des Lumières à l'égard des femmes scientifiques » (A. Gargam), « De "Minerve de la France" en "Folle qui aime mieux les atomes que sa propre famille" : Emilie Du Châtelet à travers les critiques de quelques contemporains » (C. Simonin), « Interférences du discours scientifique dans la correspondance conjugale de Madame de Voyer d'Argenson (1734-1783) comme contribution à la représentation épistolaire de la femme d'esprit » (S. Delhaume), « Féminité à l'encaustique. Anna Morandi Manzolini (1714-1774) et l'anatomie dans le Bologne des dames » (É. Hamon-Lehours), « Une "dentelle très bien agencée et très précises". Les femmes et l'anatomie dans l'Europe du 18^e siècle » (L. Dacome), « Stratégies et influence d'une traductrice. M^{me} Picardet et le *Trait des caractères extérieurs des fossiles* d'Abraham Gottlob Werner » (P. Bret) et « L'accès des femmes à la science dans divers pays européens. L'intérêt des structures scientifiques d'aujourd'hui pour les femmes scientifiques d'autrefois » (C. Hermann). Outre les noms mentionnés dans les titres, ces contributions traitent des travaux de Marie Marguerite Bihéron (anatomiste), Maria Sibylle Merian (entomologiste) et Caroline Herschel (astronome). L'ensemble des contributions entend interroger le statut ancillaire des femmes dans l'historiographie des sciences de l'époque moderne. Elles l'attribuent à deux caractéristiques de ces scientifiques : 1) leurs rôles d'auxiliaire pour les travaux d'un époux ou d'une communauté, alors que l'histoire des sciences est encore souvent l'histoire des grands hommes et de leurs découvertes, négligeant à la fois les recherches mineures ou infructueuses et le rôle des savants de moindre renommée, hommes ou femmes et 2) les préjugés à l'encontre des activités intellectuelles féminines, perçues comme inaccessibles à l'esprit féminin ou tout du moins préjudiciables, car virilisantes. Certaines contributions soulignent cependant la renommée considérable et le statut respectable que certaines scientifiques ont pu acquérir à l'époque moderne, notamment les deux anatomistes céroplasticiennes Manzolini et Bihéron, la première occupant une position officielle au sein de l'université de Bologne et la seconde jouissant d'une place importante dans les réseaux de communication des savants américains et européens. Parallèlement, d'autres contributions s'attachent à mettre en évidence la pénétration de la pensée scientifique chez le public non-spécialiste, y compris féminin : c'est le cas pour Voyer d'Argenson et pour de nombreuses autres femmes, qui s'intéressent aux cabinets de chimie ou de curiosité, aux dissections publiques, aux cires anatomiques, etc. Du point de vue méthodologique, il apparaît que l'étude du rôle des femmes dans la pensée et la sociabilité scientifique de l'époque moderne

permet d'éclaircir le fonctionnement normal, pour ainsi dire, de la science, notamment de mettre en évidence son caractère collectif, qu'il s'agisse de collaboration horizontale entre deux scientifiques d'égal statut ou de collaboration verticale entre un scientifique et ses assistant(e)s, par exemple entre l'astronome et ses calculatrices, ainsi que l'importance des activités instrumentales (calculs, traductions, démonstrations publiques, etc.), qui entourent les grandes découvertes.

FRANÇOIS-RONAN DUBOIS

LITTÉRATURES

Iman ABOU EL-SEOUD, *Complicité et sédition dans la littérature des pamphlétaires de l'Ancien Régime. Images de l'auteur et du lecteur*, Paris, Le Manuscrit, coll. « Réseau Lumières », 2013, 2 vol., 404 et 194 p.

Le titre de l'ouvrage évoque celui du livre bien connu de Robert Darnton *Édition et sédition* (1991), qui s'intéressait au même type de littérature pamphlétaire à la fin de l'Ancien Régime. Mais plus rhétorique qu'historique, le propos de M^{me} Abou El-Seoud, auteur d'une thèse sur Théveneau de Morande, est d'analyser un discours polémique répondant à trois actants abstraits : le locuteur qui vise à discréditer une cible aux yeux d'un destinataire constitué comme complice du locuteur. De la construction du lecteur, elle prend l'exemple du *Portefeuille d'un talon rouge* (1779), libelle contre Marie-Antoinette, et de la *Gazette noire par un homme qui n'est pas blanc* (1784) pour établir plusieurs catégories de narratrices, tels que le juge arbitre, l'étranger libertin, le spectateur ou l'ami. Suit l'analyse du péri-texte et des jeux de l'intertexte. L'image de l'auteur est, quant à elle, définie par les divers masques qu'il s'attribue et par l'emploi des clés de la persuasion, c'est-à-dire des discours argumentatifs liés aux discours réfutatifs. Une troisième partie intitulée « La plume et le venin » s'intéresse précisément aux procédés rhétoriques : arguments *ad hominem*, « figures de la véhémence » et de l'injure, discours implicite et insinuation. L'analyse des copieuses sources pamphlétaires (t. II, p. 155-158) est fondée sur une bibliographie théorique abondante que M^{me} Abou El-Seoud gère avec un certain brio.

FRANÇOIS MOUREAU

Rodolphe BAUDIN, *Nikolai Karamzine à Strasbourg. Un écrivain-voyageur russe dans l'Alsace révolutionnaire (1789)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, 321 p. ill.

L'ouvrage présenté est consacré à l'un des textes bien connu et largement examiné du sentimentalisme russe, les *Lettres d'un voyageur russe* (première éd., 1791-1792) de Nikolai Mikhaïlovitch Karamzine, représentant éminent de la littérature russe de la fin du 18^e et du début du 19^e siècle, journaliste, historien et penseur de grande influence sur la culture russe de son temps et les époques suivantes. Rodolphe Baudin trouve néanmoins une approche originale de la première grande œuvre du fameux écrivain qui rend son étude également attrayante pour les russophiles et pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la France et de la Russie, aux transferts culturels et d'histoire des idées.

Le lecteur français qui n'est pas très familier de la culture russe des Lumières trouvera dans le livre présenté deux chapitres initiaux très informatifs portant sur la personnalité et la totalité de l'œuvre de l'écrivain russe, ainsi que sur l'histoire et le genre du texte examiné, et sur la ville de Strasbourg en guise de toile de fond. Les *Lettres d'un voyageur russe* se présentent comme un récit de voyage, un genre nouveau pour la littérature russe de l'époque, rédigé sur la base des impressions d'un voyage réel de l'auteur en Europe (Allemagne, Suisse, France, Angleterre) en 1789 et 1790. Néanmoins, le texte est totalement fictionnel, rédigé après le retour de l'écrivain en Russie. Sa complexité exige une combinaison de différentes approches, comme le montre très bien R. Baudin.

Au cœur de la recherche se trouve un épisode assez court des *Lettres*, la visite du jeune Karamzine à Strasbourg. Son rôle dans le texte est analysé dans plusieurs chapitres du point de vue de l'histoire d'Alsace et de sa culture spécifique, liée au statut singulier de la ville, centre commercial et multiculturel. L'Université de Strasbourg est considérée comme une institution importante, qui attirait à l'époque bien des étudiants et intellectuels de toute l'Europe, des Russes appartenant aussi à toutes les couches de la société. La ville de Strasbourg est présente dans les *Lettres* avec son atmosphère intellectuelle intense d'où émergèrent les nouvelles tendances de la vie européenne (par exemple, le *Sturm und Drang* dans les années 1770). Les premiers troubles de la Révolution française sont la raison, d'après Baudin, qui attire la curiosité du voyageur russe et marque profondément sa pensée. Les chapitres suivants sont consacrés à la poétique du texte entier et à la place de l'épisode strasbourgeois dans le récit des *Lettres* et son rôle dans l'image de la France révolutionnaire créée par Karamzine.

Les deux parties finales de l'étude portent sur l'image de Strasbourg, construite dans la culture russe du 18^e siècle dans les mémoires, lettres et autres ego-documents de Russes qui y sont passés ou y ont vécu au cours d'une certaine période de leur vie, à l'occasion de grands tours éducatifs, et dans les *Lettres d'un voyageur russe* en particulier. Très intéressante est l'idée de Baudin de l'existence d'un « texte strasbourgeois » dans la culture russe du 18^e siècle. La conclusion de cette étude originale tâche de jeter de la lumière sur l'influence de l'épisode strasbourgeois dans les idées politiques et sociales du grand écrivain et penseur russe pendant toute sa vie.

ANGUÉLINA VATCHEVA

Sarah BENHARRECH, *Marivaux et la science du caractère*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 2013, 319 p.

L'ouvrage de S. Benharrech s'ouvre sur une stimulante analyse du discours prononcé par Marivaux à l'Académie française, intitulé « Réflexions sur l'esprit humain à l'occasion de Corneille et Racine » (1749), dans lequel il déplore le clivage « entre les auteurs de belles lettres et les philosophes naturalistes » (p. 1). Elle propose d'envisager Marivaux comme le précurseur d'une « science de l'homme », en « héritier critique » du « genre de l'observation morale au Grand Siècle » (p. 8). La représentation de l'identité personnelle chez Marivaux se situerait ainsi entre la tradition caractérologique, fixiste et essentialiste, et une approche plus « plastique » de l'identité que S. B. propose d'appeler, par analogie avec le domaine des sciences naturelles, « transformisme littéraire ». L'ouvrage repose ainsi sur deux lignes de force : l'étude de l'évolution du « caractère » sous la plume de Marivaux, à partir notamment des travaux de Louis Van Delft, et la tentative d'un croisement interdisciplinaire entre les belles-lettres et les sciences naturelles, qui conduit l'auteur à comparer, par exemple, le système classificatoire en histoire naturelle et la typologie caractérologique, à opposer la théorie de la préformation à une conception « évolutive » de l'homme ou encore à importer le concept de « transformisme » dans le domaine de la littérature.

L'ouvrage se compose de trois parties. La première revient sur la notion de « caractère » et montre que Marivaux renonce au modèle métonymique de la caractérisation, préférant la description, avec une attention au détail notamment, à la définition et privilégiant le mouvement sur la fixité. Elle considère ainsi que Marivaux s'inscrit dans une « anthropologie évolutive ». La seconde partie est particulièrement intéressante, et novatrice. S. B. propose d'envisager le personnage de Marivaux comme un homme « sans caractère », expression qui, dans l'article CARACTÈRE de l'*Encyclopédie*, se trouve rapprochée de « l'anti-amphibie », lequel ne peut vivre dans aucun environnement. Cet « homme sans caractère » n'est pas un homme sans qualité avant l'heure, mais « cultive son ambivalence morale dans la métamorphose, la contradiction et le mouvement » (p. 137). Sont ainsi étudiés les personnages de l'inconstant ou de l'aventurier : Trivelin de *La Fausse suivante*, Marianne et Jacob, mais aussi Figaro et le Neveu de Diderot. S. B. définit alors le « sans caractère » comme un « trope sceptique »,

concept emprunté à une analyse du *Neveu de Rameau* par Colas Duflo. Dans cette partie, se mêlent peut-être un peu trop de références qui voudraient appuyer l'idée d'une « anthropologie mouvante » : à Ricoeur pour la distinction entre ipséité et mémété, à Elena Russo pour la distinction moi souverain/moi excentrique, à la théorie de la préformation et aux critiques de Buffon et Maupertuis, au sensualisme, à la conception humienne du moi mais aussi à Malebranche et aux « familles naturelles » en botanique. La troisième partie de l'ouvrage s'intitule « Transformations ». L'idée d'une « pensée transformiste » chez Marivaux est d'abord replacée dans le contexte de la querelle des Anciens et des Modernes et notamment de la querelle d'Homère autour des questions de nouveauté et de relativité. Les deux derniers chapitres élargissent l'enquête sur l'évolution du « caractère » aux romans de Crébillon et à la réflexion de Diderot, dans *Le Neveu de Rameau* mais aussi dans *Le Fils naturel*, envisagé « comme réécriture de la comédie marivaudienne » (p. 263). La conclusion est un peu en deçà des analyses proposées au fil des chapitres, considérant, par exemple que Marivaux propose une « critique acerbe de la typologie classique – dans sa version outrée » (p. 285), alors que la première partie a montré une évolution plus nuancée. Par sa démarche qui postule que l'on pourrait éclairer l'évolution des belles lettres par celle des sciences, cet ouvrage entre en parfaite résonance avec les interrogations contemporaines autour de l'interdisciplinarité et invite à poursuivre l'exploration.

CHRISTELLE BAHIER-PORTE

Marek DĘBOWSKI, *Jean Potocki et le théâtre polonais. Entre Lumières et premier romantisme*, Paris, Classiques Garnier, 2014, 174 p.

Modeste de volume, ce livre est d'abord un condensé de savoir sur le théâtre polonais du moyen âge au 19^e siècle (Introduction), sur son nouvel essor durant le règne de Stanislas Auguste (1764-1795), sur sa continuité au temps trouble de l'indépendance perdue et, pour finir, en partie recouverte. Sur ce fond émerge la personnalité de Jean Potocki, auteur dramatique avec des *Parades*, *Les Bohémiens d'Andalousie* et *L'Aveugle*. Didactique, le théâtre polonais est engagé dans une discrète transformation des mœurs domestiques, ou dans les événements « révolutionnaires » (Constitution du 3 mai 1791, soulèvement de Kościuszko), profitant de talents étrangers, avec Emmanuel Nicholas Murray, ou de nationaux mais éduqués à l'étranger, comme Kazimierz Owsiński, et Wojciech Boguslawski. Ce dernier élaboré un nouveau genre, l'opéra national, ou adapte des succès étrangers, comme *Mérope* de Voltaire (*Meropa* traduite par l'abbé Orlowski, représentée en novembre 1792, peu avant le second partage du pays). L'esthétique du théâtre national entre 1794 et 1815 se résume dans la recherche de l'illusion, pour une vérité dramatique plus grande. De très parlantes illustrations (frontispices, portraits, dessins d'acteurs en costume) confirment les informations réunies.

IZABELLA ZATORSKA

Jérémie GRANGÉ, *La Destruction des genres, Jane Austen et Madame d'Épinay*, Champion, coll. « Bibliothèque de Littérature générale et comparée », 2014, 336 p.

Le sujet suscite *a priori* l'intérêt, les études de l'*Histoire de Madame de Montbrillant*, quasi-inexistantes, hormis une thèse, se heurtant à la complexité du texte et de son histoire éditoriale même. Tout autre évidemment est le cas de Jane Austen, largement étudiée outre-Manche. En outre, le projet, articulé autour de la critique du genre romanesque dont sont porteuses ces deux œuvres, laisse espérer un effort d'analyse neuf et méthodique. Mais ces outils semblent insuffisants pour répondre aux questions qu'il soulève : pourquoi un emploi persistant de formes littéraires que les deux auteurs critiquent de l'intérieur ?

De fait, malgré une connaissance assez large des œuvres discutées, qu'attestent de nombreuses analyses de détail parsemant l'analyse (ce qui, vu les presque 1 500 pages de l'*Histoire de Madame de Montbrillant*, mérite d'être signalé), on aurait souhaité plus de rigueur dans la façon de poser et d'aborder le problème – même en passant sur le statut du texte

d'Épinay et son incertitude générique. Celui du (le pluriel du titre ne semble pas vraiment justifié, sauf à englober l'autobiographie) genre littéraire d'abord, rebaptisé arbitrairement « sentimentaliste » (p. 23). On est surpris en effet (outre l'asymétrie du titre dans la désignation des deux auteurs), par l'absence de référence aux tentatives de définition du *roman sentimental* menées depuis la fin des années 1990. L'ouvrage de Margaret Cohen, *The Sentimental Education of the Novel* (1999) notamment, méritait au moins une mention, et celui de Brigitte Louichon, *Romancières sentimentales 1789-1825* (2009), aurait nourri la réflexion sur le rapport au langage des romancières sentimentales (sans parler des études de C. Jaquier, L. Omacini, V. Cossy, etc., et d'autres colloques récents) : leur est préférée la somme largement dépassée de P. Fauchery, *La Destinée féminine dans le roman du 18^e siècle*, seule citée en introduction (p. 10). De même, des études classiques du roman anglais sont ignorées qui auraient pourtant permis de contextualiser de façon plus critique et subtile l'écriture indirecte d'Austen, en prenant en compte les enjeux culturels et sociaux de ses fictions. Je pense en particulier à Gary Kelly, *Women, Writing and the Revolution, 1790-1827*, Oxford, Clarendon Press, 1993, ou au livre de Claudia Johnson, cité en bibliographie, mais pas dans le corps de l'ouvrage... malgré ce que laisse penser un index fautif qui la confond avec... Samuel Johnson !

Ces choix amènent l'auteur à privilégier – après les études traditionnelles du roman féminin ou épistolaire auxquelles s'arrête la bibliographie de P. Fauchery et L. Versini – la question d'une « représentation de soi », postulée d'entrée, de façon discutable, comme point commun des deux œuvres (p. 8). Elle devient même un critère d'appréciation récurrent. Parti du projet de contester le fait que les « femmes passent par la référence à un modèle d'écriture masculin » (p. 7), ou encore la « vision simpliste d'écrivains bornées par les conventions sociales » (p. 314), « d'écrivaines anachroniques » (p. 13), l'auteur peine à dépasser la déclinaison des échecs et des incapacités féminines à se comprendre et s'exprimer (p. 314). Cet écueil est reflété par un plan aux parties très inégales et croissantes, qui mène de « la critique du roman sentimental », aux « Prémisses à l'expression de soi », pour s'achever sur « L'indépassable insatisfaction ? ». À défaut de pouvoir proposer « une image cohérente de la femme » (p. 52), les romans d'Austen, comme le livre de L. d'Épinay renverraient donc à une « conscience négative », une « insatisfaction ontologique de la femme » (p. 186) – ou à une mystique de la création littéraire qui perce comme dernier recours. À cet égard, il était sans doute gênant de ne pas prendre en compte l'histoire du texte d'Épinay, qui aurait relativisé le diagnostic. Les généralisations sur les deux sexes ne manquent d'ailleurs pas, comme lorsque, sans doute à partir d'un épisode de *l'Histoire de Madame de Montbrillant*, l'auteur relève l'incapacité féminine à réformer l'éducation, et conclut : « Ce manque d'un discours dû à une impréparation et à une inertie constitutives est la première cause de la faillite des femmes » (p. 312). Formule qui peut paraître hâtive à propos de l'auteur des *Conversations d'Émilie*...

En revanche, les meilleurs passages du livre portent précisément sur ce travail de déconstruction romanesque, relevant justement du refus des catégorisations de la femme (p. 156-162). La seconde partie propose également un répertoire de procédés d'écriture intéressant, dont l'intrusion du quotidien, ou « brassage des proportions », l'ironie – même si le tirage ne le met pas en valeur. Mais la thématique choisie minore la dimension critique et sceptique pourtant signalée, l'agacement du lecteur, sciemment produits par Épinay et Austen, n'étant pas assez problématisé, comme le suggère ce sous-titre : « L'agacante allusion » (III, 3, 2). On relève en outre, parmi les défauts d'un premier travail universitaire, un index aux entrées mécaniques (avec les doublons pluriel/singulier...), et des catégories trop larges, purement psychologiques ou métaphoriques.

En conséquence, malgré de louables intentions, une abondante bibliographie primaire réellement exploitée, une écriture souvent ferme, cet ouvrage procure un sentiment d'agacement et de frustration à la mesure des attentes suscitées. Il fait mesurer en particulier l'effet

de la méconnaissance des problématiques du genre (au sens de *gender*, cette fois) dans le système universitaire français.

LAURENCE VANOFLEN

Matthias MANSKY, *Cornelius von Ayrenhoff. Ein Wiener Theaterdichter*, Hannover, Wehrhan Verlag, 2013, 269 p.

Au 18^e siècle, les Viennois ont développé des formes spécifiques de comédie à partir des traditions de l'arlequinade. Vienne est également une des rares villes du Saint-Empire qui ait une scène permanente. Elle est l'objet des attentions de la cour, et le mouvement de réforme des théâtres, apparu dans différents foyers de l'Empire à partir des années 1725-1730 et soucieux de fonder un répertoire national de qualité tout en éduquant le spectateur, est engagé à Vienne dans les années 1760 par un ministre de l'impératrice Marie-Thérèse, Joseph von Sonnenfels. C'est dire l'intérêt porté par l'administration viennoise au théâtre comme objet culturel et comme objet de la formation morale du spectateur. Parmi les grands noms du théâtre viennois, celui d'Ayrenhoff (1733-1819) figure en bonne place : après une carrière militaire qui le fit participer à la guerre de Sept Ans, il fut durant plusieurs décennies un des auteurs à succès au *Burgtheater*, eut une influence significative sur le théâtre viennois, même si son étoile commença à pâlir au début du 19^e siècle. Pourtant, si son nom apparaît souvent dans les travaux désormais nombreux sur le théâtre du 18^e siècle, la dernière monographie le concernant remonte à une centaine d'années. Certes, la deuxième moitié du siècle demeure globalement assez négligée par les historiens du théâtre viennois. Mais ses positions n'ont pas contribué à susciter l'intérêt des chercheurs pour lui. Indéfectiblement attaché au modèle esthétique du théâtre classique français, il est en parfait décalage avec les efforts accomplis par les « réformateurs » de sa génération qui recherchent chez Shakespeare (Lessing qui s'en inspire, Wieland qui le traduit) une dramaturgie à opposer au modèle français susceptible de stimuler le théâtre « national », et plus encore avec les auteurs plus jeunes qui, comme Goethe, seront parfois taxés de « shakespeareomanie ». Que la première comédie (au demeurant très réussie) de cet auteur de 17 pièces (majoritairement des tragédies aux sujets variés, souvent d'inspiration antique) ait trouvé grâce aux yeux de Frédéric II, habituellement peu amène envers la littérature allemande, en dit long sur sa position dans le champ littéraire de son temps. Il intervient dans de nombreux débats esthétiques. Dans ses comédies, la satire littéraire est bien présente, il s'en prend à des courants, comme celui dit de la « sensibilité », ou à des auteurs à succès rivaux, comme Iffland et Kotzebue. Lors d'une polémique autour du ballet viennois, il suit Noverre qui voudrait rapprocher le ballet de la tragédie. Il intervient aussi dans le débat autour de l'*Emilia Galotti* de Lessing (tragédie bourgeoise issue de la thématique républicaine romaine de Virginia), et composera en 1790 (*Lessing est alors mort depuis neuf ans*) une *Virginia oder das abgeschaffte Decemvirat* (*Virginia ou la fin du décemvirat*) qui s'inspire de la *Virginia* d'Alfieri.

L'étude de M. Mansky a d'abord le mérite d'être la première qui analyse dans le détail les principales pièces d'Ayrenhoff. De plus, en les confrontant à un nombre significatif de pièces d'autres auteurs, célèbres alors mais aujourd'hui eux aussi oubliés, elle va au-delà de ce projet monographique et éclaire tout un pan de la production théâtrale viennoise des années 1760-1820, dont elle souligne les tensions et les spécificités. On regrettera seulement l'absence d'un index.

GÉRARD LAUDIN

Christophe MARTIN, *Mémoires d'une inconnue : étude de La Vie de Marianne de Marivaux*, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2014, 184 p.

Principalement destiné à un public d'agrégatifs, cet ouvrage reprend de manière magistrale l'essentiel des éléments utiles pour comprendre l'esthétique et la poétique marivau-

diennes (chapitres 1 et 2) et propose une interprétation de *La Vie de Marianne* soulignant le danger représenté par une « petite fille » *sans feu ni lieu* (chap. 3) et l'efficacité de la fable de la naissance noble de Marianne (chap. 4).

On est frappé d'emblée par la cohérence et la finesse de ces vues nouvelles qui, pour écorner quelque peu l'image de la pauvre et vertueuse orpheline, n'enlèvent rien au charme de l'héroïne. L'intérêt du personnage est accru, au contraire, par l'accent mis par l'Auteur sur le dispositif fictionnel qui permet à Marivaux d'offrir, en même temps que l'histoire romanesque d'une illustre infortunée, le roman d'une jeune personne cherchant à sortir de la misère. C'est au niveau même de l'action, en effet, que Marianne multiplie les récits de soi, en les diversifiant pour les adapter à la situation et à son interlocuteur. Mais il est clair que, consciente des pouvoirs du verbe, elle tire de ces récits, même les plus humiliants, des bénéfices immédiats, de même que tous ses renoncements se muent, selon le mot de C. Martin, en « sacrifices profitables ». Marivaux fait ainsi du procédé du « double registre » propre au roman-mémoires un usage complexe : il le pousse à un degré tel qu'il crée un *effet de présence* exceptionnel de la mémorialiste, mais surtout il l'annule pour ainsi dire dans son principe même, dans la mesure où le récit de la mémorialiste n'est pas différent par nature de ceux que Marianne produit au cours de l'intrigue.

Le vertige suscité par la prolifération de ces récits de soi serait, selon C. Martin qui rompt par là avec une longue tradition posant l'essentialisme de Marivaux, à mettre en relation avec la nouvelle conception de l'homme, introduite par Locke, selon laquelle « le sujet se constitue dans une histoire complexe grâce à sa capacité réflexive, par opposition à l'affirmation fondatrice du *cogito* et au principe cartésien des idées innées » (p. 139). Ce n'est pas le moindre intérêt, en effet, de *La Vie de Marianne* que son analyse de la manière dont le moi se constitue ou se découvre, selon que l'on adopte l'approche empiriste ou essentialiste, dans la confrontation au monde. Ni le moindre intérêt du présent ouvrage que le croisement des points de vue qu'il offre au lecteur. Assortie d'une anthologie de textes critiques, cette étude permet de mesurer le chemin parcouru par la critique depuis le débat entre Leo Spitzer et Georges Poulet à propos de la temporalité marivaudienne et l'analyse du rapport regardant/ regardé menée par Henri Coulet à partir de la théorie du « double registre » élaborée par Jean Rousset. À l'approche psychanalytique et sociologique de René Démoris a succédé le travail thématique et narratologique de Béatrice Didier sur *La Vie de Marianne*, puis la réflexion sur la dimension métafictionnelle de l'œuvre par Jean-Paul Sermain. On ne saurait mieux dire combien l'univers romanesque de Marivaux est riche de perspectives encore inexplorées, dont l'étude de C. Martin a permis d'éclairer brillamment quelques-unes.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Lajos Hopp, *Un épistolier et traducteur littéraire à l'orée des Lumières : Kelemen Mikes*, éd.

Gábor Tuskés, avec Anna Tuskés, Imre Vörös, Béatrice Dumiche et Krisztina Kaló, Szeged, JATE Press, coll. « Felvilágosodás-Lumières-Enlightenment-Aufklärung », 2014, 183 p.

Lajos Hopp, historien de la littérature (1927-1996), a consacré une grande partie de ses recherches à l'œuvre de Kelemen Mikes. Ce dernier, chambellan du prince François II Rákóczi, le suivit en exil après la défaite de la guerre d'Indépendance contre les Habsbourg (1703-1711). Après un séjour de plus de quatre ans en France (1712-1717), le prince et son entourage durent partir pour la Turquie, où Rákóczi mourut en 1735, à Rodosto (aujourd'hui Tekirdag). Mikes finit sa vie en exil et survécut au prince de 26 ans. Il laissa à la postérité un recueil de lettres fictives, les *Lettres de Turquie*, inspirées par le genre épistolaire français du tournant des deux siècles classiques, et la traduction en hongrois de douze ouvrages français en prose, principalement des textes du 17^e siècle. Ses manuscrits parvinrent en Hongrie après sa mort, à la fin du 18^e siècle : son œuvre représente un cas absolument unique de médiation culturelle, certes isolée et retardée, mais qui n'en devient que plus intéressante.

Les articles que Lajos Hopp avait écrits en français sur Mikes ont été réunis et publiés en vue de compléter la traduction intégrale en français des *Lettres de Turquie* (Paris, Honoré Champion, 2011). Le volume contient douze articles, dont dix ont paru entre 1962 et 1987, deux articles étaient jusqu'ici inédits. La plupart de ces études ont paru en Europe de l'Est, un article a pourtant été publié dans les *French Studies* et un autre à Istanbul. La première étude est consacrée au genre épistolaire en Europe, la deuxième à l'épistolaire en hongrois. Sept articles s'occupent directement de l'œuvre de Mikes : dans l'un de ces articles, Lajos Hopp examine la découverte et le sort des manuscrits de l'écrivain, dans trois autres, il analyse les traductions de Mikes. Un article traite de la représentation des traditions populaires balkaniques dans la littérature du 18^e siècle. La dernière étude examine la notion de *Frühaufklärung* (approximativement mais non pas exactement *early Enlightenment*, plutôt *pré-Enlightenment* ou *pré-Lumières*, les débuts du mouvement des Lumières). Le volume contient deux bibliographies, la première concerne l'épistolaire en général, la deuxième recense les ouvrages ou articles sur Mikes écrits en langues étrangères.

Les *Lettres de Turquie* constituent un phénomène particulier dans la littérature hongroise : le public peut connaître en 1794 ce texte, demeuré manuscrit pendant plus de trente ans, qui s'inspire largement des ouvrages français du 17^e et du début du 18^e siècle. Le décalage est donc de près de cent ans : les sources des *Lettres* et les ouvrages traduits par Mikes (Fleury, Gobinet, M^{me} de Gomez) ne sont alors plus du tout à la mode (Lajos Hopp constate d'ailleurs ces faits lui-même). Cela n'empêche pas pour autant de voir dans Mikes un médiateur culturel qui a essayé de renouveler la langue littéraire hongroise. On peut de plus voir dans son recueil de lettres fictives un sous-genre apparenté aux lettres de voyage : les lettres d'exil.

Réunir et faire paraître ces articles en français a donc un intérêt incontestable pour les recherches de réception et de relations culturelles franco-hongroises. L'objectif principal de Lajos Hopp était de comprendre et de faire comprendre Mikes et il a effectué ce travail avec une précision philologique exemplaire. Il a essayé de découvrir autant que possible l'intégrité des sources – directes ou indirectes, avérées ou supposées – des *Lettres de Turquie*. Comme le signale Gábor Tuskés dans son introduction, les résultats de Hopp restent pertinents jusqu'à nos jours. À son avis, un seul article reflète l'idéologie de l'époque de sa rédaction, où on a tenté d'expliquer la littérature à la lumière de « la lutte des classes ». J'aimerais ajouter que, heureusement, les contraintes imposées aux chercheurs dans la Hongrie des années 1960-1970 ne sont pas vraiment sensibles dans ces articles. En revanche, certains passages peuvent nous paraître quelque peu didactiques aujourd'hui, même si la période de leur parution nécessitait encore des explications plus étendues sur les littératures nationales de l'Europe Centrale et de l'Est.

Il y a un article qui peut toutefois nous décevoir. L'étude sur les *Lettres persanes* et les *Lettres de Turquie* est plutôt une lecture « supposée » qu'aurait pu faire Mikes de Montesquieu et non pas une parenté réellement démontrée. Rapprocher les deux ouvrages est en effet très tentant – même par leur titre – il n'existe néanmoins aucune preuve que Mikes ait puisé dans Montesquieu. Il faut donc renoncer à suivre ce fil et se contenter de ce qui peut être dit avec certitude : il est possible que Mikes ait connu le roman de Montesquieu grâce aux diplomates français en Turquie.

J'aimerais encore attirer l'attention sur une question encore ouverte. Placer l'œuvre de Mikes dans le contexte des Lumières pose problème : peut-on vraiment voir en sa personne un précurseur ? La réponse positive ne va pas de soi, même si certaines de ses réflexions témoignent d'une pensée alors moderne parmi les auteurs hongrois. Certes, l'idée de « germes » des Lumières peut légitimer son œuvre. Mais l'originalité des *Lettres de Turquie* est tellement claire que d'autres aspects – par exemple la sensibilité, la réflexion sur la condition humaine, l'ironie particulière des lettres – peuvent donner des repères tout aussi

importants pour interpréter ce texte. Étant donné que ce volume a paru dans la collection du Centre de recherche Lumières franco-hongroises de Szeged, une préface sur ce problème par les chercheurs du Centre aurait pu heureusement compléter le travail philologique de Lajos Hopp, surtout parce que la notion (ou la définition) des *Lumières* a beaucoup évolué dans la recherche internationale durant les dernières années.

Plusieurs décennies se sont passées depuis la rédaction de ces articles mais il faut reconnaître que l'on dispose grâce à ce volume d'une synthèse sur l'épistolaire hongrois d'inspiration française. Il faut certainement reprendre le travail à la lumière des résultats plus neufs. Le volume peut finalement nous faire réfléchir sur un phénomène curieux du mouvement d'idées en Europe : des manuscrits renvoyés en Hongrie à la fin du 18^e siècle, influencés par la littérature française du tournant des 17^e-18^e siècles, arrivent au moment où la littérature hongroise est à la recherche de son autonomie et de sa modernité, et ces textes inconnus contribuent à ce renouvellement. Autant de choses à dire sur les particularités de l'histoire littéraire d'un peuple.

ESZTER KOVÁCS

Gheorghe PERIAN, *A doua tradiție. Poezia naivăromânească de la origini la Anton Pann*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, coll. « Universitaria », 2003, 394 p.

L'étude de Gheorghe Perian s'occupe de ce qu'il est habituel d'appeler la tradition « secondaire » (du point de vue canonique) de la littérature roumaine du début des modernités européennes, c'est-à-dire du 17^e et du 18^e siècles. Perian considère que, dans la littérature roumaine, c'est la tradition savante qui s'est développée en premier, c'est-à-dire la tradition développée par les auteurs qui bénéficiaient d'une solide formation intellectuelle comme Dosoftei ou Miron Costin. La tradition populaire et naïve rassemble les anciennes romances, les petites histoires, les chansons qui accompagnaient les coutumes du Noël. Elles sont l'œuvre d'auteurs n'ayant pas reçu de solide éducation et qui répondent aux défis de la première modernité et expriment ainsi leur individualité. Plus tardif, le folklore est la dernière des traditions, construite au milieu du 19^e siècle par les hommes de lettres qui s'intéressaient aux mythes du peuple roumain et y voyaient une composante importante du processus de constitution littéraire du peuple roumain.

L'étude de Perian se concentre sur la poésie d'amour, considérée comme un art naïf du point de vue esthétique. La pudeur est remplacée par le sourire espiègle sur des faits intimes plutôt suggérés qu'exprimés. L'analyse de la contribution de quelques écrivains comme Ienache Văcărescu, Alecu Văcărescu, Matei Millo, Ioan Cantacuzino, Alexandru Beldiman, Anton Pann ou Costache Conachi montre la vitalité de ce genre dans l'espace roumain du 18^e siècle.

Les observations de Perian qui étudie la connaissance qu'eut Balasa Balint (1551-1594), le plus important poète de la Renaissance hongroise, du folklore roumain sont extrêmement intéressantes, surtout en ce qui concerne la poésie érotique. Les mêmes échanges intertextuels sont mis en évidence par l'analyse d'un manuscrit hongrois de 1798, intitulé *Chansons du monde rassemblées des compositions de plusieurs cœurs*.

L'étude de Gheorghe Perian impressionne par la solidité de l'information et par le courage qui lie un certain type de poésie roumaine du 18^e siècle et la tendance postmoderne qui vise à la mise en valeur du marginal et de la culture des masses.

MIHAILO MUDURE
(traduit en français par Corina Boldeanu)

Catherine RAMOND, *La Voix racinienne dans les romans du dix-huitième siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les Dix-Huitièmes Siècles », 2014, 320 p.

Les romanciers du 18^e se réclament si volontiers de Racine qu'une étude suivie de leurs allusions finit par jalonner à sa façon « une sorte d'histoire » (p. 13) globale du genre.

Catherine Ramond, dont on connaît l'intérêt soutenu pour les dialogues des genres, a eu le courage d'écrire cette histoire. En résulte un ouvrage très riche et tout en nuances, où chacun des auteurs convoqués se trouve avoir sa façon très à lui, et quelquefois fort inattendue, de citer ou de réécrire Racine : c'est dire aussi qu'il n'est pas question de résumer ici ce très beau livre, dont l'intérêt est d'abord dans ses analyses de détail.

Les auteurs se montrent ainsi sensibles à toute une veine élégiaque de l'œuvre de Racine (*Bérénice*), où nous verrions aujourd'hui la part la plus convenue de son théâtre, mais dont l'écho n'en finit pas de retentir, tout au long du siècle, chez bien des épistolières abandonnées ou mal aimées. Certains romans monodiques ne transcrivent, à l'instar des *Portugaises*, que leurs plaintes ; elles s'inscrivent ailleurs en contrepoint avec des lettres cyniques ou simplement indifférentes, qui donnent à penser que leurs interlocuteurs ne valaient pas forcément d'être à ce point regrettés. Une des meilleures analyses de l'ouvrage est consacrée aux *Lettres de la Marquise de Crébillon*, où l'unique épistolière combine à elle seule des registres si différents qu'on ne sait pas trop si ses réminiscences raciniennes se veulent pathétiques ou caricaturales. Les dernières lettres de la série, où la Marquise se trouve obligée de suivre son mari dans une ambassade étrangère et s'éloigne du coup pour de bon de son soupirant, rendent un son plus uniment plaintif. Encore n'est-il pas sûr que l'auteur, qui aura écrit là son texte le plus indécidable, invite vraiment à prendre son personnage au sérieux.

Prévost passait pour être « le plus tragique des romanciers du 18^e siècle » (p. 202). Catherine Ramond lui consacre une trentaine de pages là encore fort bien venues, où elle se garde si bien de rien exagérer qu'elle souligne au contraire que Prévost recourt sans doute, et de toute évidence de parti pris, à un lexique d'accent très racinien, mais que ses romans (la situation est différente dans *Le Pour et contre*) semblent éviter les citations ou les échos précis de vers célèbres. Il y a là un curieux paradoxe : là où le pastiche ou la parodie appellent des emprunts voyants, la tentative de créer un équivalent romanesque de l'univers tragique se veut de plain-pied avec ses modèles prestigieux. Elle n'avait donc guère à gagner à des emprunts littéraires, qui accuseraient plutôt une essentielle dépendance.

Diderot réussit pour sa part le joli tour de force de découvrir dans *Iphigénie* quelques précédents, qui sont du coup autant de cautions prestigieuses, de sa nouvelle esthétique théâtrale. Lui-même l'illustre au mieux dans *La Religieuse*, où Suzanne Simonin retrouve à son tour quelques phrasés raciniens et reproduit notamment, et même à deux ou trois reprises, la célèbre entrée en scène chancelante de Phèdre, que Racine n'avait jamais risqué que dans son premier acte.

Le parcours se termine (je rappelle que je saute bien des étapes elles aussi fort intéressantes) à la toute fin du siècle, où le roman de l'émigration fait quelquefois un usage assez nostalgique de la réminiscence racinienne. Elle devient alors à sa façon une icône de l'Ancien Régime révolu. Cela nous vaut entre autres, sous la plume de Sézac de Meilhan, quelques références à *Esther*, qu'on n'avait guère jouée ni citée au 18^e siècle mais dont on se souvient maintenant qu'elle avait été, lors de la première à Saint-Cyr, un grand événement versaillais. Les derniers romans d'Isabelle de Charrière s'efforcent pour leur part de porter un regard plus décontracté sur le monde de l'émigration ; on ne s'étonne pas que ses quelques souvenirs raciniens, dans *Sainte-Anne* et *Henriette et Richard*, appellent plutôt le sourire. Il n'en va pas de même dans les grands romans de Germaine de Staél, où les héroïnes souffrent à leur tour des affres de l'abandon ; elles renchérissent donc plus d'une fois sur les récriminations les plus pathétiques d'Hermione ou de Phèdre...

PAUL PELCKMANS

Catriona SETH, *Évariste Parny (1753-1814). Créole, révolutionnaire, académicien*, Paris, Hermann, coll. « Études de la République des Lettres », 2014, 331 p.

Le bicentenaire en 2014 de la mort d'Évariste Parny, poète adulé en son temps, valait bien qu'on lui offrit une monographie. Chose est faite par l'une de ses rares spécialistes, Catriona

Seth, qui lui avait consacré naguère sa thèse de Doctorat. C'est dire si ce livre est le fruit d'un riche travail qui, certes, cède à la biographie d'auteur depuis un demi-siècle battue en brèche, mais jamais ne sombre dans un vulgaire « petit tas de secrets » (p. 11) qui eût été malvenu. L'objectif est bien de « livrer la trajectoire d'un individu qui est à la fois unique et le témoin d'une classe, d'un milieu, d'une génération » (p. 12). Le pari est admirablement tenu.

Au long de seize chapitres assez courts et dynamiques, le lecteur pénètre, grâce à l'élégante plume de C. Seth, dans l'univers de ceux que l'on appelaît les poètes créoles – Parny, Bertin, Léonard – dont l'un a tout particulièrement renouvelé la poésie française, tout en faisant émerger une littérature propre à l'océan indien. Ces raisons seraient en elles-mêmes suffisantes pour que l'on s'intéressât à nouveau au « Tibulle français », mais l'enjeu de l'étude est aussi de comprendre ce qui fit qu'un poète renommé, dont « la rhétorique simple constitu[ait] la marque de fabrique » (p. 116), « habitué de l'*Almanach des Muses* » (p. 113) au point d'être élu membre de l'Institut (le 30 germinal an X), puis vice-président du bureau de la vénérable institution en 1807 sous la présidence de Bernardin de Saint-Pierre, fut progressivement oublié, même s'il fit « l'objet, dès les premières décennies du 19^e siècle, d'un véritable culte en Russie » (p. 286), même si dans la deuxième moitié du 19^e siècle, la Belgique réedita ses poèmes (p. 294), même si encore au 20^e siècle, son œuvre attira davantage les compositeurs – comme Ravel – que la République des Lettres.

En rendre la cause au seul scandale des dix chants de *La Guerre des Dieux* (1^e éd. mars 1799) serait réducteur. Bien que « la conjonction entre des scènes érotiques et l'anti-cléricalisme en [ait] choqué plus d'un » (p. 220), l'A. rappelle que le poème reçut nombre d'éloges, plut « à tous les âges » (p. 222) et redonna la célébrité au chantre d'Éléonore dont la fibre créatrice s'était quelque peu éteinte durant les quinze années qui suivirent la disparition d'un frère ainé chéri et l'éloignement de la vie de Cour. Mais il est certain que l'association du religieux chez celui considéré comme le « précurseur du mouvement anti-clérical » (p. 294), du politique – l'engagement de quelques chansons madécasses contre l'esclavage se retrouve dans ses discours à l'Institut (p. 242) – et du libertinage, accompagné dans les dernières années de sa vie d'une « perte de capacité à émouvoir son public » (p. 269), lui fut en fait néfaste dès sa mort arrivée, quand le puritanisme du 19^e siècle censura plusieurs fois *La Guerre des Dieux*. Ce n'était plus l'heure de la poésie, explique l'A., et malgré les Chateaubriand, Lamartine et autres Musset qui reconnaissent quelquefois leur dette envers non seulement le précurseur du poème en prose, mais aussi celui « sans qui l'élegie n'existerait point en France » (Garat, cité p. 91), l'histoire littéraire – Lamartine, bien ingrat, en tête dans son *Cours de littérature* de 1857 – lorsqu'elle ne l'oublia pas, le classa vite du côté des petits « versificateurs habiles, [qui] ne sont pas poètes » (Van Tieghem, *Histoire de la littérature française*, Paris, Fayard, 1949, p. 332).

« Il faut lire Parny », conseille l'A. (p. 293). Il faut aussi lire cet ouvrage, intelligent maillage d'extraits de l'œuvre, d'analyses littéraires, de détails biographiques, de critiques du temps, qui nous entraîne au cœur de l'île Bourbon, de Rennes, de Paris, dans les milieux intellectuels vibrants au rythme des événements politiques du tournant du siècle. De l'auteur des *Poésies érotiques*, l'éditeur de Sade, récemment éteint – je veux parler de J.-J. Pauvert – disait : « tout le monde devrait le connaître » (p. 291). La présente étude nous y incite vivement.

HÉLÈNE CUSSAC

Cyril FRANCÈS, *Casanova. La mémoire du désir*, Classiques Garnier, 2014, 681 p.

Le désir constitue selon C. Francès « le noyau ardent » de l'écriture de l'*Histoire de ma vie* et « le cœur du processus mémoratif » (p. 20) qui y est en œuvre. L'étude se donne pour tâche d'en « mettre au jour la figuration scripturale, d'en dégager les implications poétiques, mais aussi d'en dessiner les contours philosophiques » tout en le situant dans des formes d'historicité propres à un « savoir du sujet » d'inspiration foucaldienne (p. 19).

L'auteur s'attache donc aux relations entre la mémoire, le désir et l'écriture. Il revendique l'emploi d'outils intellectuels venus aussi bien de la critique littéraire que de la philosophie du 19^e siècle (Baudrillard, Deleuze ou encore Derrida, notamment).

La première partie de l'ouvrage, « Une mémoire fabuleuse », analyse un travail de la répétition et de la variation dont le livre de François Roustang (*Le Bal masqué de Giacomo Casanova*, 1984) a montré l'importance centrale dans *l'Histoire de ma vie*. C. Francès formule avec netteté le rapport entre cette écriture, le fantasme et le temps : « le texte casanovien, note-t-il, offre le spectacle d'un événement du temps par le fantasme » (p. 58). La deuxième partie, « Les vertiges du moi », s'interroge sur la figure du sujet qui émerge de la fable casanovienne et sur « ce que *l'Histoire de ma vie* fait à la pensée philosophique » (p. 199) : l'œuvre peut être lue avec profit comme une « autobiographie philosophique » (p. 200) pourvu que l'on considère attentivement la pensée propre à un texte littéraire. La dernière partie, « L'immémorial et ses pantomimes », entend saisir les relations qui se nouent dans *l'Histoire de ma vie* entre identité, simulacres et théâtralité – « lieu » fondamental de la critique casanovienne, mais aussi approcher la reconfiguration « des lignes du temps » propre à ce « jeu des signes », ainsi que les rapports avec la littérature même d'une œuvre qui « se façonne en s'articulant à d'autres paroles et d'autres discours » (p. 417). La conclusion générale reconnaît en *l'Histoire de ma vie* une véritable « foi dans les puissances du langage » (p. 651) : l'horizon de l'œuvre ne serait pas le « monde », « la chaîne du référent », mais « le langage dans sa pure présence » (*id.*).

Des retours de Thérèse Imer aux figurations de l'inceste, en passant par les thème de la réminiscence ou de la (ré)génération, les répétitions de motifs, les récurrences de situations dans une œuvre qui est comme une « immense chambre d'échos » (p. 135), la première partie décline les différentes voies par lesquelles le texte de Casanova s'efforce d'échapper, selon les mots de M. Delon, à la « logique du temps » pour maintenir « une logique du désir » (C. Francès dit sa dette envers l'article de M. Delon où se trouve articulée cette opposition : « Casanova et le possible », *Europe*, n° 697, mai 1987, p. 41-50). Dans la deuxième partie, l'analyse des trois premiers souvenirs, compris comme une « fable de l'individuation », introduit une étude des relations de Casanova avec les discours ésotériques qui intéresseraient le Vénitien essentiellement par le « rapport au langage qu'ils supposent, dans lequel la raison demeure arrimée à l'imagination » (p. 244), imagination dont les liens avec le désir sous la plume de Casanova et chez La Mettrie sont ensuite envisagés. Ces réflexions débouchent sur une étude du problème de l'image : celle-ci « condense et réarticule l'ensemble des problématiques du désir casanovien » (p. 299). Ces considérations nourrissent les analyses sur les figures du moi, nécessairement plurielles : « le sujet qui se présente dans *l'Histoire de ma vie*, note C. Francès, offre [...] de lui une image parcellaire dont les facettes ne s'ordonnent pas de manière cohérente autour d'un moi solidement constitué » (p. 331). Pas de moi unifié, donc, qu'il faudrait recomposer. Il s'agit plutôt de « montrer que les fragmentations, les ruptures et les contradictions dont il est fait sont pensées par l'écriture » (*id.*). Dans le vaste champ d'étude ainsi suggéré, Cyril Francès est en particulier retenu par les relations du sujet avec le corps (« lieu unique de la vérité et principal support de la conscience de soi », résume-t-il p. 403), par le rapport à soi d'ordre « diététique » (p. 347) qui est celui d'un « sujet libertin » convaincu de l'innocence de la jouissance. Dans la troisième partie, C. Francès contribue aux réflexions sur la « théâtralité » de *l'Histoire de ma vie* en la pensant comme « un dispositif qui régule l'ensemble de la narration : [...] elle régit à la fois le temps et l'espace narratif, articule l'ensemble des discours hétérogènes qui alimentent le texte, ordonne la hiérarchie du réel et du symbolique, noue le visible et le scriptible, enfin fait du lecteur le pivot du processus de représentation. [...] [Elle] coordonne également les rapports entre les différents personnages, entre le héros et le réel, et entre le mémorialiste et sa mémoire » (p. 533). L'« éthique du masque », la place et les modalités de l'écriture moraliste ainsi que l'articulation entre le signe vesti-

mentaire et les enjeux symbolico-économiques de la dépense ou de l'épargne, la « parole » en ses régimes ésotérique et érotique, le travail des réécritures (citations, mais aussi relations avec la « fiction » au sens large et avec le romanesque en particulier) sont abordés au cours de cette ambitieuse et protéiforme partie.

Peut-être aurait-on pu souhaiter que C. Francès confronte davantage sa lecture de *l'Histoire de ma vie* aux nombreux textes d'idées de Casanova, à ses échanges avec la philosophie de son temps – présente cependant à travers la figure de La Mettrie. On regrettera surtout que l'ouvrage, thèse publiée plus que livre tiré d'une thèse, donne à sa démarche interprétative le volume d'une somme de presque 700 pages qui aurait pu être élagué pour mieux souligner ce qu'elle propose de plus neuf : c'est prendre le risque de limiter la diffusion et le partage de sa thèse générale, de ses lectures subtiles et de ses conclusions stimulantes. Ce serait regrettable : ce *Casanova* d'inspiration post-moderne (pour le dire d'un mot ou d'une étiquette) qui participe au développement et au renouvellement des études casanoviennes intéressera, plus largement, les chercheurs sensibles aux enjeux de l'autobiographie ou des mémoires et à la pensée propre aux textes littéraires.

JEAN-CHRISTOPHE IGALENS

Littérature de circonstance dans le contexte de la culture festive de la Russie au 18^e siècle
[*Okkazional'naya literatura v kontekste prazdnichnoi kul'tury Rossii XVIII veka*], dir.
P. Bukharkin, U. Jekutch, N. Kotchetkova, Saint-Petersbourg, Faculté Philologique de
l'Université de Saint-Petersbourg, 2010, 444 p.

Ce recueil d'articles examinant les aspects variés des œuvres littéraires russes du 18^e siècle, rédigées en diverses circonstances, est le résultat de la collaboration des universités de Greifswald (Allemagne) et de Saint-Petersbourg. La vingtaine d'auteurs appartiennent à différents organismes universitaires et scientifiques de Russie, d'Allemagne, d'Italie, d'Ukraine. Ils portent leur attention sur les oraisons de l'église de la première moitié du 18^e siècle, écrites dans le style du baroque russe, et les variations génériques de panégyriques mondiaux. Les auteurs se sont intéressés aux emblèmes et symboles employés dans la poétique des oraisons, aux « racines antiques » et étrangères (allemandes, polonaises) des panégyriques, à la place du genre dans l'œuvre des premiers représentants du classicisme russe (Trediakovsky, Lomonossov, Popovsky, Soumarokov) et dans la poésie des auteurs de la fin du siècle – début du dix-neuvième, femmes-écrivains incluses. Une autre série d'articles examine les panégyriques, adressés aux poètes ou rédigés dans les cercles familiaux et amicaux de ces auteurs, les épitaphes comme variante de la poésie de circonstance. Les quatre dernières études sont consacrées à la culture de la fête à la cour russe, à la province, aux parcs comme lieux de fête, aux cérémonies solennelles dans le milieu académique – à l'Académie des sciences à Saint-Petersbourg et à l'Université de Moscou. Toutes les études de ce recueil offrent une vue originale et nouvelle sur la culture festive en Russie du 18^e siècle.

ANGUÉLINA VATCHEVA

Marivaudage : théories et pratiques d'un discours, dir. Catherine Gallouët et Yolande G. Schutter, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, xii + 266 p., 6 ill.

Ce travail collectif de 16 articles a pour point de départ l'analyse même du terme « marivaudage » et comporte trois parties : 1. Marivaux et ses contemporains, 2. Le marivaudage à l'œuvre et 3. Postérité du marivaudage. L'introduction comporte une analyse fort malheureuse d'un des plus beaux textes de D'Alembert (déclassé à la lettre D) qu'est l'*Éloge de Marivaux* : son plus long éloge (125 pages dans les éditions du 18^e siècle). Le géomètre s'en excusait mais, disait-il, « il paraît difficile de faire connaître en lui l'Homme & l'Auteur, sans avoir recours à une analyse subtile & détaillée », car dans certaines descrip-

tions, Marivaux « a tracé le portrait de son âme », bref il a su peindre le sentiment et faire passer dans ses lectures « par les inflexions délicates de sa voix, toute la finesse de sa pensée ». Il n'était pas facile, à l'époque, non pas de savoir parler justement d'un auteur qui s'était mis Voltaire à dos et de cette manière nouvelle d'écrire (le roman comme le théâtre), mais d'expliquer ce « je ne sais quoi » qui ressortait de l'art de Marivaux. Ce point important rectifié, soulignons l'article de F. Gevrey qui traite justement de l'*Esprit de Marivaux* à partir de l'ouvrage de Lesbros de La Versane de 1769 (et moins justement de d'Alembert). Auparavant F. Salaün pointe avec justesse et pertinence, cet art de Marivaux, différent du marivaudage. Les derniers articles abordent Marivaux de manière vivante par les relations entre le jeu de l'acteur et les metteurs en scène, puis avec la mise en scène de *La Dispute* par Anne Deney-Tunney à New York, et bien sûr le film d'A. Kechiche *L'Esquive*. Dans l'impossibilité de mentionner tous les articles, il convient de retenir l'intérêt d'avoir analysé ce terme dans sa globalité pour en saisir une approche permettant de situer Marivaux dans ce qu'on appelle de nos jours les grands mouvements littéraires.

MARTINE GROULT

Le Sens du passé. Pour une nouvelle approche des Mémoires, dir. M.-H. Hersant, J.-L. Jeannelle et D. Zanone, PUR, 2013, 393 p.

Ce recueil de 26 études embrasse six siècles de Mémoires sous quatre rubriques : *Identifier, éditer, lire / Les Mémoires, des modèles d'écriture en transformation / Entre récits de soi et fiction / Mémoires et écriture de l'Histoire*. Outre les problématiques, les dix-huitiémistes trouveront des aliments dans chacune de ces parties. J. C. Igalels analyse ainsi en détail l'article « Mémoires » de Marmontel dans ses *Éléments de littérature* (p. 77-92). Si Marmontel ne peut évidemment prétendre unifier poétiquement la masse des écrits déjà produits, c'est que « les Mémoires ne sont rien d'autre [...] que l'accumulation d'opérations éditoriales, politiques, puis historico-théoriques » (D. Ribard, p. 29). Cette accumulation précède et dépasse le 18^e siècle, qui lance cependant, en 1785, une *Collection de Mémoires sur l'histoire de France*. Ph. Lejeune estime quant à lui que la pratique du journal personnel « a basculé dans les années 1760 », sous l'impulsion des éditeurs et parallèlement à la transition des Mémoires vers l'autobiographie, et qu'il reste beaucoup à chercher dans les archives (p. 57).

J. Nollez (p. 107-119) étudie chez Saint-Simon comment l'hypothétique, le contrefactuel (ses avis passés) exprime la vérité aux dépens de l'Histoire réalisée, fruit des erreurs et passions. Cette présence du contrefactuel, se demande-t-il, ne serait-elle pas un trait générique de l'écriture mémorialiste ? J.-F. Perrin fouille « l'horizon littéraire de l'écriture mémorialiste dans les *Lettres à Malesherbes* de J.-J. Rousseau » (p. 121-132). Il estime y déceler « une ambivalence du geste mémorialiste », balançant entre vérité et fiction, rêve et réalité (p. 131). On aurait sans doute pu rappeler, à cet égard, qu'il revient paradoxalement au goût du romanesque d'assurer, au début des *Confessions*, la vérité du récit de soi, dont J.-F. Perrin retrace l'articulation éditoriale variable avec les documents de la correspondance.

M.-P. de Weerdt-Pilorge part en quête d'un « pacte de lecture chez quelques mémorialistes du 18^e siècle : Tilly, Morellet, Ligne, Mme d'Oberkirch » (p. 233-242). Elle constate le contraste permanent entre production mémorialiste et déficit théorique, et propose d'interroger quelques discours préfaciels à partir de critères intra-textuels et extra-textuels. Elle conclut à la nécessité de mieux cerner les rapports, au 18^e siècle, entre Mémoires et Histoire.

J. Herman évoque pour sa part « la négociation d'un pacte autobiographique chez Rétif » (p. 242-256). Il entend comprendre l'émergence d'un projet autobiographique dans le discours mémorialiste, et le rôle qu'y joue la fiction. « L'autobiographie ne possède pas de discours qui lui soit propre » ; c'est le double « désir », éventuellement lié, de se connaître

et de se faire connaître, désirs qui se construisent historiquement dans un système pyramidal : discours / modèle / genre / méta-discours poétique (p. 245-249). Rétif en offrirait un exemple frappant.

A. Coudreuse se pose une question inhabituelle : « Les Mémoires de la Révolution sont-ils lisibles ? » (p. 307-319). Ce qui compromet leur approche, c'est « leur caractère factuel, leur contenu pathétique, la difficile question de leur destination, et l'appartenance problématique de ce corpus [...] au champ littéraire » (p. 307). Soit les notes freinent la lecture, soit leur absence la déconcerte ; le pathos hérité des modèles fictionnels paralyse l'empathie... A. Coudreuse revendique à la fois sa subjectivité de lectrice et une « prétention scientifique » de littéraire partie à la rencontre problématique de textes mémoriels.

JEAN GOLDKINK

Mary Wollstonecraft : Reflections and Interpretations, dir. Mihaela Mudure, Cluj-Napoca, Napoca Star, 2014, 265 p.

Le volume édité par Mihaela Mudure participe à la discussion complexe autour des implications politiques, idéologiques, culturelles ainsi que littéraires des travaux signés par Mary Wollstonecraft. La pensée féconde et la ferveur argumentative de l'écrivain britannique, auxquelles on rajoute une vie caractérisée, avant tout, par le défi continual des normes de l'époque, ont éveillé l'attention des contemporains, suscitant des réactions ambivalentes, mais révisées ensuite, vers la fin du 19^e siècle, quand le rôle de Wollstonecraft en tant que pionnière de l'activisme féministe a acquis un contour bien net. Néanmoins c'est à partir des dernières décennies du 20^e siècle que l'exploration en profondeur de ses écrits s'intensifie, quand son œuvre attire l'attention de nombreux chercheurs qui choisissent de l'aborder dans une perspective philosophique, politique, littéraire et, surtout, sous l'angle de l'évolution du mouvement d'émancipation de la femme. Promotrice de l'égalitarisme de genre, consciente de l'importance d'assumer la responsabilité de citoyen et du rôle crucial de l'éducation dans le développement de l'individu et, implicitement, de la société, Mary Wollstonecraft devient ainsi une figure iconique de l'activisme féminin anglo-saxon. Dans ce contexte, le volume coordonné par Mihaela Mudure se propose de compléter et de réviser la perspective critique sur l'œuvre de Mary Wollstonecraft. Le volume couvre, par les treize études qu'il contient, les essais, les lettres et les autres écrits de l'auteur, en s'occupant aussi de multiples facettes de sa vie, telles qu'elles apparaissent dans les bibliographies publiées jusqu'ici. La plupart des études se concentrent sur les idées exprimées dans les essais de l'écrivain et explore leur impact au niveau social et politique. Gönül Bakay s'occupe de l'importance des idées de Wollstonecraft pour notre siècle, insistant sur leur actualité dans la société turque. Marie-Luisa Frick souligne l'initiative pionnière de MW du point de vue de la philosophie politique, se concentrant sur la redéfinition des relations dans la sphère publique, entre l'État et les citoyens, mais aussi dans la sphère privée, entre les hommes et les femmes ou entre les parents et leurs enfants, et insiste sur l'importance de l'éducation et sur la perfectibilité de l'individu. Lisa Kasmer part de sa vision de la Révolution française pour soutenir la thèse selon laquelle elle utilise les principes de base de l'Illuminisme pour reconceptualiser les relations de genre. Tsai-Yeh Wang analyse ses idées sur la perfectibilité, telles qu'elles sont exprimées dans les essais et les lettres. Une autre étude dédiée également aux essais et à une partie des lettres est signée par Cynthia Richards, qui se concentre sur l'analyse de la correspondance de MW avec Jane Arden et trace la restauration des idées et du ton des lettres dans les essais sur l'éducation. Rebecca Hussey s'occupe des lettres envoyées par MW durant son voyage dans les pays scandinaves, insistant sur la dimension sentimentale du voyage et sur le déplacement dans l'espace en tant que symbole de la liberté. Les essais sont analysés avec les écritures fictionnelles de l'auteur. Stuart Peterfreund propose une exploration de l'œuvre de MW dans une perspective orientale, développant les conclusions sur les influences que les préoccupations de Wollstonecraft

pour la relation corps-âme ont eues sur sa fille, Mary Shelley. Ulrich Broich analyse l'optimisme de source utopique des essais par rapport aux perspectives sombres sur l'existence, telle qu'elle est présentée dans les romans. La note sombre des romans de Wollstonecraft devient le point central de l'étude de Maria Mățel-Boatcă, qui explore les personnages créés par MW dans la perspective de la relation avec la mort, insistant sur le penchant de l'écrivain pour le morbide. L'étude de Mihaela Mudure se concentre sur la fiction et explore le roman inachevé de Wollstonecraft, *Maria : The Wrongs of Woman*, du point de vue des stratégies narratives employées, fondées sur « le récit-cadre » et sur la dynamique des triangles amoureux. Michelle Faubert complète l'analyse des ouvrages fictionnels, proposant une approche psychologique des personnages féminins créés par MW. L'histoire de vie de MW est, à son tour, présente dans le volume. Isabelle Bour explore les différences de perspective entre les biographies de MW, à commencer par celle du mari de l'écrivain, William Godwin, et continuant avec la sélection d'une biographie de chaque siècle qui suit. Alina Preda s'occupe également des variantes biographiques et propose une analyse comparée de huit biographies de MW, écrites entre la fin du 18^e siècle et aujourd'hui, en insistant sur l'impossibilité d'une reconstruction intégrale et en militant pour une compréhension des biographies comme cumul kaléidoscopique. Le volume est bien construit et offre des perspectives complexes qui couvrent entièrement l'œuvre de MW. Même s'il bénéficie d'une contribution internationale et s'adresse à tous ceux curieux de l'œuvre de MW, du féminisme, de l'illuminisme, du socialisme ou de la littérature du 18^e siècle, il est important de noter qu'il a paru en Roumanie, un pays où l'empreinte patriciale est encore très visible et qui pourrait considérablement tirer profit de la compréhension des idées promues par Mary Wollstonecraft.

AMELIA PRECUP

(traduit par CORINA CROITORU)

Ombres et pénombres de la République des Lettres : marges, hétérodoxie, clandestinité (15^e-18^e siècles), dir. Nicholas Dion, Anne-Sophie Fournier-Plamondon et Stéphanie Masson, Paris, Hermann, 2014, 191 p.

Cet ouvrage regroupe les actes du dixième colloque des jeunes chercheurs du Centre Interdisciplinaire d'Études sur la République des Lettres de l'université de Laval et, malgré l'ancrage chronologique large de son titre, il porte principalement sur le dix-huitième siècle et intéresse donc au premier chef les lecteurs de cette revue. On y trouvera des articles concernant Charles Beys, Pierre-Charles Roy, Pierre-Jean Mariette, Charles-Nicolas Cochin, Deloynes, Morelly, Fréret, Hume, Diderot, Feuquières, Thémiseul de Saint-Hyacinthe, Sade ainsi que, plus généralement, la littérature pornographique, le végétarisme pendant les Lumières, le scepticisme et le manuscrit des *Anecdotes littéraires* de 1760. L'ancrage est donc précisément celui de la littérature et de la philosophie en langue française, à l'époque des Lumières, par une méthode essentiellement biobibliographique et du point de vue de l'histoire des idées. L'ouvrage ne traite ainsi que marginalement de questions de sociologie littéraire, d'économie ou d'histoire du livre et d'histoire de la réception culturelle aux siècles suivants, à l'exception notable de la contribution de Françoise Poulet à propos d'un auteur du siècle précédent (« Dans les interstices du pouvoir, entre centre et excentricité : le poète et dramaturge Charles Beys (1610-1659) », 13-32). Le format de la collection d'articles ne permet pas non plus l'étude systématique de la construction de la norme intellectuelle moderne et des processus de classification des textes. C'est donc majoritairement pour l'intérêt des articles pris isolément que l'on consultera l'ouvrage et notamment pour la valeur documentaire de nombre d'entre eux, qui explorent des corpus ou des auteurs peu ou mal connus, offrant ainsi une base solide à de futures études particulières : c'est par exemple le cas de l'article consacré à Saint-Hyacinthe (« Ombres et lumières dans l'*Histoire du Prince Titi* de Saint-Hyacinthe (1736) », Magali Fourgaud, 151-172) ou de celui consacré au texte rare des *Anecdotes litté-*

naires (« “Sans choix & sans ordre”, ou la revendication d’une esthétique de la minorité dans les *Anecdotes littéraires* (1760) », Kim Gladu, 173-189), y compris dans le domaine de la critique d’art (« Le fonds de la collection Deloynes », Isabelle Pichet, 55-70). Il faut saluer ces choix de valorisation de corpus méconnus et l’indubitable sérieux documentaire dont les contributeurs font preuve. Certains articles parcourent néanmoins des corpus plus familiers de la recherche, qu’il s’agisse de la littérature licencieuse (« Laideur et subjectivité sensible : les enjeux d’une esthétique », Marie-Lise Laquerre, 137-150), de la question abondamment débattue des rapports entre Lumières, spinozisme et scepticisme, ici tranchée en la faveur du dernier (« De quelques usages du scepticisme sous les Lumières : Fréret, Hume et Diderot », Jean-Pierre Grima, 103-122) ou de l’émergence d’une esthétique de l’imagination au siècle pré-romantique (« De la raison assaisonnée à l’essence même de l’art : l’imagination chez Feuquières », Andréane Audy-Trottier, 123-135). On parcourra avec un intérêt particulier l’étude synthétique et ambitieuse de Renan Larue sur le rapport entre végétarisme et doctrine chrétienne (« L’hétérodoxie végétarienne au siècle des Lumières », 89-102). On ressort de la lecture de ce volume d’actes impatient que ces jeunes chercheurs puissent développer leurs études sur les corpus et les terrains qu’ils se sont choisis.

FRANÇOIS-RONAN DUBOIS

Marie Leprince de Beaumont, De l'éducation des filles à La Belle et la Bête, dir. Jeanne Chiron et Catriona Seth, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin/Féminin dans l'Europe moderne », 2013, 384 p.

Marie Leprince de Beaumont (1711-1780) publie ses premiers textes vers quarante ans ; trente ans plus tard, ses principaux titres sont traduits dans une bonne douzaine de langues. Le présent recueil, qui remonte à un colloque nancéien de 2011, invite à redécouvrir la statut insoupçonnée d'une auteure dont le succès aura été européen.

Elle le doit à une œuvre abondante, où les romans voisinent avec les traités pédagogiques, les contes moraux et les publications (plus ou moins) destinées aux enfants. La postérité n'en a guère retenu que la version devenue classique de *La Belle et la Bête*, que M^{me} Bonne, la pédagogue idéale du *Magasin des Enfants* (1756), raconte un jour à ses pupilles. Les premiers lecteurs, pour leur part, admiraient l'ensemble de l'œuvre, où ils découvraient une pédagogie d'accent novateur, mais aussi bien assez modérée pour n'effrayer personne. M^{me} Leprince, qui s'intéresse surtout à l'éducation des jeunes filles, est de son époque en tablant d'abord sur leur "raison" : ses pupilles doivent apprendre à réfléchir par elles-mêmes et acquièrent un peu mieux que les rudiments des sciences. N'empêche que cette raison dont elles sont si instamment invitées à faire usage semble leur apprendre surtout à connaître et à respecter leurs devoirs d'épouse et de mère de famille et qu'elle est aussi censée servir d'assise à une *dévotion* sans doute *éclairée* (c'est encore un de ses titres) mais en même temps très explicitement fidèle aux orthodoxies régnantes. L'auteure est ainsi une porte-parole majeure de ces Lumières modérées, voire religieuses, dont on redécouvre aujourd'hui la très large audience : les best-sellers de M^{me} Leprince prouvent à leur manière qu'elles ont pu être, dans le paysage culturel global du 18^e siècle, aussi présentes, sinon plus, que les entreprises plus polarisantes de Voltaire ou du Baron d'Holbach.

Les premiers essais de notre recueil ébauchent donc un portrait de notre auteure en intellectuelle des Lumières. Catriona Seth propose d'abord une assez longue introduction, qui résume un trajet biographique accidenté, où bien des choses restent à élucider mais qui prouve au moins que la réflexion pédagogique qui est le sujet central de son œuvre s'adosse à une expérience concrète très diversifiée. On se dit inévitablement aussi qu'elle ne s'est apparemment pas toujours conformée à la morale assez stricte qu'elle préconise dans ses *Magasins*. Ce serait bien sûr simpliste de ne reconnaître du coup dans celle-ci qu'un conformisme de façade. M^{me} Leprince tenait de toute évidence à diffuser un message qui avait quelques chances d'être reçu et devait donc éviter les propos trop choquants ; à lire

ses textes d'un peu près, on y découvre des leçons trop subtiles et des mises en œuvre trop mûrement réfléchies pour relever du seul opportunisme. Le dossier biographique de notre auteure reste de toute façon trop lacunaire pour autoriser quelque proposition que ce soit sur les rapports ou l'éventuel décalage entre ses convictions intimes et celles qu'elle exprime dans son œuvre. La belle tenue de celle-ci, dont nous devons forcément nous contenter, prouverait de toute façon que les Lumières modérées pouvaient ambitionner d'élaborer un message solide et convaincant – et qu'il pourrait donc valoir la peine de les relire un peu plus souvent qu'on ne le fait d'habitude.

On est du coup presque tenté de regretter que la seconde moitié du recueil s'intéresse à peu près exclusivement à *La Belle et la Bête*. Cela revient aussi, à certain degré, à entériner une fois de plus un verdict de la postérité que les premiers articles du recueil s'employaient, de façon plutôt convaincante, à battre en brèche. Reste toujours que cette seconde moitié n'en est pas moins, telle qu'en elle-même, fort intéressante. Elle permet notamment de découvrir divers prolongements de *La Belle*, qui aura suscité de nombreuses réécritures et inspiré par ailleurs des illustrateurs, des dramaturges et des cinéastes (Cocteau!). Les uns et les autres visaient souvent, à leur tour, un public très jeune mais venaient aussi à s'adresser à des publics adultes. *La Belle* leur fournissait un matériau d'autant plus malléable que le texte du *Magasin des Enfants* est en fait une manière d'épure, qui réduit le conte traditionnel à ses inflexions majeures. Les nouvelles versions explicitent à plaisir des connotations sulfureuses que la version canonique avait prudemment oblitierées et en ajoutent quelquefois de toutes neuves, qui tenaient alors à leurs propres conjonctures du 20^e, voire du 21^e siècle.

C'est dire aussi que les analyses qui en sont proposées, et qui sont parfois brillantes, n'éclairent leur point de départ que de biais. Mme Leprince aura en somme eu droit, pour ce premier retour en force, à une moitié de colloque; ce qui suffit de toute façon à prouver que notre auteure mériterait sans aucun doute, dans un avenir qu'on espère proche, d'être interrogée très longuement!

PAUL PELCKMANS

LANGUES ET TRANSFERTS CULTURELS

Elena GRETCHANIAIA, « *Je vous parlerai la langue de l'Europe... . La francophonie en Russie (18^e-19^e siècles)* », Bruxelles..., P. I. E. Peter Lang, coll. « Enjeux Internationaux » 26, 2012, 411 p.

« Cela faisait partie de notre civilisation » écrivait encore Vladimir Nabokov à propos de la langue française en Russie. Dès le 18^e siècle, pour « entrer en compagnie », nombre de Russes des deux sexes ont pratiqué un véritable bilinguisme, Catherine II étant la plus illustre – elle se disait « une Gauloise du Nord » –, mais peut-être pas la plus experte. L'A. passe en revue un nombre considérable d'auteurs, de Trediakovskii (1702-1769), traducteur de Paul Tallement, et Andreï Chouvalov (1744-1789), qui publia dans *l'Année littéraire*, jusqu'aux figures bien connues de Madame Swetchine (1782-1857) et de Madame de Krüdener (1764-1824), l'égérie d'Alexandre 1^r. Les divers textes visent un public, mais plus encore ressortissent à l'écrit intime, et là, les femmes tiennent souvent la première place, à l'exemple de l'Impératrice, de la princesse Dachkova (1743-1810), de la comtesse Golovina (1766-1821) et sa fille la comtesse Fredro, ou encore de la princesse de Tarente (1763-1814), une émigrée de France devenue dame d'honneur de l'épouse de Paul 1^r. Les genres sont très divers, poésies, odes, journaux de voyage, chroniques familiales, pièces de théâtre (le *Théâtre de l'Hermitage* de Catherine II), recueils d'amusements de société (charades, proverbes...), mais aussi ép anchements religieux et mystiques, récits de conversion chez quelques belles âmes passant de l'orthodoxie au catholicisme. L'A. résume pour son lecteur quelques « grandes œuvres » bien oubliées, *Élisabeth de S**** (Paris, 1802) et *Alphonse de Lodève* (Moscou, 1807) de Natacha Golovkina, *La Princesse d'Amalfi* (Paris, 1821) de Féodor

Golovkine, les romans de Madame de Krüdener, *Valérie* (1803) ou *Eliza* (non publié)... Pour chacune d'elles, les sources d'inspiration françaises sont relevées, Madame de Staël (la princesse Volkonskaia fut surnommée « la Corinne du Nord »), Jean-Jacques Rousseau (le prince Boris Golitsyne, grand lecteur des *Confessions*), Madame Guyon, Bernardin de Saint-Pierre, Madame de Genlis, André Chénier et bien d'autres. 90 pages d'annexes, dont la moitié pour Madame de Krüdener, font entrer le lecteur dans quelques textes souvent inédits de ce monde du mirage français en Russie, pendant du mirage russe en France étudié par Albert-Bertrand Lortholary. Soit au total un bel enrichissement au dossier du dialogue des cultures.

CLAUDE MICHAUD

La Question linguistique. Approches contemporaines, dir. Georges Babiniotis, Athènes, Fondation du Parlement Grec, 2011, 619 p. [en grec]

Cet ouvrage présente la question linguistique grecque qui a préoccupé les intellectuels grecs depuis la Renaissance jusqu'aux temps modernes. Elle a provoqué de multiples querelles, en opposant, au tournant du 18^e siècle, deux courants antagonistes, les partisans de l'utilisation comme langue officielle du grec populaire, à ceux qui préféraient une version plus savante et proche du grec ancien. Des intellectuels des Lumières néohelléniques, tels Eugène Voulgaris, Lambros Photiadis, St. Kommitas et N. Doukas, ont commencé à soutenir une version plus archaïque du grec alors que les élèves de Voulgaris, Iosipos Moisiodax et Dimitrios Katartzis, se sont tournés vers une forme plus simple. Ainsi, dans ce volume collectif, plusieurs contributions se sont attachées à mettre en évidence les opinions des représentants des Lumières en Grèce. Antonios Thavoris s'occupe des controverses entre Moisiodax et Voulgaris, Katartzis et Photiadis, ainsi que des opinions de D. Philippidès et de Grégoire Constantas. Michalis G. Meraklis, examine les thèses de Coray sur une solution médiane du problème, Roxane D. Argyropoulos, met en avant les idées de Panayotis Codrikas, qui fut le premier adversaire de Coray. Giorgos Andreioménos et Chryssoula Carantzali analysent les opinions de Rhigas Phléraiós, de Ioannis Vilaras et d'Athanassios Christopoulos sur l'utilisation d'une langue populaire dans la littérature. Kyriakos S. Katsimaniexplique le refus de l'orthographe historique de la part d'Athanassios Psalidas et de I. Vilaras, tandis qu'Irène Kalintzopoulou-Papageorgiou s'attache à la présentation de la théorie aiolodorique. Au total, une riche moisson qui permet de voir les vicissitudes et les péripeties d'une question linguistique, qui dans son long parcours, a profondément agité l'histoire culturelle du pays.

ROXANE ARGYROPOULOS

Histoire des traductions en langue française. 17^e et 18^e siècles. 1610-1815, dir. Yves Chevrel, Annie Cointre et Yen-Mai Tran-Gervat, Paris, Verdier, 2014, 1373 p.

Ce volume est le second paru d'une série qui en comprendra quatre, l'ensemble étant placé sous la direction d'Yves Chevrel et de Jean-Yves Masson. Il s'agit d'une histoire des traductions en langue française, pas d'une histoire de la réception d'œuvres étrangères. Le cas des traductions illustre la pertinence de ce que J. Dagen et J. Roger ont appelé un « siècle de deux cents ans » (voir *DHS* n° 37, 2005, p.735) qui définit ici un ensemble historique cohérent, traversé par l'idée de « génie des langues » (une expression employée en 1660 dans la *Grammaire de Port-Royal*, puis largement diffusée), avec son corrélat, la « belle infidèle » (étudiée dès 1968 par R. Zuber dans une thèse qui fit date). C'est aussi le moment où les traductions, en se multipliant de façon spectaculaire, s'affirment comme un élément fondamental de la culture véhiculée par la langue française. L'enquête menée ici par une soixantaine de collaborateurs montre que les traductions, qui ont hautement contribué à façonner la sensibilité de leur espace de réception, constituent un facteur majeur de notre patrimoine culturel, qu'on ne saurait réduire aux œuvres originales, tout comme du rayonnement européen du français : c'est une des raisons pour lesquelles sont considérées ici toutes les traditions en langue française, y compris celles parues au-delà des frontières.

C'est autour de 1610 qu'apparaissent les premières gazettes hebdomadaires d'information et le premier périodique, *Le Mercure français*, amorce d'un mouvement dont l'importance future est aujourd'hui bien connue. En 1610 paraissent 24 traductions, du latin, de l'italien et de l'espagnol, presque uniquement d'ouvrages savants (une seule œuvre de fiction). En 1815, on en dénombre 99, les ouvrages en anglais, latin et allemand se réservant désormais la part du lion, et les traductions d'œuvres littéraires représentent maintenant environ un tiers de l'ensemble. Dans l'intervalle, le français a supplantié le latin comme *lingua franca*, la réception d'ouvrages en italien et en espagnol a régressé au profit de ceux en anglais (dont l'entrée est tardive, au début du 18^e siècle, mais ce retard est bien vite compensé), puis de ceux en allemand, sporadiquement présent dès le 16^e siècle, mais dont la « vraie » découverte s'amorce au milieu du 18^e siècle, suivie d'un pic de traductions dans les années 1770-80. C'est un vaste espace de circulation qui s'organise: J. Bentham forge en 1789 le néologisme « international », Guizot inventera bientôt le concept de « civilisation européenne » (1828), au moment exact où Goethe parle de « Weltliteratur » pour désigner une interaction littéraire étendue au monde entier. Cette intense activité traductrice alimente aussi, tout comme « la querelle d'Homère » avait déjà révélé les difficultés résultant pour le traducteur de l'ancre historique du texte à traduire, la réflexion sur les langues : largement dominée aux 17^e et 18^e siècles par l'idée d'ordre « naturel » de la syntaxe, exprimé dans la *Grammaire de Port-Royal* et diffusé par ses rééditions, elle trouve en Rivarol un dernier défenseur, alors qu'on s'interroge désormais en particulier sur la capacité de la langue cible à transmettre le texte de la langue source.

L'accroissement régulier du nombre de traductions au cours de « l'âge classique » et des « Lumières » est porté par des facteurs culturels nombreux, dont l'un et non le moindre est l'intérêt croissant, depuis la Renaissance, pour les coutumes et les civilisations étrangères, dont témoigne la vogue des récits de voyages. L'idée même d'Europe savante, que reflète la très forte proportion parmi les traductions des ouvrages scientifiques à côté des belles-lettres, est portée par un nombre croissant de médiateurs, parmi eux les huguenots puis plus tard les exilés et les émigrés. La traduction « exporte » le français dans un espace géographique, mais elle marque aussi la reconnaissance de l'autre (y compris là où on ne l'attend guère : le lycée et l'université de la Révolution et de l'Empire adopteront par exemple plusieurs manuels traduits de langues étrangères vivantes), qu'elle contribue à faire connaître, *via* la diffusion du français, à la fois hors de France et de son espace originel.

Tous ces sujets sont abordés ici en quatorze chapitres, dont les uns traitent de champs (les textes sacrés de différentes religions, les philosophes, les ouvrages scientifiques, les récits de voyage, l'histoire, le théâtre, la poésie, la prose narrative et les livres pour l'enfance et la jeunesse), tandis que d'autres complètent le panorama en étudiant le discours de l'âge classique et des Lumières sur la traduction, la traduction comme objet éditorial, les traducteurs (répertoriés dans un index de plus de 40 pages), et l'état de connaissance des langues étrangères alors et leur apprentissage. Un ouvrage remarquable.

GÉRARD LAUDIN

La Lexicographie militante. Dictionnaires du 18^e au 19^e siècle, dir. François Gaudin, Paris, Honoré Champion, 2013, 355 p.

Cet ouvrage a été préparé par la tenue d'un colloque à l'université de Paris VII-Denis Diderot en décembre 2006. Les dictionnaires transmettent en principe un patrimoine linguistique et culturel de manière objective, affirme François Gaudin, dans un avant-propos, en ajoutant que les engagements des auteurs et leurs convictions philosophiques ont pu les conduire à faire valoir des choix personnels qui transparaissent dans leurs ouvrages. Les études ici présentes portent en majorité sur les dictionnaires des 19^e et 20^e siècles, qui répondent sans doute plus clairement à la question posée par l'organisateur du colloque. Nous nous tiendrons aux quelques articles ayant pour objet ceux du 18^e siècle. Le mot

« militantisme » appliqué aux dictionnaires n'est pas sans poser de nombreux problèmes. D'origine théologique, il implique la volonté explicite de peser sur les conduites des lecteurs et d'infléchir leur comportement. Comme le remarque pertinemment Alain Rey dans une substantielle préface, il convient de bien distinguer « militantisme » et « idéologie ». Lorsque le dictionnaire universel de Furetière exalte la royauté de droit divin dont Louis XIV est l'image magnifiée, il s'agit d'une représentation largement partagée, constituant même « une imprégnation mentale » (A. Rey) ne relevant nullement du militantisme. D'autre part la diversité des intervenants ne partageant pas nécessairement les mêmes convictions empêche de conférer au dictionnaire une homogénéité militante. Sylvain Auroux évoque pourtant « le militantisme rationaliste » de l'*Encyclopédie* dans un article intitulé : « Ce que nous apprennent les Encyclopédistes sur la théorie (et l'histoire) des dictionnaires ». Chantal Wionet, quant à elle, montre fort bien la spécificité du *Dictionnaire de Trévoux*. Alors que le *Dictionnaire de l'Académie* établit la norme linguistique, sans prendre en compte la langue en tant qu'instrument de communication, le *Dictionnaire de Trévoux* poursuit un dialogue avec les locuteurs qu'ils soient protestants, catholiques ou adeptes de la philosophie, passant ainsi de la langue commune à la langue publique. Un tel parti pris peut s'avérer relativement conciliant. Néanmoins les citations empruntées au protestant Basnage ou à Bayle sont subtilement disqualifiées ou doublées par un commentaire critique rétablissant l'orthodoxie catholique.

Au 18^e siècle les dictionnaires clairement « militants » sont le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et ceux de ses adversaires qui visent à défendre la religion attaquée par les philosophes impies, comme le *Dictionnaire antiphilosophe* de l'abbé Chaudon, le *Dictionnaire Philosopho-théologique* de l'abbé Paulian ou le *Dictionnaire philosophique* de l'abbé Nonnotte, mais ce ne sont pas des dictionnaires de langue.

DIDIER MASSEAU

ARTS ET MUSICOLOGIE

Nicolas CLÉMENT, *Sculptor au 18^e siècle. Jean-Baptiste Pigalle (1714-1785)*, préf. Jean-René Gaborit, Paris, Honoré Champion, coll. « Les Dix-Huitièmes Siècles », 2014, 423 p. ill.

Depuis la monographie-catalogue de Louis Réau (1950), les travaux généraux sur Pigalle, l'un des plus illustres sculpteurs du 18^e siècle, ont été curieusement limités, dont une modeste exposition au Louvre en 1985 (si on la compare aux célébrations du Grand Palais pour les peintres contemporains). Le livre de Nicolas Clément interroge moins l'artiste que l'homme dans son milieu : c'est une étude de sociologie appliquée à un artiste considéré dans la variété de ses activités. Issu de la petite bourgeoisie parisienne sans connexion particulière avec l'art, Pigalle commence au plus bas de l'échelle dans des ateliers de sculpteurs. Sans prix de l'Académie, il fait le séjour romain habituel à ses propres frais. Agréé en 1741, il est reçu à l'Académie parisienne en 1744. C'est alors seulement que commence une carrière dont les commandes officielles sont favorisées par ce nouveau statut. Les deux portraits de M^{me} de Pompadour au sein dénudé assurent sa réputation auprès de la favorite. Il est chargé pour 60 000 livres de la statue de Louis XV sur la place royale de Reims et ne dédaigne pas des travaux plus humbles pour décorer les églises parisiennes. Il va briller par de grandes commandes funéraires : mausolée du maréchal de Saxe à Strasbourg, dont la thématique complexe est méconnue par Diderot dans le Salon de 1767, et celui du comte d'Harcourt à Notre-Dame de Paris. Sans fréquenter le monde des salons – sauf peut-être celui de M^{me} Geoffrin qui sert souvent d'intermédiaire entre les artistes et les collectionneurs –, ni vraiment celui des amateurs fortunés eux-mêmes, celui que Diderot nomme avec quelque condescendance « le bon Pigalle », et, plus méchamment, « le mulet de la sculpture », s'assure un revenu considérable par la multiplicité de ses travaux, répliques en diverses matières et réductions comprises. Mais dans les années 1770, les liens en particulier familiaux avec Diderot, dont Pigalle fait le buste se

resserrent. Il est choisi par le clan philosophique pour réaliser une statue grandeur nature du seigneur de Ferney : l'honneur est immense. On sait qu'il en sortit un Voltaire nu – inspiré d'un antique supposé représenter Séneque – qui déplut fortement au patriarche autant qu'aux souscripteurs de l'œuvre. Moins connus que le reste de sa production, les nus (enfants, jeunes gens) faisaient partie depuis le début de sa carrière de ses tentatives de rendre la vérité d'une âme par ce type de modélisé naturel. Le Voltaire nu était aussi l'aboutissement de l'art du portrait chez un Pigalle qui en réalisa trente-cinq au cours de sa carrière, essentiellement des amis et protecteurs et des médecins, à l'exclusion de portraits officiels auxquels se consacraient nombre de ses contemporains. Le portrait au pastel de M^{me} Roslin montre en 1770 un Pigalle conscient de sa dignité académique devant la maquette de son Louis XV de Reims. L'inventaire après décès de l'artiste en 1785 estime son patrimoine à près de 100 000 livres. L'ouvrage de Nicolas Clément est moins une analyse de l'art de Pigalle, qu'il est néanmoins à quelques égards dans le parallèle qu'il fait avec celui d'autres contemporains, qu'une biographie écrite à travers l'histoire d'une œuvre.

FRANÇOIS MOUREAU

Marie-Agnès Dequidt, *Horlogers des Lumières. Temps et société à Paris au 18^e siècle*, préf. Natacha Coquery, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, coll. « CTHS Histoire », 2014, 339 p. et xiv, ill.

On connaissait les typographies des Lumières grâce à Ph. Ménard, les bijoutiers et tapisseries grâce à N. Coquery, voici les horlogers, à la fois techniciens et artistes : ils produisent des montres de plus en plus fiables, qui doivent être en même temps des bijoux ostentatoires, instruments de mesure qui sont aussi des objets de parade. Le 18^e siècle, éprouvé par des techniques et de consommation, diffuse la montre personnelle dont elle tend à faire un objet indispensable à chacun. Le contrôle du temps devient affaire individuelle, tandis que les patrons cherchent à compter exactement les heures de travail des ouvriers et que les transports visent la ponctualité. Les mémoires envoyés à l'Académie des sciences se multiplient pour proposer des améliorations mécaniques et augmenter la précision. Beaumarchais qui n'est alors que Caron est un de ces jeunes horlogers qui cherchent à faire reconnaître leur invention. La clientèle s'élargit tandis que le commerce s'internationalise. Les fabricants français sont concurrencés par les Suisses et les Anglais, ils résistent dans le haut de gamme, mais risquent de perdre le marché des montres moins chères. Dans une deuxième partie, M.-A. Dequidt décrit le fonctionnement de la communauté des horlogers, placés sous la protection de saint Eloi, avec ses règles fixes et les régimes dérogatoires. Pour faire baisser les coûts et augmenter la production, des manufactures tentent de s'établir en France sans parvenir aux réussites des fabriques anglaises. Les ateliers-boutiques se concentrent au bout de l'île Saint-Louis, en attendant d'émigrer au 19^e siècle vers les boulevards. Documents écrits et visuels permettent de voir le décor de la fabrication et de la vente, en particulier les articles et planches de l'*Encyclopédie méthodique*, à comparer à une toile de Hogarth (ill. iv et xii). La troisième partie raconte le « métier à l'épreuve des conjonctures ». La réussite est diverse, des dynasties d'horlogers, qui s'enrichissent et parviennent à traverser la Révolution sans trop de dommages, aux artisans qui s'endettent et échouent. L'étude des dossiers de faillite est révélatrice des tensions qui traversent le métier. Un cas particulier est présenté en détail, celui de Noël Héroy qui prête serment et obtient sa maîtrise en 1778, élargit son commerce à tout le Nord du royaume, de Nantes à Lille et de Brest à Genève. L'horloger cherche à dépasser les frontières avec les difficultés propres aux passages de douane et aux transferts de fonds, il diversifie son commerce en s'occupant aussi de porcelaine et de bijouterie, de beurre et de vin. Il doit déposer son bilan en 1783. La Révolution perturbe la vie économique, mais l'horlogerie résiste, elle suit une société qui est de plus en plus soumise à un temps « régulier, à heure fixe, militarisé » selon la formule d'Alain Corbin. Le développement du réseau de chemin de fer au 19^e siècle illustre cette victoire l'horloge dans un espace unifié et uniformisé, envahi par

les horaires. « *L'Indicateur du chemin de fer* implique une culture nouvelle de la ponctualité et de son pendant, l'impatience » (N. Coquery). C'est un riche apport à la connaissance de la culture matérielle que propose de M.-A. Dequidt. Le livre est passionnant à lire, il ouvre à l'histoire économique aussi bien qu'à l'histoire des mentalités.

MICHEL DELON

Tomas MACSOTAY, *The Profession of sculpture in the Paris « Académie »*, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014, 360 p. + 90 ill.

Premier manuscrit en langue anglaise qui a reçu le prix Marianne Roland Michel en 2009, cet ouvrage constitue l'une des plus récentes et des plus riches études sur l'Académie royale de peinture et sculpture. Avec les volumes des *Conférences de l'Académie* publiés sous la direction de Christian Michel et Jacqueline Lichtenstein, il éclaire la vie intellectuelle et les pratiques d'apprentissage de cette institution qui joue un rôle central dans le panorama artistique de la France sous l'Ancien régime. Comme le suggèrent son titre et l'épilogue (« Of lions and cats : sociability and sculpture »), il se situe entre histoire de l'art, en particulier la sculpture, et histoire culturelle. Cela est confirmé par le choix des sources primaires et secondaires : à côté des sources manuscrites, plus strictement liées à l'Académie et qui proviennent de nombreuses archives, surtout parisiennes, le large éventail des sources imprimées favorise l'ouverture d'une perspective sur la vie sociale et la mentalité artistique de l'époque. Parmi les auteurs cités : Coyrel, Falconet et Quatremère de Quincy, mais aussi Hume, Montesquieu et Kant. Les sources secondaires, qui ne sont pas seulement artistiques, mais ouvertes à des auteurs tels que Cassirer, Popé ou Bourdieu, aident à soutenir les théories avancées et à élargir le champ de la discussion. Les références citées en bibliographie sont l'objet d'une constante et attentive discussion critique de la part de l'auteur. La riche articulation des six chapitres montre la transformation que subit la pratique institutionnelle de la sculpture au 18^e siècle. Parmi les raisons de cette transformation, Macsotay analyse, avec une attention particulière, le progressif affermissement de l'association entre la création et l'appréciation de l'art, d'un côté, et l'interaction sociale, de l'autre. Il se concentre sur la vie des sculpteurs à l'Académie, en analysant les protocoles qui dictaient les règles dans la production de l'art dont les procédures, selon l'auteur, étaient modelées sur les voyages d'études des étudiants à Rome. Deux chapitres centraux du livre sont, en effet, dédiés respectivement au rôle de Rome dans la définition de l'autonomie des futurs artistes et à la figure de Nicolas Vleughels, directeur de l'Académie de France à Rome à partir de 1720. Le développement de cet argument devient l'occasion d'une discussion sur les liens étroits entre les pratiques de travail introduites à l'Académie et les nouvelles notions de communauté académique et de sensibilité personnelle. Moment central pour ceux qui ont l'ambition d'obtenir l'opportunité de se former à l'Académie est la réalisation du « morceau de réception » : celui-ci, non seulement contribue à l'obtention de l'admission, mais favorise aussi le développement des idées et des pratiques au sein de l'Académie. L'analyse de Macsotay inclut aussi les toutes premières années révolutionnaires, quand les tensions entre autonomie personnelle et autorité institutionnelle s'exacerbent en raison d'événements extérieurs. Les nombreuses illustrations complètent et enrichissent le contenu des chapitres. Dans l'ensemble elles constituent un apparaît iconographique varié et convaincant, fruit d'un attentif travail de recherche, même si le lecteur restera déçu par la qualité d'impression. La couverture rend hommage à l'*Encyclopédie* avec une gravure de Robert Bénard réalisée pour les volumes de Diderot et d'Alembert. Fruit d'un long et méticuleux travail de recherche, ce livre jette une nouvelle lumière sur la ligne de démarcation qui prend forme au 18^e siècle entre l'interprétation de la sculpture moderne comme produit individuel de l'artiste et la notion de production sociale dont fait partie la sculpture. Cette lecture, qui ne concerne pas seulement la sculpture, est confirmée dans les études sur l'Académie royale d'architecture et les prix de Rome au siècle des Lumières.

MARINA LEONI

Agathe SUEUR, *Le Frein et l'Aiguillon. Eloquence musicale et nombre oratoire (16^e-18^e siècle)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Renaissance latine », 2013, 424 p.

Pour les humanistes et leurs héritiers la musique est éloquence et le musicien orateur. Prendre la mesure, relever la trace des règles de l'éloquence antique sur la composition, l'exécution voire l'écoute de la musique en ces temps qui sont devenus pour nous ceux du baroque n'est cependant pas une chose facile. L'A. s'y emploie méticuleusement et avec clarté dans un ouvrage à valeur initiatique. Pouvoir suivre méthodiquement, depuis les rudiments de l'expression oratoire jusqu'aux formulations les plus complexes du discours selon quelles règles doit se construire une éloquence digne des maîtres qui en ont posé les fondements n'en est que la première étape. La question du rythme y joue un rôle essentiel. Comprendre qu'il existe alors une relation majeure entre la maîtrise de ces principes et l'expression musicale, en démontrer méthodiquement les rouages, est, sans doute, l'apport majeur de cette thèse particulièrement fascinante. L'A. reprend, tour à tour, l'ensemble du corpus profane ou religieux de l'époque, ouvre pour nous l'atelier d'écriture du compositeur, prend la mesure du respect des règles et de ses limites, et, par là, nous introduit à une compréhension nouvelle des œuvres de quelques-uns des plus grands musiciens de l'époque : Monteverdi, Palestrina, Schütz, Kuhnau ou Bach. Tout ne va pas de soi. Savoir, selon les règles ancestrales, jouer du frein et de l'aiguillon pour atteindre à la perfection attendue, n'est pas toujours le plus complexe. Car les attentes du public varient avec les temps et les milieux sociaux, les éducations, les cultures, entraînant des conflits parfois violents qui n'épargnent pas les plus grands, Monteverdi ou J.-S. Bach par exemple. La démarche s'appuie sur une connaissance intime des théoriciens, principalement en langue allemande et italienne, qui, d'une manière ou d'une autre, ont alors abordé la question. L'A. les replace minutieusement dans leur époque et dans leur milieu de culture. Deux foyers dominent en ce domaine : le milieu des Jésuites, particulièrement actifs en Italie autour du Saint-Siège, au 17^e siècle notamment, et le monde luthérien germanique. Tous sont les héritiers des maîtres de l'Antiquité remis au goût du jour par la recherche humaniste. Mais l'ouvrage ne se limite pas à réveiller des querelles d'érudits. Il se donne également pour objet de faire revivre ce que peut être l'influence d'une telle culture sur l'interprétation musicale et sur l'écoute du public. Il est doté d'une abondante bibliographie, de deux index, de plusieurs illustrations ; il est nourri de multiples citations admirablement traduites.

JEAN BOISSIÈRE

La Musique face au système des arts, dir. Marie-Pauline Martin et Chira Savertier, Paris, Vrin, 2013, 345 p, ill.

Cet ouvrage élégant et bien édité présente une somme ambitieuse de 24 contributions consacrées aux théories de la musique au cours du 18^e siècle. L'hypothèse développée est qu'à l'intérieur d'une réflexion globale sur le goût et le beau à laquelle participent tous les arts, la musique peut « instituer un système de représentation de la nature » et soumettre les autres arts « à l'épreuve de sa propre spécificité ». Dans la conception encyclopédique des Lumières, l'esprit de système oriente la pensée artistique. Plutôt que de décloisonner les diverses disciplines artistiques selon la spécificité particulière de chacune, les textes de l'époque cherchent à en élaborer une mise en ordre globale et à effectuer « la réduction unitaire des arts ». La notion d'imitation est progressivement contestée et supplante par celle d'expression. On souligne l'indétermination ou l'imprécision de la musique, qui « plaît sans imitation » mais dont la signification est cependant complète en elle-même. L'ouvrage, divisé en 6 grands volets thématiques, explore donc l'évolution de la doctrine de l'imitation à l'aune d'une réalité purement intellectuelle, le « système des beaux-arts ».

On assiste au 18^e siècle à un changement de paradigme : on passe de l'ordre et de la règle au régime du plaisir où seul prime le jugement de l'oreille. Perrault, Dubos, puis Diderot changent radicalement les perspectives en bouleversant la hiérarchie des arts. Il ne

suffit plus de suivre les lois de la bonne composition : la musique doit toucher les cœurs. On détache la musique de la poésie, qui se sert de signes arbitraires, et on la rapproche de la peinture qui met la nature elle-même directement sous les yeux de spectateurs. On peut dès lors envisager l'autonomie de la musique parce qu'elle imite « les signes naturels des passions » et s'acheminer ainsi, en s'appuyant sur une théorie des signes, vers un système des arts fondé sur des principes communs à tous. Ainsi, selon Diderot, la notion de « musicalité » innervé tous les autres arts.

Ce changement de paradigme se reflète jusque dans la façon dont un Mirabeau envisage les grandes fêtes révolutionnaires qui misent sur la réunion des arts et la convergence des impressions sensorielles. Il s'agit moins dans les fêtes nationales de convaincre le citoyen que de l'émuvoir. Ceci témoigne de la confiance absolue placée en l'effet moral des arts, qui ont une emprise sur la sensibilité. Ils laissent une empreinte, un effet physique sur le corps et les sens. La fête électrise et s'empare de l'homme tout entier et de la totalité des hommes, et elle ne peut évincer la musique car celle-ci est « l'harmonie des peuples rendue sonore ».

Pour Rousseau, pour qui le chant est source commune de la langue et de la musique, cette dernière a un fondement anthropologique et social. Rousseau envisage l'expression littéraire comme un chant et il accorde à l'authenticité un statut équivalent à la spontanéité romantique chez Wordsworth. Toutefois Rousseau effectue un sauvetage de l'imitation en dénonçant la profusion du style roccaille – cet « art du dessin sans dessein » – et en se prononçant en faveur de la simplicité et du dépouillement.

La métaphore « la musique peint » est constamment utilisée au 18^e siècle mais, paradoxalement, « peindre » devient un mot charnière qui signifie tantôt que la musique imite, tantôt qu'elle n'imiter pas. La notion d'imitation recouvre les notions de symptômes d'émotion chez l'auditeur autant que de signe, sans forcer à une distinction entre elles. Tandis que Batteux soumet encore musique et poésie au principe de l'imitation, d'autres auteurs, tel Chabanon, élaborent une esthétique de la réception où prennent les *effets* de la musique. Multipliant les formes musicales dans *Sabinus*, Chabanon, cherche à montrer l'unité de langage des différentes composantes de l'opéra. De même, l'évolution du ballet-pantomime entre 1770 et 1810 joue un rôle notable dans le transfert des modalités d'expression entre musique, parole et geste. Tous les arts semblent concourir au même but : l'expression du sentiment.

Paradoxalement, les écrivains sur l'imitation se réfèrent rarement à des œuvres précises. L'esthétique musicale des Lumières postule donc un lecteur averti. Et, curieusement, certains procédés imitatifs deviennent parfois purement expressifs, notamment chez Gluck, quand il détourne, dans la « parodie », une musique antérieure en y mettant d'autres paroles. Le matériau musical est ambigu, « chargé d'une signification à spectre large ». Autre contradiction : l'opéra en France au 18^e siècle doit à la fois imiter la nature et émerveiller le spectateur. Face à cette difficulté, les librettistes sentent le besoin d'aller vers davantage de simplicité et de vraisemblance, laissant à la musique, qui se prête mal à l'imitation, la tâche d'enchanter l'opéra.

À côté d'auteurs souvent étudiés (Dubos, Batteux, Rousseau, Diderot, Chabanon), l'ouvrage aborde des travaux d'auteurs moins connus. De Senancour opère un glissement métaphorique de la réflexion sur les paysages romantiques à la musique. Dire d'une musique qu'elle est romantique (un terme qui lui est appliqué pour la première fois par le marquis de Girardin, propriétaire d'Ermenonville), c'est lui attribuer, par glissement, toutes les qualités du paysage romantique. Dandré-Bardou défend quant à lui la prosodie des compositeurs français et lie étroitement musique, poésie, théâtre et peinture. La promotion du paragon des arts prend chez lui une dimension politique : il établit un parallèle des arts et des institutions qui débouche sur une représentation allégorique de l'équité et il célèbre ainsi l'esprit universel et la république des arts.

Les trois querelles esthétiques successives au milieu du siècle, celle du coloris, celle de l'ornement et celle de la musique, sont intimement liées. Une réflexion sur la peinture fait

écho à la querelle sur la musique entre Rousseau et Rameau. On assiste à une réévaluation historique du coloris en peinture à travers le prisme de l'imaginaire musical. Suite au traité sur l'optique de Newton, la couleur est abordée du point de vue de la physique. Cette analogie scientifique entre couleurs et sons débouche vers 1730 sur le « clavecin oculaire » du Père Castel. Mais ce principe est contesté par Caylus, puis par Gautier d'Agoty qui théorise une « harmonie du clair-obscur » (également mise en avant par Diderot). Chastellux considère quant à lui la musique comme une langue qui peut exprimer les nuances de sentiments et des passions mieux que la poésie. La *mimésis* est remplacée par la notion de plaisir et l'appréciation portée par Chastellux sur Caravage révèle que son attention ne s'attache pas à l'imitation mais aux éléments stylistiques de l'œuvre. Le sujet du tableau importe moins que ses éléments formels.

On s'intéresse enfin au système des arts d'imitation dans l'Angleterre et l'Allemagne des Lumières. Pour Gainsborough, la musique est d'abord le lieu d'exercice et de spectacle d'une liberté à la fois sociale et esthétique. La comparaison de la peinture et de la musique invite donc à une transgression des frontières sociales, en même temps qu'à un franchissement des frontières techniques de l'art de peindre à travers le modèle offert par la musique, art « dérégulateur » par excellence. Selon la nouvelle tradition analytique qui émerge au 18^e siècle, on cherche à établir une définition générale du beau pour ensuite examiner la forme dans chaque art, et l'on cherche à comprendre le sens de la musique au-delà des rapports mathématiques. Pour Hutcheson, qui oppose le beau absolu, défini comme « uniformité dans la variété », au beau relatif, fondé sur la conformité de l'imitation, la beauté n'est pas une qualité en soi mais un sentiment éprouvé. Diderot subit l'influence de Hutcheson, qu'il soumet à un examen critique. Réciproquement, la littérature française (Batteux, Diderot, Dubos) exerce une influence certaine sur Lessing dans le *Laocoön*. Indifférent à l'égard de la musique, Lessing établit une distance entre signifiant et référent. La poésie et la peinture ont des outils différents mais un but commun : atteindre à l'illusion. L'illusion se produit quand l'on cesse d'être conscient des signes pour jouir de la présence fantomatique de l'objet désigné. Enfin, le philosophe d'origine suisse Sulzer accorde une place importante (24 % des entrées) dans son *Dictionnaire des Beaux-Arts* (1771-1774). Le principe aristotélicien de l'imitation de la nature ne sert plus de fondement des arts. Sulzer construit une véritable esthétique, c'est-à-dire une théorie du sentir, étrangère à la faculté intellectuelle de connaître. Il attaque ainsi toute musique descriptive.

Les questions abordées par ce riche panorama ne sont pas nouvelles et elles ont fait l'objet de nombreuses publications scientifiques ces dernières années mais ce recueil est néanmoins bienvenu et précieux pour la variété des approches et la qualité des contributions, et il permet de faire le point sur l'état des réflexions et des interprétations sur cette problématique à ce jour.

PIERRE DUBOIS

Le Tableau et la scène. Peinture et mise en scène du répertoire héroïque dans la première moitié du 18^e siècle. Autour des figures des Coypel, dir. Adeline Collange-Perugi et Jean-Noël Laurenti, Annales de l'Association pour un Centre de Recherche sur les Arts du Spectacle aux 17^e et 18^e siècles, février 2014, n° 5, 130 p. ill.

En parallèle avec l'exposition du Musées des Beaux-Arts de Nantes – *Le Théâtre des passions (1697-1759)* –, le colloque dont nous rendons compte analysait la présence obsédante et complexe du théâtre dans la peinture du premier 18^e siècle. On connaît évidemment Watteau, mais les catalogues récents de l'œuvre d'Antoine et son fils Charles-Antoine, lui-même peintre et auteur dramatique, méritaient un éclairage nouveau que fournit ce recueil portant sur les tableaux présentés à Nantes. Partie légitime de la peinture d'histoire, la représentation des situations héroïques du théâtre parlé ou chanté offre des tableaux très proches de ce qui était la pratique théâtrale du temps au point que l'on a parfois, contraire-

ment à l'art de Watteau, le sentiment d'un instantané d'une scène de théâtre réelle (toile de fond, fermes). L'étude pluridisciplinaire qui est l'originalité de ce volume interroge les liens entre la théorie de la représentation des passions illustrée par Annibal Carrache ou Charles Le Brun et la gestuelle théâtrale contemporaine (la *Dissertatio de actione scenica* (1727) du jésuite Franz Lang), qui se distingue maintenant clairement de l'*actio* de l'orateur. Au milieu du siècle, cependant, le « théâtral » deviendra l'équivalent de l'artificiel, et la peinture, sous l'influence anglaise particulièrement, le bannira au nom de la simplicité originelle de la nature qu'il convient de représenter. Pour les Coypel père et fils, la peinture « héroïque » ne peut se dispenser au contraire de l'*« exagération modérée »* qui exclut néanmoins les « gestes outrés » – une pratique très contrôlée à la limite de l'emphase. La peinture des Coypel, de Jean-François de Troy, voire de Carle Van Loo plus loin dans le siècle reprend quelques éléments des gravures illustrant les premières éditions des pièces héroïques : l'illusion serait de penser que ces illustrations reproduisent des éléments réels de mise en scène ; elles se construisent selon la grammaire picturale de la peinture d'histoire, comme en témoignent, par exemple, la vignette de l'acte I de *Bellérophon* (édition de 1714) et *Les Adieux d'Hector et d'Andromaque d'Antoine Coypel* (Tours), dont l'architecture est très semblable et n'a rien d'un véritable décor de théâtre.

FRANÇOIS MOUREAU